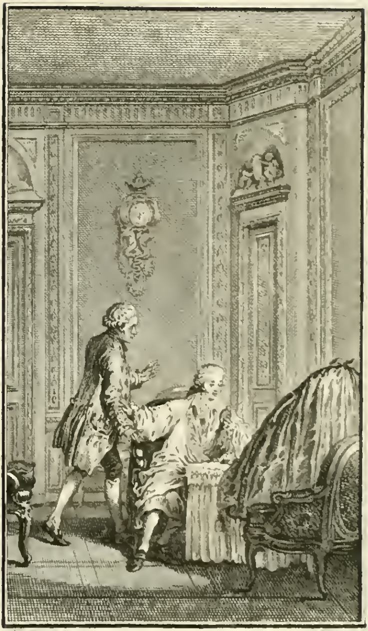
Rousseau
Mélanges.
6.

EX LIBRIS
A. de Kluijs

MÉLANGES.

TOME SIXIEME.



L'Amant de lui-même

THÉATRE

ET

POESIES DIVERSES,

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME SIXIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/melanges06rous

PRÉFACE.

J'AI écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me suis gardé de la montrer, aussi long-tems que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier, mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma piece, mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien; car on m'attaquera avec des plaisanteries; & je ne me défendrai qu'avec des raisons; mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très-peu de les persuader; en travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres, qui,

pour la plupart, ſe paſſent bien de la mienne. Mais s'il ne m'importe gueres qu'on penſe bien ou mal de moi, il m'importe que perſonne n'ait droit d'en mal penſer, & il importe à la vérité que j'ai ſoutenue, que ſon défenſeur ne ſoit point accuſé juſtement de ne lui avoir prêté ſon ſecours que par caprice ou par vanité, ſans l'aimer & ſans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la queſtion que j'examinois il y a quelques années, n'a pas manqué de me ſuſciter une multitude d'adverſaires (1)

(1) On m'aſſure que pluſieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adverſaires mes adverſaires, & cela me paroît aſſez croyable dans un ſiecle où l'on n'oſe plus rien appeller par ſon nom. J'apprends auſſi que chacun de mes adverſaires ſe plaint, quand je réponds à d'autres objections que les ſiennes, que je perds mon tems à me battre contre des chimeres; ce qui me prouve une choſe dont je me doutois déja bien, ſavoir qu'ils ne perdent point le leur à ſe lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'eſt une

plus attentifs peut-être à l'intérêt des gens de lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je

peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la premiere réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands dont l'un commence à-peu-près de cette maniere : » Mes freres, si Socrate re-
» venoit parmi nous & qu'il vît l'état floris-
» sant où les sciences sont en Europe ; que
» dis-je en Europe ? en Allemagne ; que
» dis-je en Allemagne ? en Saxe ; que dis-je
» en Saxe ? à Leipsic ; que dis je à Leipsic ?
» dans cette Université. Alors, saisi d'éton-
» nement, & pénétré de respect, Socrate
» s'assieroit modestement parmi nos écoliers ;
» & recevant nos leçons avec humilité, il
» perdroit bientôt avec nous cette ignorance
» dont il se plaignoit si justement ». J'ai lu tout cela & n'y ai fait que peu de réponses ; peut-être en ai-je encore trop fait, mais je suis fort aise que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse désigner, non seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par

m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise ni leur chagrin de ce qu'une Académie s'étoit montrée integre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni les invectives indiscretes, ni même les faussetés (2), pour tâcher d'affoiblir le

écrit, soit plus prudemment & plus à leur aise dans les cercles des femmes & de beaux-esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvoient d'abord sans replique les réponses de mes adversaires, puis quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adversaires mes adversaires; car, malgré la politesse de mon siecle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

(2) On peut voir dans le Mercure d'Août 1752, le désaveu de l'Académie de Dijon au sujet de je ne sais quel écrit attribué faussement par l'Auteur à l'un des membres de cette Académie.

poids de ſon jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Pluſieurs ont entrepris de me réfuter hautement : les ſages ont pu voir avec quelle force, & le public avec quel ſuccès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoiſſant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné ſur ma perſonne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raiſons, & l'examen des accuſations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accuſations plus graves que je leur intentois moi-même. C'eſt donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues, & qu'en démontrant une propoſition je ne laiſſois pas de croire le contraire. C'eſt-à-dire que j'ai prouvé des choſes ſi extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les ſoutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font

en cela à la ſcience qui ſert de fondement à toutes les autres ; & l'on doit croire que l'art de raiſonner ſert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec ſuccès à démontrer des folies !

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues ; c'eſt ſans doute de leur part une maniere nouvelle & commode de répondre à des argumens ſans réponſe, de réfuter les démonſtrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'Univers. Il me ſemble, à moi, que ceux qui m'accuſent ſi témérairement de parler contre ma penſée, ne ſe font pas eux-mêmes un grand ſcrupule de parler contre la leur : car ils n'ont aſſurément rien trouvé dans mes Ecrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inſpirer cette idée ; comme je le prouverai bientôt ; & il ne leur eſt pas permis d'ignorer que dès qu'un homme parle ſérieuſement, on doit penſer

qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ſes actions ou ſes diſcours ne le démentent, encore cela même ne ſuffit-il pas toujours pour s'aſſurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les ſciences, j'ai parlé contre mon ſentiment; à une aſſertion auſſi téméraire, dénuée également de preuve & de vraiſemblance, je ne ſais qu'une réponſe; elle eſt courte & énergique, & je les prie de ſe la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite eſt une contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette ſeconde inſtance à établir la premiere; car il y a beaucoup de gens qui ſavent trouver des preuves à ce qui n'eſt pas. Ils diront donc qu'en faiſant de la muſique & des vers, on a mauvaiſe grace à déprimer les beaux-arts, & qu'il y a dans les belles-lettres que j'affecte de

mépriser mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premiérement, quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité, la raison nous montre le but & les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamna-

tion ſur ce point, il me ſuffiroit de comparer les tems pour concilier les choſes. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penſer comme je fais. Longtems ſéduit par les préjugés de mon ſiecle, je prenois l'étude pour la ſeule occupation digne d'un ſage, je ne regardois les ſciences qu'avec reſpect & les ſavans qu'avec admiration (3). Je ne comprenois pas qu'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de ſageſſe. Ce n'eſt qu'après avoir vu les choſes de

(3) Toutes les fois que je ſonge à mon ancienne ſimplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne liſois pas un livre de Morale ou de Philoſophie, que je ne cruſſe y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves Ecrivains comme des hommes modeſtes, ſages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maiſon de l'un d'eux que comme d'un ſanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'eſt diſſipé, & c'eſt la ſeule erreur dont ils m'aient guéri.

près que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent ; & quoique dans mes recherches j'aie trouvé, *satis loquenti, sapientiæ parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations & bien du tems pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que durant ces tems de préjugés & d'erreurs où j'estimois tant la qualité d'Auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les Vers & la plupart des autres Ecrits qui sont sortis de ma plume & entr'autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse, & on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-tems que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espece de prétention ; & hasarder de les donner au

Public dans ces circonſtances, après avoir eu la prudence de les garder ſi long-tems, c'eſt dire aſſez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs ; car je ne penſe plus comme l'Auteur dont ils ſont l'ouvrage. Ce ſont des enfans illégitimes que l'on careſſe encore avec plaiſir, en rougiſſant d'en être le pere, à qui l'on fait ſes derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, ſans beaucoup s'embarraſſer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'eſt trop raiſonner d'après des ſuppoſitions chimériques. Si l'on m'accuſe ſans raiſon de cultiver les lettres que je mépriſe, je m'en défends ſans néceſſité ; car quand le fait ſeroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconſéquence : c'eſt ce qui me reſte à prouver.

Je ſuivrai pour cela, ſelon ma coutume, la méthode ſimple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de

nouveau l'état de la queſtion, j'expoſerai de nouveau mon ſentiment, & j'attendrai que ſur cet expoſé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes diſcours. Mes adverſaires de leur côté n'auront garde de demeurer ſans réponſe, eux qui poſſedent l'art merveilleux de diſputer pour & contre ſur toutes ſortes de ſujets. Ils commenceront, ſelon leur coutume, par établir une autre queſtion à leur fantaiſie ; ils me la feront réſoudre comme il leur conviendra : pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raiſonner, non à ma maniere mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du Lecteur de l'objet eſſentiel pour les fixer à droite & à gauche ; ils combattront un fantôme & prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

» La ſcience n'eſt bonne à rien, & » ne fait jamais que du mal, car elle

» eſt mauvaiſe par ſa nature. Elle n'eſt » pas moins inſéparable du vice que » l'ignorance de la vertu. Tous les » peuples lettrés ont toujours été cor- » rompus ; tous les peuples ignorans » ont été vertueux : en un mot, il n'y » a de vices que parmi les ſavans, ni » d'homme vertueux que celui qui ne » ſait rien. Il y a donc un moyen » pour nous de redevenir honnêtes- » gens ; c'eſt de nous hâter de proſ- » crire la ſcience & les ſavans, de » brûler nos bibliotheques, fermer » nos Académies, nos Colléges, nos » Univerſités, & de nous replonger » dans toute la barbarie des premiers » ſiecles ».

Voilà ce que mes adverſaires ont très-bien réfuté : auſſi jamais n'ai-je dit ni penſé un ſeul mot de tout cela, & l'on ne ſauroit rien imaginer de plus oppoſé à mon ſyſtême que cette abſurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attri-

buer. Mais voici ce que j'ai dit & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne ſe ſont point épurées (4), la queſtion étoit à-peu-près réſolue.

(4) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fuſſent bonnes, mais ſeulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille ſources de corruption ; & quoique les ſciences ſoient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce ſoit la ſeule. La ruine de l'Empire Romain, les invaſions d'une multitude de Barbares, ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû néceſſairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croiſades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres cauſes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le déſordre. Tout ce qui facilite la

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante ſur l'influence que la culture des ſciences doit avoir en toute occaſion ſur les mœurs des peuples.

communication entre les diverſes nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altere chez toutes, les mœurs qui ſont propres à leur climat & à la conſtitution de leur gouvernement. Les ſciences n'ont donc pas fait tout le mal; elles y ont ſeulement leur bonne part; & celui ſur-tout qui leur appartient en propre, c'eſt d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la premiere fois la Comédie du Méchant, je me ſouviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire; il étoit, diſoit-on, comme tout le monde. Ce ſcélérat abominable, dont le caractere ſi bien expoſé auroit dû faire frémir ſur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui reſſembler, parut un caractere tout-à-fait manqué, & ſes noirceurs paſſerent pour des gentilleſſes, parce que, tel qui ſe croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoiſſoit trait pour trait.

C'eſt celle-ci, dont la premiere n'eſt qu'une conſéquence, que je me propoſai d'examiner avec ſoin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à meſure que le goût de l'étude & des lettres s'eſt étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas aſſez ; car ſans pouvoir nier que ces choſes euſſent toujours marché enſemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaiſon néceſſaire. Je fis voir que la ſource de nos erreurs ſur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuſes connoiſſances avec la ſouveraine intelligence qui voit d'un coup-d'œil la vérité de toutes choſes. La ſcience priſe d'une maniere abſtraite mérite toute notre admiration. La folle ſcience des hommes n'eſt digne que de riſée & de mépris.

Le goût des Lettres annonce tou-

jours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélere très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources que l'étude entretient & grossit à son tour, savoir l'oisiveté & le desir de se distinguer. Dans un Etat bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir; & ces soins importans lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un Etat bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant ni même comme le plus habile; mais tout au plus comme le meilleur: encore cette derniere distinction est-elle souvent dangereuse; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des Lettres qui naît du desir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font

n'eſt utile ; c'eſt de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu ſcrupuleux ſur les moyens de réuſſir. Les premiers Philoſophes ſe firent une grande réputation en enſeignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut ſe diſtinguer en frayant des routes contraires. Telle eſt l'origine des ſyſtêmes abſurdes des Leucippe, des Diogene, des Pyrhon, des Protagore, des Lucrece. Les Hobbes, les Mandeville & mille autres ont affecté de ſe diſtinguer de même parmi nous ; & leur dangereuſe doctrine a tellement fructifié, que quoiqu'il nous reſte de vrais Philoſophes, ardens à rappeler dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on eſt épouvanté de voir juſqu'à quel point notre ſiecle raiſonneur a pouſſé dans ſes maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des Lettres, de la Philoſophie & des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne ſe ſoucie d'être homme de bien. De-là naît encore cette autre inconſéquence qu'on ne récompenſe dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naiſſent avec nous, nos vertus ſeules nous appartiennent.

Les premiers & preſque les uniques ſoins qu'on donne à notre éducation, ſont les fruits & les ſemences de ces ridicules préjugés. C'eſt pour nous enſeigner les Lettres qu'on tourmente notre miſérable jeuneſſe : nous ſavons toutes les regles de la grammaire avant d'avoir oui parler des devoirs de l'homme : nous ſavons tout ce qui s'eſt fait juſqu'à préſent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous

devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, perſonne ne ſe ſoucie que nous ſachions agir ni penſer. En un mot, il n'eſt preſcrit d'être ſavant que dans les choſes qui ne peuvent nous ſervir de rien ; & nos enfans ſont préciſément élevés comme les anciens athletes des jeux publics, qui, deſtinant leurs membres robuſtes à un exercice inutile & ſuperflu, ſe gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des Lettres, de la Philoſophie & des beaux-arts amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement ſa vigueur quand le corps a perdu la ſienne. L'étude uſe la machine, épuiſe les eſprits, détruit la force, énerve le courage, & cela ſeul montre aſſez qu'elle n'eſt pas faite pour nous : c'eſt ainſi qu'on devient lâche & puſillanime, inca-

pable de résister également à la peine & aux passions. Chacun sait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (5). Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature, ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les miseres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la sécurité. C'est

(5) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Genes, cherchant à subjuguer plus aisément les Corses, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'alonger cette note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls Lecteurs dont je me soucie.

bien envain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, » ſi la ſcience eſſayant de nous armer » de nouvelles défenſes contre les in- » convéniens naturels, nous a plus » imprimé en la fantaiſie leur gran- » deur & poids qu'elle n'a ſes raiſons » & vaines ſubtilités à nous en cou- » vrir ».

Le goût de la Philoſophie relâche tous les liens d'eſtime & de bienveillance qui attachent les hommes à la ſociété, & c'eſt le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt inſipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir ſur l'humanité, à force d'obſerver les hommes, le Philoſophe apprend à les apprécier ſelon leur valeur, & il eſt difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on mépriſe. Bientôt il réunit en ſa perſonne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs ſemblables : ſon

mépris pour les autres tourne au profit de ſon orgueil : ſon amour-propre augmente en même proportion que ſon indifférence pour le reſte de l'Univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vuides de ſens : il n'eſt ni parent ni citoyen, ni homme; il eſt Philoſophe.

En même tems que la culture des ſciences retire en quelque ſorte de la preſſe le cœur du Philoſophe, elle y engage en un autre ſens celui de l'homme de Lettres & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſemens publics appartiennent à lui ſeul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrens. De-là naiſſent d'un côté les rafinemens du goût & de la politeſſe; vile & baſſe flattetie, ſoins ſéducteurs, inſidieux,

puériles, qui, à la longue, rappetiſſent l'ame & corrompent le cœur ; & de l'autre, les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en fait bientôt mépriſer, & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

Il y a plus ; & de toutes les vérités que j'ai propoſées à la conſidération des ſages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos Ecrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre ſiecle les ſciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix, & les autres liens qui reſſerrant entre les hommes les nœuds de la ſociété (6) par l'intérêt perſonnel, les

(6) Je me plains de ce que la Philoſophie relâche les liens de la ſociété qui ſont formés par l'eſtime & la bienveillance mutuelle, &

mettent

mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques, & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, & présentées sous un jour favorable : mais en les examinant avec attention, & sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux sans se prévenir, se supplanter, se trahir, se détruire mutuellement! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car

je me plains de ce que les sciences, les arts & tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur ſont oppoſés, & il n'y a d'autre moyen pour réuſſir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la ſource funeſte des violences, des trahiſons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige néceſſairement un état des choſes où chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la ſienne au-deſſus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil, des riches & des raiſonneurs, c'eſt-à-dire, des ennemis de la vertu & du ſens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la miſere ; tous ſont les eſclaves du vice. Les crimes non commis ſont déja dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'aſſurance de l'impunité.

Etrange & funeste constitution où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il est impossible à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misere ; où les plus fripons sont les plus honorés, & où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête-homme ! Je sais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le disoient en déclamant, & moi je le dis sur des raisons ; ils ont apperçu le mal & moi j'en découvre les causes & je fais voir sur-tout une chose très-consolante & très utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné (7).

(7) Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui séduisent les simples par un faux air de Philosophie, & qui, outre cela, sont très-commodes pour terminer les dis-

Telles ſont les vérités que j'ai développées & que j'ai tâché de prouver dans les divers Ecrits que j'ai publiés

putes d'un ton important & déciſif, ſans avoir beſoin d'examiner la queſtion. Telle eſt celle-ci : » Les hommes ont par-tout les mêmes » paſſions ; par-tout l'amour-propre & l'in- » térêt les conduiſent ; donc ils ſont par- » tout les mêmes ». Quand les Géometres ont fait une ſuppoſition qui de raiſonnement en raiſonnement les conduit à une abſurdité, ils reviennent ſur leurs pas & démontrent ainſi la ſuppoſition fauſſe. La même méthode appliquée à la maxime en queſtion en montreroit aiſément l'abſurdité : mais raiſonnons autrement. Un Sauvage eſt un homme, & un Européen eſt un homme. Le demi-Philoſophe conclut auſſi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le Philoſophe dit : En Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la néceſſité de ſe tromper mutuellement & ſans ceſſe ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils ſoient méchans pour être ſages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du ſien. Parmi les Sauvages, l'intérêt perſonnel parle auſſi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choſes : l'amour de la ſociété &

ſur cette matiere. Voici maintenant les concluſions que j'en ai tirées.

La ſcience n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans

le ſoin de leur commune défenſe ſont les ſeuls liens qui les uniſſent : ce mot de *propriété* qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a preſque aucun ſens parmi eux : ils n'ont entre eux nulle diſcuſſion d'intérêt qui les diviſe ; rien ne les porte à ſe tromper l'un l'autre ; l'eſtime publique eſt le ſeul bien auquel chacun aſpire, & qu'ils méritent tous. Il eſt très poſſible qu'un Sauvage faſſe une mauvaiſe action, mais il n'eſt pas poſſible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui ſeroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juſte eſtimation des mœurs des hommes ſur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent enſemble, plus ils admirent leurs talens & leur induſtrie, plus ils ſe friponnent décemment & adroitement, & plus ils ſont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien eſt celui qui n'a beſoin de tromper perſonne, & le Sauvage eſt cet homme-là.

Illum non populi faſces, non purpura Regum
Flexit, & infidos agitans diſcordia fratres ;
Non res Romanæ, perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.

ceſſe dans ſa recherche; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux ſans le rendre meilleur ni plus ſage : elle lui fait regretter les biens paſſés & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination & le tourmenter par les deſirs, & l'avenir malheureux pour le faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altere ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon : ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie, & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le

petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumiere & l'honneur du genre-humain; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, & cette exception même confirme la regle; car ſi tous les hommes étoient des Socrates, la ſcience alors ne leur ſeroit pas nuiſible, mais ils n'auroient aucun beſoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte ſes loix & ne veut point rafiner ſur ſes anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavans, dont les maximes ſentencieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes ſont la morale du peuple; & dès qu'il

ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de regle que ſes paſſions, ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la Philoſophie a une fois appris au peuple à mépriſer ſes coutumes, il trouve bientôt le ſecret d'éluder ſes loix. Je dis donc qu'il en eſt des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme; c'eſt un tréſor qu'il faut conſerver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (8).

(8) Je trouve dans l'hiſtoire un exemple unique, mais frappant, qui ſemble contredire cette maxime : c'eſt celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits, dont les deſcendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais exiſté. Je ne ſerois pas en peine d'expliquer ce fait ſi c'en étoit ici le lieu; mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fuſſent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne mépriſoient

Mais quand un peuple eſt une fois corrompu à un certain point, ſoit que les ſciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préſerver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire ? C'eſt une autre queſtion dans laquelle je me ſuis poſitivement déclaré pour la négative. Car premiérement, puiſqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le ſont plus, mais de conſerver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En ſecond lieu, les mêmes cauſes qui

pas la vertu, mais ils ne la connoiſſoient pas encore ; car ces mots *vertus* & *vices* ſont des notions collectives qui ne naiſſent que de la fréquentation des hommes. Au ſurplus on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des ſciences ; car des deux premiers Rois de Rome qui donnerent une forme à la République & inſtituerent ſes coutumes & ſes mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites ſacrés ; les deux choſes du monde les plus éloignées de la Philoſophie.

ont corrompu les peuples ſervent quelquefois à prévenir une plus grande corruption ; c'eſt ainſi que celui qui s'eſt gâté le tempérament par un uſage indiſcret de la médecine, eſt forcé de recourir encore aux médecins pour ſe conſerver en vie ; & c'eſt ainſi que les arts & les ſciences après avoir fait éclore les vices, ſont néceſſaires pour les empêcher de ſe tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poiſon de s'exhaler auſſi librement. Elles détruiſent la vertu, mais elles en laiſſent le ſimulacre public (9) qui eſt toujours

(9) Ce ſimulacre eſt une certaine douceur de mœurs qui ſupplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confuſion, une certaine admiration des belles choſes qui empêchent les bonnes de tomber dans l'oubli. C'eſt le vice qui prend le maſque de la vertu, non comme l'hypocriſie pour tromper & trahir, mais pour s'ôter ſous cette aimable & ſacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il ſe voit découvert.

une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances, & à la crainte de paroître méchant elles substituent celle de paroître ridicule.

Mon avis est donc, & je l'ai déja dit plus d'une fois, de laisser subsister & même d'entretenir avec soin les Académies, les Colléges, les Universités, les Bibliotheques, les Spectacles, & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut seulement les distraire de faire le mal; il faut les

occuper à des niaiſeries pour les détourner des mauvaiſes actions ; il faut les amuſer au lieu de les prêcher. Si mes Ecrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'eſt peut-être les ſervir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de diſtraction qui les empêchent de ſonger à eux. Je m'eſtimerois trop heureux d'avoir tous les jours une Piece à faire ſiffler, ſi je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais deſſeins d'un ſeul des Spectateurs, & ſauver l'honneur de la fille ou de la femme de ſon ami, le ſecret de ſon confident, ou la fortune de ſon créancier. Lorſqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut ſonger qu'à la police ; & l'on ſait aſſez que la Muſique & les Spectacles en ſont un des plus importans objets.

S'il reſte quelque difficulté à ma juſtification, j'oſe le dire hardiment, ce n'eſt vis-à-vis ni du public ni de mes

adverſaires ; c'eſt vis-à-vis de moi ſeul : car ce n'eſt qu'en m'obſervant moi-même que je puis juger ſi je dois me compter dans le petit nombre, & ſi mon ame eſt en état de ſoutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai ſenti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le deſſein de ne les plus reprendre, & renonçant à leur charme ſéducteur, j'ai ſacrifié à la paix de mon cœur les ſeuls plaiſirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, ſi ſur la fin d'une carriere pénible & douloureuſe, j'ai oſé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni aſſez d'intérêt ni aſſez de prétention, pour mériter à cet égard les juſtes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la connoiſſance de moi-même, & je l'ai faite ſans balancer. Après

avoir reconnu la ſituation de mon ame dans les ſuccès littéraires, il me reſtoit à l'examiner dans les revers. Je ſais maintenant qu'en penſer, & je puis mettre le public au pire. Ma Piece a eu le ſort qu'elle méritoit & que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a cauſé, je ſuis ſorti de la repréſentation bien plus content de moi & à plus juſte titre que ſi elle eût réuſſi.

Je conſeille donc à ceux qui ſont ſi ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes & mieux obſerver ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconſéquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les ſuffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chanſons, ou que je rougiſſe d'avoir écrit de mauvaiſes Comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon ſiecle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les

rabaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'Académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des Grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi, & fasse des pas vers la fortune; s'ils remarquent en un mot que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir & même publiquement, & je leur promets de jetter à l'instant au feu mes Ecrits & mes Livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des Livres, je ferai des Vers & de la Musique, si j'en ai le talent, le tems, la force & la volonté: je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des Lettres & de ceux qui les cultivent (10), & croirai n'en valoir pas

(10) J'admire combien la plupart des

moins pour cela. Il eſt vrai qu'on pourra dire quelque jour : cet ennemi ſi déclaré des ſciences & des arts, fit pourtant & publia des Pieces de Théatre ; & ce diſcours ſera, je l'avoue, une ſatire très-amere, non de moi, mais de mon ſiecle.

gens de Lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les ſciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit perſonnellement à eux, tandis que ſans ſe contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penſer comme moi, que, quoique ces choſes aient fait beaucoup de mal à la ſociété, il eſt très-eſſentiel de s'en ſervir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont cauſé, ou comme de ces animaux mal-faiſans qu'il faut écraſer ſur la morſure. En un mot, il n'y a pas un homme de Lettres qui, s'il peut ſoutenir dans ſa conduite l'examen de l'article précédent, ne puiſſe dire en ſa faveur ce que je dis en la mienne ; & cette maniere de raiſonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils ſe ſoucient fort peu des ſciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les ſavans en honneur. C'eſt comme les prêtres du paganiſme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faiſoit reſpecter.

NARCISSE
OU
L'AMANT DE LUI-MÊME,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LISIMON.

VALERE.
LUCINDE. } Enfans de Lisimon.

ANGÉLIQUE.
LÉANDRE. } Frere & Sœur, pupilles de Lisimon.

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

La Scene est dans l'Appartement de Valere.

L'AMANT DE LUI-MÊME, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

JE viens de voir mon frere ſe promener dans le jardin ; hâtons-nous, avant ſon retour, de placer ſon portrait ſur ſa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiſelle, changé dans ſes ajuſtemens de maniere à le rendre méconnoiſſable. Quoiqu'il ſoit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valere eſt, par ſa délicateſſe & par l'affectation de ſa parure, une eſpece de femme

cachée sous des habits d'homme, & ce portrait, ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh bien, où est le mal ? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en solidité ? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t il le bonheur de n'en plaire pas moins quoi qu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits ? Esperent-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur ressembler ?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & les femmes se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez vous point que cette petite raillerie ne fâche M. le Chevalier ?

LUCINDE.

Non, Marton ; mon frere eſt naturellement bon : il eſt même raiſonnable à ſon défaut près. Il ſentira qu'en lui faiſant par ce portrait un reproche muet & badin, je n'ai ſongé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere, que Valere épouſe aujourd'hui. C'eſt lui rendre ſervice que de corriger les défauts de ſon amant, & tu ſais combien j'ai beſoin des ſoins de cette chere amie pour me délivrer de Léandre ſon frere que mon pere veut auſſi me faire épouſer.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que vous vîtes l'été dernier à Paſſy, vous tient toujours fort au cœur ?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point ; je compte même ſur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & ſur la promeſſe que m'a faite Angélique d'engager ſon frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer ! Songez que vos yeux auront plus de force pour ſerrer cet engagement,

qu'Angélique n'en sauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans disputer sur tes flatteries, je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue, il sera aisé à sa sœur de le prévenir, & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs, il ne sauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête ! Ah ! Mademoiselle, refuser une femme faite comme vous avec quarante mille écus, c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. (*A part*). Si elle savoit que Léandre & Cléonte ne sont que la même personne, un tel refus changeroit bien d'épithete.

LUCINDE.

Ah ! Marton, j'entends du bruit ; cachons vîte ce portrait. C'est, sans doute, mon frere qui revient, & en nous amusant à jaser, nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'est Angélique.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

MA chere Lucinde, vous ſavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valere en des ajuſtemens de femme. A préſent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaiſir de ſe voir jouer ne l'indiſpoſe contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je ſens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au riſque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaiſe part tout ce qui viendra de la vôtre, tant que vous ne ſerez que ſa maîtreſſe. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carriere à vos fantaiſies, & que le tour des ſiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs, il eſt queſtion de le guérir d'un foible qui l'expoſe à la rail-

lerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtresse. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant. Mais, hélas ! il faut supporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de si ridicule ? Puisqu'il est aimable, a-t-il si grand tort de s'aimer, & ne lui en donnons-nous pas l'exemple ? Il cherche à plaire. Ah ! si c'est un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la société !

MARTON.

Sur-tout dans la société des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, si vous m'en croyez, nous supprimerons, & le portrait, & tout cet air de raillerie qui peut aussi-bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh ! non. Je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux bien courir seule les risques du succès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle diſtinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la choſe, cela ſera toujours une ſcene aſſez plaiſante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte eſt de corriger Valere : mais le vrai motif eſt de rire à ſes dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent ſouvent les ridicules en ne ſongeant qu'à s'en amuſer.

ANGÉLIQUE.

Enfin, vous le voulez, mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous ſommes enſemble, vous m'avez fait cent pieces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cauſe la moindre tracaſſerie avec Valere, prenez-garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Angélique. . . .

ANGÉLIQUE.

Oh ! si vous me brouillez avec votre frere, je vous jure que vous épouserez le mien. (*Bas*). Marton, vous m'avez promis le secret.

MARTON, *bas*.

Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je . . . .

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. (*Elle met le portrait sur la toilette*). Voilà le piége tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme pour voir . . . .

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride; c'est-à-dire, Angélique. Oui, c'est un grand jour que celui de la noce, & qui même alonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse!

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve?

VALERE.

Mauvais plaisant. . .·. Tu sais à quel point je l'aime. Dis-moi; que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité? Avec beaucoup

d'amour, quelque peu d'esprit, & une figure... comme tu vois ; on peut, je pense, se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable, & vous en avez fait sur vous-même la premiere expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'est je ne sais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret, & qui vont ne savoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh ! que si. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien détester votre chere moitié. Les autres.... Mais où diable les prendre, ces autres-là ?

VALERE.

La matinée s'avance ; il est tems de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il se met à sa toilette*). Comment me trouves-tu ce matin ? Je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire ! Non, vous êtes seulement à votre ordinaire.

VALERE.

VALERE.

C'eſt une fort méchante habitude que l'uſage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en paſſer, & je ſerai du dernier mal ſans cela. Où eſt donc ma boîte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait. . . . Ah ! Frontin ; le charmant objet. . . . . où as-tu pris ce portrait ?

FRONTIN.

Moi ? Je veux être pendu ſi je ſais de quoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi ! ce n'eſt pas toi qui as mis ce portrait ſur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui ſeroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire. . . . Sais-tu bien que la comparaiſon de cet objet nuit à Angélique ? . . . Voilà d'honneur la

plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin ! . . . je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air. . . . Elle est ma foi charmante. . . . Ah ! si l'esprit soutient tout cela. . . . Mais son goût me répond de son esprit. La friponne est connoisseuse en mérite !

FRONTIN.

Que Diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais ? me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN.

Ne me trompé-je point ! C'est lui . . . c'est lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'est sans doute quelque tour de Lucinde ; Marton y sera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien ? Monſieur Frontin reconnoîttoit-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! ſi je le connois ! Quelques centaines de coups de pied-au-cul, & autant de ſoufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoiſſance.

VALERE.

Une fille, des coups de pieds ! Cela eſt un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce ſont des petites impatiences domeſtiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment l'aurois-tu ſervie ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; & j'ai même l'honneur d'être toujours ſon très-humble ſerviteur.

VALERE.

Il ſeroit aſſez plaiſant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoiſſance ! . . . Parle-moi ſincérement. L'original eſt-il auſſi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment, aimable ! ſavez-vous, Monſieur, que ſi quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle ſeule à vous comparer.

VALERE *conſidérant le portrait.*

Mon cœur n'y réſiſte pas .... Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! ma foi, me voilà pris ſans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle ... elle s'appelle ... elle ne s'appelle point. C'eſt une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels triſtes ſoupçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits auſſi charmans ne fuſſent que ceux d'une griſette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté ſe plaît à parer des viſages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi, c'eſt ...

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette, bien minaudiere, bien vaine sans grand sujet de l'être; en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure ?

FRONTIN.

Bon, demeurer ? Est-ce que cela demeure jamais ?

VALERE.

Si tu m'impatientes... Où loge-t-elle, maraut ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, à ne vous point mentir, vous le savez tout aussi bien que moi.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là ?

FRONTIN.

Non, la peſte m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données...

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fourniſſiez vous-même ? Eſt-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde auſſi ridicule que cela ?

VALERE.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ? Le myſtere & la difficulté irritent mon empreſſement. Car, je te l'avoue, j'en ſuis très-réellement épris.

FRONTIN, *à part.*

La choſe eſt impayable ! Le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique... En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maîtreſſe avant que de rien déterminer ſur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monſieur ? Vous ne... Ah ! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très-férieufement que je ne faurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes fentimens fera un obftacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'époufer aujourd'hui ; c'eft un point réfolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monfieur votre pere qui a fait auffi fes petites réfolutions à part, eft l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres ; vous favez que fon foible n'eft pas la complaifance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce foit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons ; faifons l'inventaire & le fignalement de toutes les jolies filles de Paris. Pefte, le bon petit livre que nous aurions-là ! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas !

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Mon-

ſieur votre pere. Propoſons lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre-tems !

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton bruſque.*

HÉ BEN, mon fils ?

VALERE.

Frontin, un ſiége à Monſieur.

LISIMON.

Je veux reſter debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne ſaurois, Monſieur, vous écouter que vous ne ſoyez aſſis.

LISIMON.

Que diable ! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec ſon pere.

VALERE.

Le respect . . .

LISIMON.

Oh ! le respect consiste à m'obéir & à ne me point gêner. Mais, qu'est-ce ? encore en déshabillé ? un jour de noces ? Voilà qui est joli ? Angélique n'a donc point encore reçu ta visite ?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit. Parbleu, dans ma jeunesse, nous usions mieux du tems, & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous savions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il semble, cependant, que quand on veut être aimé, on ne sauroit prendre trop de soin pour se rendre aimable, & qu'une parure si négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du soin de plaire.

LISIMON.

Pure sottise. Un peu de négligence sied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empressemens que du tems que nous aurions perdu à notre toilette, & sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, & que j'eusse, moi, celui de faire tes noces & celles de ta sœur en un même jour.

VALERE, *bas.*

Frontin, quel bonheur !

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé ; c'est toujours autant de gagné sur le repentir

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valere ? Il semble qu'il ne seroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frere ; puisqu'il est en chemin.

VALERE.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine ?

VALERE.

L'empreſſement de vous obéir ſurmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas propoſé.

VALERE.

Votre volonté n'eſt pas moins la regle de mes deſirs que celle de mes actions. *Bas.* Frontin, quel bon-homme de pere !

LISIMON.

Je ſuis charmé de te trouver ſi docile, tu en auras le mérite à bon marché; car, par une lettre que je reçois à l'inſtant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon pere ?

LISIMON.

Hé bien, mon fils; par ce moyen rien ne ſera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant ?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté !

LISIMON.

Non pas cela ; puisque, d'ailleurs, Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laisser le loisir de faire connoissance : mais il assistera au mariage de sa sœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

VALERE.

Monsieur. . .

LISIMON.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empressement pour te jouer un aussi mauvais tour.

VALERE.

Mon pere. . .

LISIMON.

Laissons cela, te dis-je, je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Mais, mon pere . . . j'ai fait . . . des réflexions. . .

LISIMON.

Des réflexions, toi ? J'avois tort : je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il

s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes ?

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la sottise. Je reconnois-là mon fils.

VALERE.

Comment, après la sottise ? mais je ne suis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monsieur le Philosophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose, & que vous en étiez vous-même si empressé. J'aurois de bon cœur écouté vos raisons. Car vous savez si je suis complaisant.

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur, nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté, vous

pouvez ſpéculer à votre aiſe, ce ſera, s'il vous plaît, ſans préjudice de la noce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous ſupplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours . . .

LISIMON.

Adieu, mon fils; tu ſeras marié ce ſoir, ou. . . . . tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la fauſſe déférence du pendard !

SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

CIEL! dans quelle peine me jette ſon inflexibilité !

FRONTIN.

Oui; marié ou déshérité ! épouſer une femme ou la miſere ! on balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer ! Non; mon choix étoit

encore incertain, l'opiniâtreté de mon pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monſieur, d'une réſolution auſſi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit queſtion d'épouſer le portrait ? hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus ſi affreux ?

VALERE.

Non ; mais ſi mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y réſiſterois avec la même fermeté ; & je ſens que mon cœur me rameneroit vers Angélique ſitôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monſieur votre pere, vous hériterez au moins de ſes vertus. *regardant le portrait.* Ah !

VALERE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre difgrace, ce portrait me femble avoir pris une phyfionomie famélique, un certain air alongé.

VALERE.

C'eſt trop perdre de tems à des impertinences. Nous devrions déja avoir couru la moitié de Paris. *Il ſort.*

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons cependant le dénouement de tout ceci; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons nous cacher dans un cabaret.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

AH! ah, ah, ah! la plaifante fcene! qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, Mademoifelle, à n'être point ici cachée avec

moi, quand il s'eſt ſi bien épris de ſes propres charmes !

ANGÉLIQUE.

Il s'eſt vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi ! vous auriez la foibleſſe de conſerver des ſentimens pour un homme capable d'un pareil travers ?

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable ! Qu'a-t-on cependant à lui reprocher que le vice univerſel de ſon âge ? Ne crois pas pourtant qu'inſenſible à l'outrage du Chevalier, je ſouffre qu'il me préfere ainſi le premier viſage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicateſſe ; & Valere me ſacrifiera ſes folies dès ce jour, ou je ſacrifierai mon amour à ma raiſon.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne ſoit auſſi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le ſoupçonne d'être ſon inconnu juſqu'à ce qu'il en ſoit tems.

SCENE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, Mademoiselle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait? vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh! Marton, laissons-là le portrait; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chere Angélique, je suis désolée, je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui & à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez-vous donc là de si terrible?

MARTON.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bienfait! En vérité cela fait peur, & il n'y a point de fille en

âge de raison à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fievre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher ; j'ai reçu en même tems une lettre de Cléonte ; il sera incessamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon pere ; il me conjure de différer mon mariage : enfin, il m'aime toujours. Ah ! ma chere, serez-vous insensible aux alarmes de mon cœur, & cette amitié que vous m'avez jurée.....

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'est chere, & plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes desirs, & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeller vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sauroit être à lui ; que...

MARTON.

Mon Dieu ! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources, & les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettoit

bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu sans vous laisser même le moindre regret..

LUCINDE.

Allons, continuez... Chere Angélique, je compte sur vos soins ; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon pere pour différer, s'il est possible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi. *Elle sort.*

ANGÉLIQUE.

Je devrois l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille, & toutes ses prieres ne feront qu'affermir ce mariage qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la ſuivre ; & ſans trahir notre ſecret l'empêcher, s'il ſe peut, de faire quelque folie ;

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE.

INSENSÉE que je ſuis ! mon eſprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut être qu'en ce moment Valere confirme ſon infidélité. Peut être qu'inſtruit de tout & honteux de s'être laiſſé ſurprendre, il offre par dépit ſon cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne ſe vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de ſon portrait.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE, *ſans voir Angélique.*

JE cours ſans ſavoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainſi l'amour a toujours ſes peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas ! comment peut-on être ſi fat & ſi aimable tout à la fois ?

VALERE.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-être mieux réuſſi. En tout cas, Angélique m'adore...

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah, traître ! tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je ſens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour ſon pis-aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes ſentimens ! Je renonce à la poſſeſſion d'un objet charmant & auquel, dans le fond, mon penchant me ramene encore. Je m'expoſe à la diſgrace de mon pere pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes ſoupirs, peut-être imaginaire, ſur la ſeule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi : la folie & les caprices ne ſont-ils pas le relief d'un homme aimable? *Regardant le portrait.* Que de graces ! . . . Quels traits ! . . . Que cela eſt enchanté ! . . . Que cela eſt divin ! Ah ! qu'Angélique ne ſe flatte pas de ſoutenir la comparaiſon avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE, *ſaiſiſſant le portrait.*

Je n'ai garde aſſurément. Mais qu'il me ſoit permis de partager votre admiration.

La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

VALERE.

Ah ! cruelle, vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, & vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGÉLIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité ; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait ; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi ! vous connoissez la personne...

ANGÉLIQUE.

Non-seulement je la connois, mais je puis vous

vous dire qu'elle eſt ce que j'ai de plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage eſt un peu ſingulier dans la bouche d'une rivale.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſais! mais il eſt ſincere. *A part.* S'il ſe pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGÉLIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut, ſans doute.

ANGÉLIQUE.

Oh! beaucoup. C'eſt une petite perſonne bizarre, capricieuſe, éventée, étourdie, volage, & ſur-tout d'une vanité inſupportable. Mais quoi! elle eſt aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez juſqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y conſentez donc?

ANGÉLIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point ?

ANGÉLIQUE.

Non.

VALERE, *à part.*

Son indifférence me désespere. *Haut.* Oserai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudrez bien resserrer encore votre union avec elle ?

ANGÉLIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALERE, *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ? vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, & à présent vous vous fâchez de mon sang-froid. Je ne sais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE.

Bas. Je creve de dépit. *Haut.* Mademoiselle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoissance avec elle ?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service

que je ſuis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux paſſer votre eſpérance, & je vous le promets encore.

VALERE.

Ce ſera bientôt, au moins?

ANGÉLIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. *Il veut s'en aller.*

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. *Haut.* Où allez-vous, Valere?

VALERE.

Je vois que ma préſence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGÉLIQUE.

Ah! point. Je vais me retirer moi-même : il n'eſt pas juſte que je vous chaſſe de chez vous.

VALERE.

Allez, allez; ſouvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGÉLIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de ſoi-même.

SCENE X.

VALERE.

Amoureux de soi-même ! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut ? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur ? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non ; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au soin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCENE XI.

VALERE, FRONTIN *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable ! je ne ſais pourquoi je ne puis me tenir ; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé. . .

FRONTIN.

Oh ! oui, Monſieur.

VALERE.

Ah ! ciel ! ſeroit-il poſſible ?

FRONTIN.

Auſſi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire....

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets !

FRONTIN.

Mais j'ai réuſſi au-delà de mes eſpérances.

VALERE.

Conte-moi donc...

FRONTIN.

C'étoit un feu... une mouſſe...

VALERE.

Que diable barbouille cet animal ?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la choſe par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin ; ou réponds-moi ſur les ordres que je t'ai donnés au ſujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah ! oui, l'original. Juſtement. Réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hé bien ?

FRONTIN.

Il n'eſt déja ni à la Croix blanche, ni au Lion d'or, ni à la Pomme de pin, ni...

VALERE.

Bourreau, finiras-tu ?

FRONTIN.

Patience. Puiſqu'il n'eſt pas-là, il faut

qu'il soit ailleurs ; & . . . oh, je le trouverai, je le trouverai. . .

VALERE.

Il me prend des démangeaisons de l'assommer ; sortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

ME voilà, en effet, assez joli garçon. . . Ce plancher est diablement raboteux. Où en étois-je ? Ma foi, je n'y suis plus. Ah ! si-fait. . .

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où est ton maître ?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il se cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il ſe cherche ?

FRONTIN.

Oui, il ſe cherche pour s'épouſer.

LUCINDE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce galimathias ?

FRONTIN.

Ce galimathias! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, ſi vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il eſt ivre, je crois. Eh! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon ſens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi rien n'eſt plus aiſé. Tenez. C'eſt un portrait... métamor... non, métaphor...

oui, métaphorisé. C'est mon maître, c'est une fille... vous avez fait un certain mélange... Car j'ai deviné tout ça, moi. Hé bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

LUCINDE.

Quoi ! sans se reconnoître ?

FRONTIN.

Oui, & c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela ? Cours vîte, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde, sur-tout, de ne lui point parler de tes devinations. Tiens, voilà pour. .

FRONTIN.

Pour boire, n'est-ce pas ?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en as pas de besoin.

FRONTIN.

Ce sera par précaution.

SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un instant, avouons tout ; & quoi qu'il m'en puisse arriver, ne souffrons pas qu'un frere si cher se donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse ! J'ai désobligé mon frere ; mon pere irrité de ma résistance n'en est que plus absolu ; mon amant absent n'est point en état de me secourir ; je crains les trahisons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis souffrir : car je le hais sûrement, & je sens que je préférerois la mort à Léandre.

SCENE XV.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

Consolez-vous, Lucinde, Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue cependant qu'il a voulu vous voir ſans que vous le ſuſſiez.

LUCINDE.

Hélas! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais ſavez-vous bien que voilà un tant pis qui n'eſt pas trop modeſte?

MARTON.

C'eſt une petite veine du ſang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu, que vous êtes méchantes! Après cela, qu'a-t-il dit?

ANGÉLIQUE.

Il m'a dit qu'il ſeroit au déſeſpoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre réſiſtance lui

faisoit plaisir en quelque maniere. Mais il a dit cela d'un certain air . . . . Savez-vous qu'à bien juger de vos sentimens pour lui, je gagerois qu'il n'est gueres en reste avec vous. Haïssez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéit qui n'est pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGÉLIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation, est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh, pour cela, non; je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous ne sauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue, & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux, vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes ; & je vous donne ma parole qu'il sera reçu d'un air . . . faites-le venir. Il a besoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra . . . instructive.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous, ma chere Lucinde, on ne tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits ; vous verrez qu'on vous appaisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là - dessus.

ANGÉLIQUE.

Prenez-y garde, au moins; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGÉLIQUE.

Bas, à Marton. La voilà au point. *Haut.* Puisque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'antichambre, il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte! que ne peux-tu voir la maniere dont je reçois tes rivaux.

SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON, LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

Approchez, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur ; elle croit vous haïr, & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir : mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE, *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure ; le mauvais petit esprit !

ANGÉLIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens ?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoissez combien je suis criminel. *Il se jette aux genoux de Lucinde.*

LUCINDE.

Ah ! Cléonte ! Ah ! méchante Angélique !

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur dont le foible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent, & le mien est aussi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous, Angélique! ma chere Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines ?

ANGÉLIQUE.

Vraiment il vous sieroit bien de vous plaindre ! Hélas ! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je suis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi ! ma chere sœur, vous avez songé à mon bonheur, pendant même que vous

aviez des inquiétudes ſur le vôtre ? Ah ! c'eſt une bonté que je n'oublierai jamais. *Il lui baiſe la main.*

SCENE XVII.

LÉANDRE, VALERE, ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALERE.

QUE ma préſence ne vous gêne point. Comment, Mademoiſelle ? je ne connoiſſois pas toutes vos conquêtes ni l'heureux objet de votre préférence, & j'aurai ſoin de me ſouvenir par humilité, qu'après avoir ſoupiré le plus conſtamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce ſeroit mieux fait que vous ne penſez, & vous auriez beſoin en effet de quelques leçons de modeſtie.

VALERE.

Quoi ! vous oſez joindre la raillerie à l'outrage, & vous avez le front de vous applaudir, quand vous devriez mourir de honte ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous vous fâchez ; je vous laiſſe ; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez ; il faut que je jouiſſe de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, jouiſſez.

VALERE.

Car, j'eſpere que vous n'aurez pas la hardieſſe de tenter votre juſtification.

ANGÉLIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conſerve encore les moindres ſentimens en votre faveur.

ANGÉLIQUE.

Mon opinion là deſſus ne changera rien à la choſe.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGÉLIQUE.

C'eſt fort bien fait.

VALERE, *tirant le portrait.*

Et voici déformais l'unique objet de tout mon amour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raifon. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monfieur (*montrant fon frere*) un attachement qui n'eft de gueres inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate ! Hélas, il ne me refte plus qu'à mourir.

ANGÉLIQUE.

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injufte des hommes, de vous emporter fur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui paffer par-deffus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner !

ANGÉLIQUE.

En vérité, vous ne le méritez gueres. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y réfoudre. Vous m'avez ci-devant

témoigné des ſentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant, conçu ſur un ſimple portrait, avec toute la légéreté, & j'oſe dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractere. Il n'eſt pas tems d'examiner ſi j'ai dû vous imiter, & ce n'eſt pas à vous qui êtes coupable qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'eſt pas à moi, grands dieux! Mais voyons où tendent ces beaux diſcours.

ANGÉLIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoiſſois l'objet de votre nouvel amour, & cela eſt vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'eſt encore que trop vrai. En vous avouant ſon mérite, je ne vous ai point déguiſé ſes défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître, & je vous engage à préſent ma parole de le faire dès aujourd'hui: dès cette heure même: car je vous avertis qu'il eſt plus près de vous que vous ne penſez.

VALERE.

Qu'entends-je ? quoi, la. . . .

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette personne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir entr'elle & moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse : choisissez, Chevalier ; mais choisissez dès cet instant & sans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé. L'alternative est plaisante. Croyez moi, Monsieur, choisissez le portrait ; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valere, faut-il balancer si long-tems pour suivre les impressions du cœur ?

VALERE, *aux pieds d'Angélique & jettant le portrait.*

C'en est fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, & je sens combien les sentimens qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Marton ramasse le por-*

trait). Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoissance par le sacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valere, & considérez-bien ces traits.

LÉANDRE, *regardant aussi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là... c'est... oui, ma foi, c'est lui...

VALERE.

Qui, lui ? Dites donc, elle. C'est une femme à qui je renonce, comme à toutes les femmes de l'univers, sur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valere, c'étoit une femme jusqu'ici : mais j'espere que ce sera désormais un homme, supérieur à ces petites foiblesses qui dégradoient son sexe & son caractere.

VALERE.

Dans quelle étrange surprise vous me jettez !

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le com-

merce le plus intime, & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez à cette tête cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter....

VALERE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire ? vous voyez le portrait, & voilà l'original.

VALERE.

O ciel ! & je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh, Monsieur, vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissiez.

ANGÉLIQUE.

Ingrat ! avois-je torr de vous dire que j'aimois l'orignal de ce portrait ?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation je vous présente Léandre mon frere.

LÉANDRE.

Souffrez, Monsieur....

VALERE.

Dieu ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle ?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en est augmenté !

SCENE XVIII.

LISIMON. *Les Acteurs de la Scene précédente.*

LISIMON.

AH ! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages, j'avois d'abord résolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté ; & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angélique m'épousera ; Lucinde ira dans un Couvent ; Valere sera déshérité ; & quant à vous

vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui eſt toiſé, on ne peut pas mieux.

LISIMON.

Qu'eſt-ce donc ? vous voilà tous interdits ? Eſt-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

MARTON.

Voyez ſi pas un d'eux deſſerrera les dents ! La peſte des ſots amans & de la ſotte jeuneſſe dont l'inutile babil ne tarit point, & qui ne ſavent trouver un mot dans une occaſion néceſſaire !

LISIMON.

Allons, vous ſavez toutes mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh, Monſieur ! daignez ſuſpendre votre courroux. Ne liſez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras, & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition ?

LISIMON.

Ça, je veux bien avoir la foibleſſe d'éprouver leur obéiſſance encore une fois. Voyons

un peu. Eh bien, Monſieur Valere, faites-vous toujours des réflexions ?

VALERE.

Oui mon pere ; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaiſirs.

LISIMON.

Oh, oh ! vous avez bien changé de langage ! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté ?

LUCINDE.

Je ſens, mon pere, qu'il peut être doux de la perdre ſous les loix du devoir.

LISIMON.

Ah ! les voilà tous raiſonnables. J'en ſuis charmé. Embraſſez-moi, mes enfans, & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'eſt qu'un coup d'autorité frappé à propos !

VALERE.

Venez, belle Angélique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faiſoit la honte de ma jeuneſſe : & je vais déſormais éprouver près de vous que quand on aime bien, on ne ſonge plus à ſoi-même.

FIN.

LES MUSES
GALANTES,
BALLET.

AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage est si médiocre en son genre, & le genre en est si mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut sentir toute la force de l'habitude & des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Musique Françoise & de l'espece de Poésie qui lui est propre, je prenois le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, & des chansons pour un Opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne songeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caracteres de Musique dont j'étois occupé : dans

ce dessein je choisis Hésiode pour le genre élevé & fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais si j'avois mieux su le remplir.

Cependant, quoique la Musique de cette Piece ne vaille gueres mieux que la Poésie, on ne laisse pas d'y trouver de tems en tems des morceaux pleins de chaleur & de vie. L'Ouvrage a été exécuté plusieurs fois avec assez de succès; savoir, en 1745 devant M. le Duc de Richelieu qui le destinoit pour la Cour, en 1747 sur le Théatre de l'Opéra, & en 1761 devant M. le Prince de Conti. Ce fut même sur l'exécution de quelques morceaux que j'en avois fait répéter

chez M. de la Popeliniere, que Monſieur Rameau, qui les entendit, conçut contre moi cette violente haine dont il n'a ceſſé de donner des marques juſqu'à ſa mort.

LES MUSES GALANTES, BALLET.

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente le Mont Parnaſſe ; Apollon y paroît ſur ſon Trône, & les Muſes ſont aſſiſes autour de lui.

SCENE PREMIERE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ, divins eſprits, naiſſez, fameux héros ;
Brillez par les beaux arts, brillez par la victoire ;
Méritez d'être admis au temple de Mémoire :
Nous réſervons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

APOLLON.

Muſes, filles du Ciel, que votre gloire eſt pure !

Que vos plaiſirs ſont doux !
Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on tient de vous.
Sur ce paiſible mont, loin du bruit & des armes,
Des innocens plaiſirs vous goûtez les douceurs.
La fiere ambition, l'amour ni ſes faux charmes
Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, l'amour ni ſes faux charmes
Ne troubleront jamais nos cœurs.

On entend une Symphonie brillante & douce alternativement.

SCENE II.

La Gloire & l'Amour deſcendent du même Char.

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

QUE vois-je ? ô ciel ! dois-je le croire !
L'Amour dans le char de la gloire !

LA GLOIRE.

Quelle triſte erreur vous ſéduit !
Voyez ce Dieu charmant, ſoutien de mon empire,
Par lui l'amant triomphe & le guerrier ſoupire ;
Il forme les héros, & ſa voix les conduit.

Il faut lui céder la victoire
Quand on veut briller à ma Cour :
Rien n'eſt plus chéri de la gloire
Qu'un grand cœur guidé par l'amour.

APOLLON.

Quoi ! mes divins lauriers, d'un enfant téméraire
Ceindroient le front audacieux ?

L'AMOUR.

Tu mépriſes l'Amour, éprouve ſa colere.
Aux pieds d'une beauté ſévere
Va former d'inutiles vœux.
Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs amoureux
Que de moi ſeul dépend le don de plaire ;
Que les talens, l'eſprit, l'ardeur ſincere,
Ne font point les amans heureux.

APOLLON.

Ciel ! quel objet charmant ſe retrace à mon ame !
Quelle ſoudaine flamme
Il inſpire à mes ſens !
C'eſt ton pouvoir, Amour, que je reſſens ;
Du moins à mes ſoupirs naiſſans
Daigne rendre Daphné ſenſible.

L'AMOUR.

Je te rendrois heureux ; je prétends te punir.

APOLLON.

Quoi ! toujours ſoupirer ſans pouvoir la fléchir ?
Cruel ! que ma peine eſt terrible !
Il s'en va.

L'AMOUR.

C'eſt la vengeance de l'Amour.

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide ?
Apollon régnoit parmi vous,
Souffrez que l'Amour y préſide
Sous des auſpices plus doux.

L'AMOUR.

Ah ! qu'il eſt doux, qu'il eſt charmant de plaire !
C'eſt l'art le plus néceſſaire.
Ah ! qu'il eſt doux, qu'il eſt flatteur
De ſavoir parler au cœur.

Les Muſes, perſuadées par l'Amour, répetent ces quatre vers.

L'AMOUR.

Accourez jeux & ris, doux ſéducteurs des belles;
Vous par qui tout cede à l'Amour,
Confirmez mon triomphe & parez ce ſéjour
De myrthes & de fleurs nouvelles:
Graces plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma Cour.

SCENE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES, LES GRACES, *troupes de Jeux & de Ris.*

CHŒUR.

Accourons, accourons dans ce nouveau séjour,
Soupirez beautés rebelles,
Par nous tout cede à l'Amour.
On danse.

LA GLOIRE.

Les vents, les affreux orages,
Font par d'horribles ravages,
La terreur des matelots :
Amour, quand ta voix le guide,
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.
Tes divines flammes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des héros.
On danse.

CHŒUR.

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez la victoire,
Que le mirthe au laurier soit uni dès ce jour!
Que les soins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour!

L'AMOUR.

Quittez, Muses, quittez ce désert trop stérile,

Venez de vos appas enchanter l'univers ;
Après avoir orné mille climats divers,
Que l'empire des Lys soit notre heureux asyle:
Au milieu des beaux arts puissiez-vous y briller
De votre plus vive lumiere !
Un regne glorieux vous y fera trouver
Des Amans dignes de vous plaire,
Et des Héros à célébrer.

Fin du Prologue.

PREMIERE

PREMIERE ENTRÉE.

HÉSIODE.

Le Théatre repréſente un Bocage, au travers duquel on voit des Hameaux.

SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête,
Déja pour diſputer chaque Berger s'apprête :
Le don de votre main au vainqueur eſt promis.
Qu'Héſiode eſt à plaindre ! Hélas ! il vous adore.
Mais les jeux d'Apollon ſont des arts qu'il ignore,
De ſes tendres ſoupirs il va perdre le prix.

EGLÉ.

Doris, j'aime Héſiode, & plus que l'on ne penſe
Je m'occupe de ſon bonheur :
Mais c'eſt en éprouvant ſes feux & ſa conſtance

Que j'ai dû m'assurer qu'il méritoit mon cœur.

DORIS.

A vos engagemens pourrez-vous vous soustraire ?

ÉGLÉ.

Je ne sais point, Doris, manquer de foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre loi ?

ÉGLÉ.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Églé peut faire.

DORIS.

Églé dans nos hameaux, inconnue, étrangere,
Jouit sur tous les cœurs d'un pouvoir mérité ;
Rien ne lui doit être impossible
Avec le secours invincible
De l'esprit & de la beauté.

EGLÉ.

J'apperçois Hésiode :

DORIS.

Accablé de tristesse,
Il plaint le malheur de ses feux.

EGLÉ.

Je saurai dissiper la douleur qui le presse :
Mais pour quelques instans cachons-nous à se
yeux.

SCENE II.

HÉSIODE.

ÉGLÉ méprise ma tendresse,
Séduite par les chants de mes heureux rivaux;
Son cœur en est le prix; & seul dans ces hameaux
J'ignore les secrets de l'art qu'elle couronne;
Eglé le sait & m'abandonne!
Je vais la perdre sans retour.
A de frivoles chants se peut-il qu'elle donne
Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parfait amour?

On entend une symphonie douce.

Quelle douce harmonie ici se fait entendre!.....
Elle invite au repos...... Je ne puis m'en défendre......
Mes yeux appesantis laissent tarir leurs pleurs....
Dans le sein du sommeil je cede à ses douceurs.

SCENE III.

ÉGLÉ, HÉSIODE *endormi.*

ÉGLÉ.

COMMENCEZ le bonheur de ce berger fidele,
Songes ; en ce séjour Euterpe vous appelle,
Accourez à ma voix, parlez à mon amant,
Par vos images séduisantes,
Par vos illusions charmantes,
Annoncez-lui le destin qui l'attend.

Entrée des Songes.

UN SONGE.

Songes flatteurs,
Quand d'un cœur misérable
Vos soins appaisent les douleurs,
Douces erreurs,
Du sort impitoyable
Suspendez long-tems les rigueurs ;
Réveil, eloignez-vous :
Ah ! que le sommeil est doux !
Mais quand un songe favorable
Présage un bonheur véritable,
Sommeil, éloignez-vous :
Ah ! que le réveil est doux !

Les Songes se retirent.

EGLÉ.

Toi pour qui j'ai quitté mes sœurs & le Parnasse.
Toi que le Ciel a fait digne de mon amour,
Tendre Berger, d'une feinte disgrace

Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des Vers. Qu'un nouveau feu t'anime !
Des transports d'Apollon ressens l'effet sublime ;
Et par tes chants divins t'élevant jusqu'aux cieux,
Ose en les célébrant te rendre égal aux Dieux.

Une Lyre suspenduë à un laurier s'éleve à côté d'Hesiode.

Amour, dont les ardeurs ont embrasé mon ame,
Daigne animer mes dons de ta divine flâme :
Nous pouvons du génie exciter les efforts ;
Mais les succès heureux sont dus à tes transports.

SCENE IV.

HÉSIODE.

OU suis-je ! Quel réveil ? Quel nouveau feu m'inspire ?
Quel nouveau jour me luit ? Tous mes sens sont surpris ! ...

Il apperçoit la Lyre.

Mais quel prodige étonne mes esprits ?

Il la touche, & elle rend des sons.

Dieux ! quels sons éclatans partent de cette Lyre !
D'un transport inconnu j'éprouve le délire !
Je forme sans effort des chants harmonieux ;
O Lyre ! ô cher présent des Dieux !
Déja par ton secours je parle leur langage.
Le plus puissant de tous excite mon courage,
Je reconnois l'amour à des transports si beaux,
Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.

SCENE V.

HÉSIODE, *Troupe de Bergers qui s'assemblent pour la Fête.*

CHŒUR.

Que tout retentisse,
Que tout applaudisse
A nos chants divers !
Que l'écho s'unisse,
Qu'Eglé s'attendrisse
A nos doux concerts !
Doux espoir de plaire,
Animez nos jeux,
Apollon va faire
Un amant heureux :
Flatteuse victoire !
Triomphe enchanteur !
L'amour & la gloire
Suivront le vainqueur.

On danse, après quoi Hésiode s'approche pour disputer.

CHŒUR.

O Berger, déposez cette Lyre inutile,
Voulez-vous dans nos jeux disputer en ce jour.

HÉSIODE.

Rien n'est impossible à l'amour.
Je n'ai point fait de l'art une étude servile,
Et ma voix indocile,
Ne s'est jamais unie aux chalumeaux.

Mais dans le succès que j'espere,
J'attends tout du feu qui m'éclaire
Et rien de mes foibles travaux.

CHŒUR.

Chantez, Berger téméraire ;
Nous allons admirer vos prodiges nouveaux.

HÉSIODE *commence.*

Beau feu qui consumez mon ame,
Inspirez à mes chants votre divine ardeur :
Portez dans mon esprit cette brillante flâme,
Dont vous brûlez mon cœur.....

CHŒUR, *qui interrompt Hésiode.*

Sa Lyre efface nos Musettes.
Ah ! nous sommes vaincus !
Fuyons dans nos retraites.

SCENE VI.

HÉSIODE, EGLÉ.

HÉSIODE.

Belle Eglé.... Mais, ô ciel ! quels charmes inconnus !...
Vous êtes immortelle, & j'ai pu m'y méprendre !
Vos célestes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre,
Qu'il n'est permis qu'aux Dieux de soupirer pour vous ?
Hélas ! à chaque instant sans pouvoir m'en défendre,
Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

EUTERPE.

Ta crainte offense ma gloire.
Tu mérites le prix qu'ont promis mes sermens ;
Je le dois à ta victoire ,
Et le donne à tes sentimens.

HÉSIODE.

Quoi ? vous seriez ? .. . O ciel ! est-il possible ?
Muse , vos dons divins ont prévenu mes vœux ,
Dois-je espérer encor que votre ame sensible
Daigne aimer un Berger & partager mes feux ?

EUTERPE.

La vertu des mortels fait leur rang chez les Dieux.
Une ame pure , un cœur tendre & sincere ,
Sont les biens les plus précieux ;
Et quand on sait aimer le mieux ,
On est le plus digne de plaire.
Aux Bergers. Calmez votre dépit jaloux ,
Bergers rassemblez - vous :
Venez former les plus riantes fêtes ,
Je me plais dans vos bois , je chéris vos Musettes,
Reconnoissez Euterpe & célébrez ses feux.

SCENE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

CHŒUR.

Muse charmante, Muſe aimable,
Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux;
Soyez-nous toujours favorable,
Préſidez toujours à nos jeux. *On danſe.*

DORIS.

Dieux qui gouvernez la terre,
Tout répond à votre voix.
Dieux qui lancez le tonnerre,
Tout obéit à vos loix.
De votre gloire éclatante,
De votre grandeur brillante
Nos cœurs ne ſont point jaloux.
D'autres biens ſont faits pour nous.
Unis d'un amour ſincere,
Un Berger, une Bergere,
Sont-ils moins heureux que vous?

SECONDE ENTRÉE.

Le Théatre représente les Jardins d'Ovide à Thôme, &, dans le fond, des Montagnes affreuses parsemées de précipices, & couvertes de neiges.

SCENE PREMIERE.

OVIDE.

Cruel amour, funeste flâme !
Faut-il encor t'abandonner mon ame ?
Cruel amour, funeste flâme,
Le sort d'Ovide est-il d'aimer toujours ?
Dans ces climats glacés au fond de la Scythie,
Contre tes feux n'est-il point de secours ?
J'y brûle, hélas ! pour la jeune Erithie :
Pour moi, sans elle, il n'est plus de beaux jours.
Cruel amour, &c.
Acheve du moins ton ouvrage,
Soumets Erithie à son tour.
Ici tout languit sans amour,
Et de son cœur encor elle ignore l'usage ;

Ces fleurs dans mes jardins l'attirent chaque jour,
Et je vais par des jeux.... C'eſt elle, ô doux préſage !
Je m'éloigne à regret : mais bientôt ſur mes pas
Tout va lui parler le langage
Du Dieu charmant qu'elle ne connoît pas.

SCENE II.

ERITHIE.

C'EN eſt donc fait ; & dans quelques momens
Diane à ſes autels recevra mes ſermens.
Jardins chéris, rians bocages ;
Hélas ! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages.
Oiſeaux, vos ſéduiſans ramages
Ne charmeront donc plus mes ſens.
Vain éclat, grandeur importune !
Heureux qui dans l'obſcurité
N'a point ſoumis à la fortune
Son bonheur & ſa liberté !
Mais, quels concerts ſe font entendre ?
Quel ſpectacle enchanteur ici vient me ſurprendre ?

SCENE III.

La Statue de l'Amour s'éleve au fond du Théatre, & toute la suite d'Ovide vient former des Danses & des Chants autour d'Erithie.

CHŒUR.

Dieu charmant, Dieu des tendres cœurs,
Regne à jamais, lance tes flâmes;
Eh! quel bien flatteroit nos ames
S'il n'étoit de tendres ardeurs?
Chantons, ne cessons point de célébrer ses charmes,
Qu'il occupe tous nos momens;
Ce Dieu ne se sert de ses armes
Que pour faire d'heureux amans.
Les soins, les pleurs & les soupirs,
Sont les tributs de son empire;
Mais tous les biens qu'il en retire,
Il nous les rend par les plaisirs.

On danse.

ERITHIE.

Quels doux concerts! quelle fête agréable!
Que je trouve charmant ce langage nouveau!
Quel est donc ce Dieu favorable?
Elle considere la statue.

Hélas!

Hélas ! c'eſt un enfant ; mais quel enfant aimable !

Pourquoi cet arc & ce bandeau,
Ce carquois, ces traits, ce flambleau ?

UN HOMME DE LA FÊTE.

Ce foible enfant eſt le maître du monde ;
La nature s'anime à ſa flâme féconde,
Et l'univers ſans lui périroit avec nous.
Reconnoiſſez, belle Erithie,
Un Dieu fait pour régner ſur vous ;
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les inſtans plus doux.
Etendez les droits légitimes
Du plus puiſſant des Immortels ;
Tous les cœurs ſeront ſes victimes
Quand vous ſervirez ſes autels.

ERITHIE.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me plaire ;
Mais quel eſt donc ce Dieu dont on veut me parler ?

OVIDE.

De ſes plus doux ſecrets, diſcret dépoſitaire,
A vous ſeule en ces lieux je dois les révéler.

SCENE IV.

ERITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable myſtere
Qui de ſes biens charmans aſſaiſonne le prix:
Plus on les a ſentis,
Et mieux on ſait les taire.

ERITHIE.

J'ignore encor quels ſont des biens ſi doux
Mais je brûle de m'en inſtruire.

OVIDE.

Vous l'ignorez, n'en accuſez que vous,
Déja dans mes regards vous auriez du le lire.

ERITHIE.

Vos regards! . . . Dans ſes yeux quel poiſon ſéducteur!
Dieux! quel trouble confus s'éleve dans mon cœur!

OVIDE.

Trouble charmant, que mon ame partage,
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Erithie ait offert à l'Amour.

ERITHIE.

L'Amour eſt donc ce Dieu ſi redoutable?

OVIDE.

L'Amour eſt ce Dieu favorable,
Que mon cœur enflammé vous annonce en ce jour;

Profitons des bienfaits que sa main nous prépare :
Unis par les liens. . . .

ERITHIE.

Hélas ! on nous sépare !
Du temple de Diane on me commet le soin ;
Tout le peuple d'Ithome en veut être témoin,
Et je dois dès ce jour....

OVIDE.

Non, charmante Erithie,
Les peuples même de Scythie
Sont soumis au vainqueur dont nous suivons les loix :
Il faut les attendrir, il faut unir nos voix.
Est-il des cœurs que notre amour ne touche,
S'il s'explique à la fois
Par vos larmes & par ma bouche.
Mais on approche... on vient... Amour, si pour ta gloire
Dans un exil affreux il faut passer mes jours,
De mon encens du moins conserve la mémoire,
A mes tendres accens accorde ton secours.

SCENE V.

OVIDE, ÉRITHIE, *troupe de Sarmates.*

CHŒUR.

CÉLÉBRONS la gloire éclatante
De la Déesse des forêts :
Sans soins, sans peine & sans attente,
Nous subsistons par ses bienfaits.

Célébrons la Beauté charmante
Qui va la servir désormais :
Que sa main long-tems lui présente
Les offrandes de ses sujets. *On danse.*

LE CHEF DES SARMATES.

Venez, belle Erithie.....

OVIDE.

Ah! daignez m'écouter.
De deux tendres amans différez le supplice :
Ou, si vous achevez ce cruel sacrifice,
Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

CHŒUR.

Non, elle est promise à Diane :
Nos engagemens sont des loix :
Qui pourroit être assez profane
Pour priver les Dieux de leurs droits?

OVIDE ET ERITHIE.

Du plus puissant des Dieux nos cœurs sont le partage.
Notre amour est son ouvrage :
Est-il des droits plus sacrés?
Par une injuste violence
Les Dieux ne sont point honorés.
Ah! si votre indifférence
Méprise nos douleurs,
A ce Dieu qui nous assemble
Nous jurons de mourir ensemble
Pour ne plus séparer nos cœurs.

CHŒUR.

Quel sentiment secret vient attendrir nos ames
Pour ces amans infortunés?
Par l'amour l'un à l'autre ils étoient destinés,

Que l'amour couronne leurs flâmes !

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur, peuple trop généreux.
Quel prix de ce bienfait sera la récompense ?
Puissiez-vous par mes soins, par ma reconnoissance
Apprendre à devenir heureux !
L'amour vous appelle,
Ecoutez sa voix ;
Que tout soit fidelle
A ses douces loix.
Des biens dont l'usage
Fait le vrai bonheur,
Le plus doux partage
Est un tendre cœur.

TROISIEME ENTRÉE.

Le Théatre représente le Peryſtile du Temple de Junon à Samos.

SCENE PREMIERE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

Les beautés de Samos aux pieds de la Déeſſe
Par votre ordre aujourd'hui vont préſenter leurs voeux ;
Mais, Seigneur, ſi j'en crois le ſoupçon qui me preſſe,
Sous ce zele myſtérieux
Un ſoin plus doux vous intéreſſe.

POLYCRATE.

On ne peut ſur la tendreſſe
Tromper les yeux d'Anacréon.
Oui, le plus doux penchant m'entraîne.
Mais j'ignore à la fois le ſéjour & le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;

Parmi tant de beautés vous eſpérez connoître
Celle dont les attraits ont fixé votre amour.
Mais cet amour enfin . . . . . .

POLYCRATE.

Un inſtant le fit naître :
Ce fut dans ces ſuperbes jeux
Où mes heureux ſuccès célébrés par ta Lyre. . . . .

ANACRÉON.

Ce jour, il m'en ſouvient, je devins amoureux
De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh quoi ! toujours de nouveaux feux ?

ANACRÉON.

A de beaux yeux aiſément mon cœur cede :
Il change de même aiſément ;
L'amour à l'amour y ſuccede,
Le goût ſeul du plaiſir y regne conſtamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire
T'a ſans doute aſſervi ſon cœur ?

ANACRÉON.

Ce triomphe manque à ma gloire,
Et ce plaiſir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient. . . . . . Que d'appas ! Ah ! les cœurs les plus ſages
En voyant tant d'attraits doivent craindre des fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus tendres hommages
Ne ſont pas ceux qui te ſeront offerts.

SCENE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir leurs hommages à la Déesse.

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mere de l'Univers,
Toi par qui tout respire,
Qui combles cet Empire,
De tes biens les plus chers,
Junon, vois ces offrandes:
Nos cœurs que tu demandes
Vont te les présenter.
Que tes mains bienfaisantes
De nos mains innocentes
Daignent les accepter. *On danse.*

Thémire, portant une corbeille de fleurs, entre dans le Temple, à la tête des jeunes Samiennes.

POLYCRATE, *appercevant Thémire.*
O bonheur !

ANACRÉON.
O plaisir extrême !

POLYCRATE.
Quels traits charmans ! Quels regards enchanteurs !

ANACRÉON.
Ah ! qu'avec grace elle porte ces fleurs !

POLYCRATE.

Ces fleurs ! Que dites-vous ! C'est la beauté que
j'aime.

ANACRÉON.

C'est Thémire elle-même.

POLYCRATE.

Ami trop cher : Rival trop dangereux.
Ah ! que je crains tes redoutables feux!
De mon cœur agité fais cesser le martyre ;
Porte à d'autres appas tes volages desirs.
Laisse-moi goûter les plaisirs
De te chérir toujours & d'adorer Thémire.

ANACRÉON.

Si ma flâme étoit volontaire
Je l'immolerois à l'instant :
Mais l'amour dans mon cœur n'en est pas moins
sincere
Pour n'être pas toujours constant.
La gloire & la grandeur au gré de votre envie ,
Vous assurent les plus beaux jours ,
Mais que serois je de la vie ,
Sans les plaisirs , sans les amours ?

POLYCRATE.

Eh ! que te servira ta vaine résistance ?
Ingrat , évite ma présence !

ANACRÉON.

Vous calmerez cet injuste courroux ,
Il est trop peu digne de vous.

SCENE III.

POLYCRATE.

TRANSPORTS jaloux, tourmens que je déteſte.
Ah ! faut-il me livrer à vos triſtes fureurs ?
Faut-il toujours qu'une rage funeſte,
Inſpire avec l'amour la haine & ſes horreurs ?
Cruel amour ! ta fatale puiſſance
Déſunit plus de cœurs,
Qu'elle n'en met d'intelligence :
Je vois Thémire. O tranſports enchanteurs !

SCENE IV.

POLYCRATE, THÉMIRE.

POLYCRATE.

THÉMIRE, en vous voyant la réſiſtance eſt vaine,
Tout cede à vos attraits vainqueurs.
Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
Vous feront partager la chaîne
Que vous donnez à tous les cœurs !

THÉMIRE.

Je fuis les ſoupirs, les langueurs,
Les ſoins, les tourmens, les alarmes :
Un plaiſir qui coûte des pleurs
Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLYCRATE.

C'eſt un tourment de n'aimer rien.
C'eſt un tourment affreux d'aimer ſans eſpérance,
Mais il eſt un ſuprême bien,
C'eſt de s'aimer d'intelligence.

THÉMIRE.

Non, je crains juſqu'aux nœuds aſſortis par l'amour.

POLYCRATE.

Ah ! connoiſſez du moins les biens qu'il vous apprête.
Vous devez à Junon le reſte de ce jour,
Demain une illuſtre conquête
Vous eſt promiſe en ce ſéjour.

SCENE V.

THÉMIRE.

IL me cachoit son rang, je feignois à mon tour.
Polycrate m'offre un hommage
Qui combleroit l'ambition :
Un sort plus doux me flatte davantage,
Et mon cœur en secret chérit Anacréon.
Sur les fleurs d'une aile légere,
On voit voltiger les zéphirs.
Comme eux d'une ardeur passagere
Je voltige sur les plaisirs.
D'une chaîne redoutable,
Je veux préserver mon cœur;
L'amour m'amuseroit comme un enfant aimable;
Je le crains comme un fier vainqueur.

SCENE VI.

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON.

Belle Thémire, enfin le Roi vous rend les armes,
L'aveu de tous les cœurs autoriſe le mien :
Si l'amour animoit vos charmes,
Il ne leur manqueroit plus rien.

THÉMIRE.

Vous m'annoncez, par cette indifférence,
Combien le choix vous paroîtroit égal.
Qui voit ſans peine un rival
N'eſt pas loin de l'inconſtance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flamme une cruelle offenſe,
Vous la faites ſur-tout à ma ſincérité.
En amour même
Je dis la vérité,
Et quand je n'aime plus, je ne dis plus que j'aime.

THÉMIRE.

Quand on ſent une ardeur extrême,
On a moins de tranquillité.

ANACRÉON.

Thémire, jugez mieux de ma fidélité.
Ah ! qu'un amant a de folie
D'aimer, de haïr tour-à-tour :
Ce qu'il donne à la jalouſie,
Je le donne tout à l'amour.

THÉMIRE.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop tendre;
Non, l'amour dans les cœurs cause trop de tourmens.

ANACRÉON.

Si l'hiver dépare nos champs,
Eſt-ce à Flore de les défendre?
S'il eſt des maux pour les amans,
Eſt-ce à l'amour qu'il faut s'en prendre?
Sans la neige & les orages,
Sans les vents & leurs ravages,
Les fleurs naîtroient en tous tems.
Sans la froide indifférence,
Sans la fiere réſiſtance,
Tous les cœurs ſeroient contens.

THÉMIRE.

Vous vous piquez d'être volage,
Si je forme des nœuds, je veux qu'ils ſoient conſtans.

ANACRÉON.

L'excès de mon ardeur eſt un plus digne hommage
Que la fidélité des vulgaires amans;
Il vaut mieux aimer davantage,
Et ne pas aimer ſi long-tems.

THÉMIRE.

Non, rien ne peut fixer un amant ſi volage.

ANACRÉON.

Non, rien ne peut payer des tranſports ſi charmans.

THÉMIRE.

Vous ſéduiſez plutôt que de convaincre;

Je vois l'erreur & je me laiſſe vaincre.
Ah ! trompez-moi long-tems par ces tendres diſcours ;
L'illuſion qui plaît devroit durer toujours.

ANACRÉON.

C'eſt en paſſant votre eſpérance
Que je prétends vous tromper déſormais.
Vous attendrez mon inconſtance,
Et ne l'éprouverez jamais.

ENSEMBLE.

Unis par les mêmes deſirs,
Uniſſons mon ſort & le vôtre ;
Toujours fidelles aux plaiſirs,
Nous devons l'être l'un à l'autre.

SCENE VI.

POLYCRATE, THÉMIRE, ANACRÉON.

POLYCRATE.

DEMEURE Anacréon, je ſuſpens mon coutroux,
Et veux bien un inſtant t'égaler à moi-même.
Je n'abuſerai point de mon pouvoir ſuprême ;
Que Thémire décide & choiſiſſe entre nous.
A Thémire. Dites quels ſont les nœuds que votre ame préfere,
N'héſitez point à les nommer :
Je jure de confirmer
Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.

Je connois tout le prix du bonheur de vous plaire
Si j'oſois m'y livrer ; cependant en ce jour,
Seigneur, vous pourriez croire
Que je donne tout à la gloire,
Je veux tout donner à l'amour.
Pardonnez à mon cœur un penchant invincible.

POLYCRATE.

Il ſuffit. Je cede en ce moment ;
Allez, ſoyez unis, je puis être ſenſible ;
Mais je n'oublîrai point ma gloire & mon ferment.

THÉMIRE ET ANACRÉON.

Digne exemple des Rois, dont le cœur équitable
Triomphe de ſoi-même en couronnant nos feux

Puiſſe toujours le ciel prévenir tous vos vœux :
Que votre regne aimable,
Par un bonheur conſtant à jamais mémorable,
Eterniſe vos jours heureux.

POLYCRATE A ANACRÉON.

Commence d'accomplir un ſi charmant préſage ;
Rentre dans ma faveur, ne quitte point ma Cour,
Que l'amitié du moins me dédommage
Des diſgraces de l'amour.
Que tout célebre cette fête ;
L'heureux Anacréon voit combler ſes deſirs.
Accourez, chantez ſa conquête
Comme il a chanté vos plaiſirs.

SCENE VII.

ANACRÉON, THÉMIRE, *Peuples de Samos.*

CHŒUR.

QUE tout célebre cette fête;
L'heureux Anacréon voit combler ses desirs.
Accourons, chantons sa conquête
Comme il a chanté nos plaisirs.

On danse.

ANACRÉON, *alternativement avec le Chœur.*

Jeux brillez sans cesse;
Sans vous la tendresse
Languiroit toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du secours.

On danse.

Quand pour plaire aux belles
On voit autour d'elles
Folâtrer l'Amour,
Dans leur cœur, le traître
Est bientôt le maître,
Et rit à son tour.

FIN.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE j'aie approuvé les changemens que mes amis jugerent à propos de faire à cet Intermede, quand il fut joué à la Cour, & que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, & cela par plusieurs raisons. La premiere est que, puisque cet Ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien, dût-il en être plus mauvais. La seconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, & ôter pourtant à la Piece cette unité si peu connue, qui seroit le chef-d'œuvre de l'Art, si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie. Ma troisieme raison est que cet Ouvrage n'ayant été fait que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire : or, personne ne sait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

A MONSIEUR DUCLOS, HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise, & de celle des Belles-Lettres.

SOUFFREZ, MONSIEUR, que votre nom ſoit à la tête de cet Ouvrage, qui, ſans vous, n'eut point vu le jour. Ce ſera ma premiere & unique Dédicace : puiſſe-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi !

Je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

J. J. ROUSSEAU.

ACTEURS.

COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

LE DEVIN DU VILLAGE,

INTERMEDE.

Le Théatre repréſente d'un côté la Maiſon du Devin, de l'autre des Arbres & des Fontaines, & dans le fond un Hameau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *ſoupirant & s'eſſuyant les yeux de ſon tablier.*

J'AI perdu tout mon bonheur ;
J'ai perdu mon ſerviteur ;
Colin me délaiſſe.
Hélas, il a pu changer !
Je voudrois n'y plus ſonger :
J'y ſonge ſans ceſſe.
J'ai perdu mon ſerviteur ;
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaiſſe.

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur.
Mais quelle eſt donc celle qu'il me préfere ?
Elle eſt donc bien charmante ! imprudente Bergere,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour ?
Colin m'a pu changer ; tu peux avoir ton tour.
Que me ſert d'y rêver ſans ceſſe ?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma triſteſſe.
J'ai perdu mon ſerviteur ;
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaiſſe.
Je veux le haïr.... je le dois....
Peut-être il m'aime encor.... pourquoi me fuir ſans ceſſe ?
Il me cherchoit tant autrefois.
Le Devin du canton fait ici ſa demeure ;
Il ſait tout, il ſaura le ſort de mon amour :
Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

Tandis que le DEVIN *s'avance gravement,* COLETTE *compte dans sa main de la monnoie ; puis elle la plie dans un papier, & la présente au* DEVIN*, après avoir un peu hésité à l'aborder.*

COLETTE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin sans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

O Dieux !

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh bien ?
Colin. . . . .

LE DEVIN

Vous est infidele.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle,
La Dame de ces lieux. . . .

COLETTE.

Il me quitte pour elle?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déja dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *triftement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez fur mon fecours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à fe parer:
Sa vanité vous a fait un outrage
Que fon amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galans de la ville
J'euffe écouté les difcours,
Ah! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours!
Mife en riche Demoifelle
Je brillerois tous les jours;
De rubans & de dentelle
Je chargerois mes atours.
Pour l'amour de l'infidelle
J'ai refufé mon bonheur,
J'aimois mieux être moins belle
Et lui conferver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le fien, ce fera mon ouvrage.

Vous, à le mieux garder appliquez tous vos
soins ;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît s'il s'inquiette ;
Il s'endort s'il est content :
La Bergere un peu coquette
Rend le Berger plus constant.

COLETTE.

A vos sages leçons, Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon ;
Mais qu'il ne puisse le connoître.
Mon art m'apprend qu'il va paroître ;
Je vous appellerai quand il en sera tems.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout su de Colin, & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu sage ;
Je préfere Colette à des biens superflus :
Je sus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'est plus tems, & Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie, ô Ciel ! Colette a pu changer !

LE DEVIN.

Elle est femme, jeune & jolie;
Manqueroit-elle à se venger ?

COLIN.

Non, Colette n'eſt point trompeuſe ;
Elle m'a promis ſa foi :
Peut-elle être l'Amoureuſe
D'un autre Berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'eſt point un Berger qu'elle préfere à toi,
C'eſt un beau Monſieur de la Ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN, *avec emphaſe.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en ſaurois douter.
Hélas qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile
A m'en laiſſer conter par les Dames de Cour !
Aurois-je donc perdu Colette ſans retour ?

LE DEVIN.

On ſert mal à la fois la fortune & l'Amour.
D'être ſi beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace, apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laiſſe-moi ſeul un moment conſulter.

Le DEVIN *tire de ſa poche un Livre de grimoire & un petit bâton de Jacob, avec leſquels il fait un charme. De jeunes Pay-*

ſannes qui venoient le conſulter, laiſſent tomber leurs préſens, & ſe ſauvent toutes affrayées, en voyant ſes contorſions.

LE DEVIN.

Le charme eſt fait. Colette en ce lieu va ſe rendre ;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiſer pourrai-je parvenir ?
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidele & tendre
On a droit de tout obtenir.
A part. Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCENE V.

COLIN.

Je vais revoir ma charmante Maîtresse.
Adieu châteaux, grandeurs, richesse,
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs, mes soins assidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore
Doux momens que j'ai perdus.

Quand on sait aimer & plaire
A-t-on besoin d'autre bien !
Rends-moi ton cœur, ma Bergere,
Colin t'a rendu le sien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes seules grandeurs;
Ma parure est ma Colette,
Mes trésors sont ses faveurs.

Que de Seigneurs d'importance
Voudroient bien avoir sa foi !
Malgré toute leur puissance,
Ils sont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE, *parée.*

COLIN, *à part.*

JE l'apperçois.... Je tremble en m'offrant à sa vue...
.... Sauvons-nous.... Je la perds si je fuis....

COLETTE, *à part.*

Il me voit... Que je suis émue !
Le cœur me bat...

COLIN.

Je ne sais où j'en suis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

A Colette, d'un ton radouci, & d'un air moitié riant, moitié embarrassé.

Ma Colette.... êtes-vous fâchée ?
Je suis Colin : daignez me regarder.

COLETTE, *osant à peine jetter les yeux sur lui.*

Colin m'aimoit : Colin m'étoit fidelle :
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé ; mon erreur trop cruelle
Venoit d'un sort jetté par quelque esprit malin ;
Le Devin l'a détruit ; je suis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un fort, à mon tour, je me fens pourfuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je fuis malheureux !

COLETTE.

D'un amant plus conftant...

COLIN.

Ah ! de ma mort fuivie
Votre infidélité....

COLETTE.

Vos foins font fuperflus ;
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'eft point ravie ;
Non, confulte mieux ton cœur :
Toi-même en m'ôtant la vie
Tu perdrois tout ton bonheur.

COLETTE.

A part. Hélas ! *à Colin.* Non, vous m'avez trahie,
Vos foins font fuperflus :
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en eft donc fait ; vous voulez que je meure ;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappellant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin ?

COLIN.

Quoi ?

COLETTE.
Tu me fuis ?
COLIN.
Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau ?
COLETTE. *Duo.*
Tant qu'à mon Colin j'ai ſu plaire,
Mon ſort combloit mes deſirs.
COLIN.
Quand je plaiſois à ma Bergere,
Je vivois dans les plaiſirs.

COLETTE.
Depuis que ſon cœur me mépriſe
Un autre a gagné le mien.
COLIN.
Après le doux nœud qu'elle briſe
Seroit-il un autre bien ?
D'un ton pénétré.
Ma Colette ſe dégage !
COLETTE.
Je crains un amant volage ;
ENSEMBLE.
Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paiſible,
Oubliera, s'il eſt poſſible,
Que tu lui fus { chere / chere } un jour.
COLIN.
Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me ſont offerts,

J'euffe encor prétéré Colette
A tous les biens de l'Univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur, jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'Amour,
Colin m'eût femblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah Colette !

COLETTE, *avec un foupir.*

Ah ! Berger volage,
Faut-il t'aimer malgré moi.

Colin fe jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à fon chapeau un Ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus fimple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec tranfport.

ENSEMBLE.

A jamais, Colin { je t'engage
t'engage }

{ Mon
Son } cœur & { ma
Sa } foi.

Qu'un doux mariage
M'uniffe avec toi.
Aimons toujours fans partage,
Que l'Amour foit notre loi.
A jamais, &c.

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

Je vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;
Vous vous aimez encor malgré les envieux.

COLIN.

Ils offrent chacun un présent au Devin.

Quel don pourroit jamais payer un tel service ?

LE DEVIN, *recevant des deux mains.*

Je suis assez payé si vous êtes heureux.
Venez jeunes Garçons, venez aimables Filles,
Rassemblez-vous, venez les imiter ;
Venez galans Bergers, venez beautés gentilles,
En chantant leur bonheur apprendre à le goûter.

SCENE DERNIERE.

SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

Garçons & Filles du Village.

CHŒUR.

Colin revient à ſa Bergere ;
Célébrons un retour ſi beau.
Que leur amitié ſincere
Soit un charme toujours nouveau.
Du Devin de notre Village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramene un Amant volage,
Et le rend heureux & conſtant.
On danſe

COLIN.

ROMANCE.

Dans ma cabane obſcure
Toujours ſoucis nouveaux ;
Vent, Soleil, ou froidure,
Toujours peine & travaux.
Colette ma Bergere
Si tu viens l'habiter,
Colin dans ſa chaumiere
N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie
Retournant chaque ſoir,
Chaque ſoir plus chérie

Je viendrai te revoir :
Du Soleil dans nos plaines
Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre Amour.

On danse une PANTOMIME.

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici ;
Si je ne puis sauter ainsi,
Je dirai pour ma part une Chanson nouvelle.

Il tire une Chanson de sa poche.

I.

L'art à l'Amour est favorable,
Et sans art l'Amour sait charmer ;
A la Ville on est plus aimable,
Au Village on sait mieux aimer :
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un Enfant, c'est un Enfant.

COLIN, *avec le Chœur répete le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un Enfant, c'est un Enfant.

Regardant la Chanson.

Elle a d'autres Couplets ! je la trouve assez belle.

COLETTE, *avec empressement.*

Voyons, voyons ; nous chanterons aussi.

Elle prend la Chanſon.

I I.

Ici de la ſimple Nature,
L'Amour ſuit la naïveté,
En d'autres lieux de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

CHŒUR.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

COLIN.

I I I.

Souvent une flâme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu :
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage eſt retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

A la fin de chaque Couplet, le Chœur répete toujours ce vers.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

LE DEVIN.

I V.

L'Amour ſelon ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe de nous :
Ce Dieu permet la jalouſie,
Et ce Dieu punit les jaloux.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

COLIN.

V.

A voltiger de belle en belle,
On perd ſouvent l'heureux inſtant;
Souvent un Berger trop fidelle
Eſt moins aimé qu'un inconſtant.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

COLETTE.

VI.

A ſon caprice on eſt en butte,
Il veut les ris, il veut les pleurs;
Par les.... par les....

COLIN, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs.

ENSEMBLE.

Ah! pour l'ordinaire,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

CHŒUR.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

On danſe.

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante;
Sans ceſſe il rit, toujours je chante:

C'est une chaîne d'heureux jours.
Quand on sait bien aimer que la vie est charmante !
Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son cours,
Un doux ruisseau coule & serpente.
Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante !

On danse.

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes :
Allons danser sous les ormeaux,
Galans prenez vos chalumeaux.

LES VILLAGEOISES, *répetent ces quatre vers.*

COLETTE.

Répétons mille chansonnettes,
Et pour avoir le cœur joyeux,
Dansons avec nos amoureux,
Mais n'y restons jamais seulettes.
Allons danser sous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, &c.

COLETTE.

A la Ville on fait bien plus de fracas ;
Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats ?
Toujours contens,
Toujours chantans ;

Beauté ſans fard,
Plaiſir ſans art;
Tous leurs Concerts valent-ils nos muſettes?
Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

FIN.

LETTRE

A MONSIEUR

LE NIEPS,

Ecrite de Montmorenci, le 5 Avril
1759.

EH vive Dieu! mon bon ami, que votre Lettre est réjouissante! des cinquante louis, des cent louis, des deux cents louis, des 4800 livres! où prendrai-je des coffres pour mettre tout cela? vraiment je suis tout émerveillé de la générosité de ces MM. de l'Opéra! Qu'ils ont changé! O les honnêtes gens! il me semble que je vois déja les monceaux d'or étalés sur ma table! malheureusement un pied cloche, mais je le ferai reclouer, de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher, dans la cave, au lieu d'y entrer par la porte, en bons tonneaux bien reliés, digne & vrai coffre fort, non pas tout-à-fait d'un Genevois, mais d'un Suisse. Jusqu'ici Mon-

ſieur Duclos m'a gardé le ſecret ſur ces brillantes offres, mais puiſqu'il eſt chargé de me les faire, il me les fera; je le connois bien, il ne gardera sûrement pas l'argent pour lui. O! quand je ſerai riche; venez, venez avec vos monſtres de l'Eſcalade, je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O ça, notre ami, c'eſt aſſez rire; mais que l'argent vienne. Revenons aux faits. Vous verrez par le Memoire ci-joint, & par les deux Lettres qui l'accompagnent, l'état de la queſtion. Ces Lettres ont reſté toutes deux ſans réponſe. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire, je ſerois bien curieux de ſavoir comment & de quoi? Seroit-ce d'être aſſez inſolent pour demander juſtice, & aſſez fou pour eſpérer que l'on me la rendra? Dans cette derniere affaire, j'ai envoyé un double de mon Mémoire à M. Duclos, qui, dans le tems, ayant pris un grand intérêt à l'Ouvrage, fut le médiateur & le temoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui reſſembloit à ceux dont vous me parlez, je marquois un peu de colere & d'indignation dans ma Lettre contre les procédés des

Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de supprimer ma premiere Lettre. Il répondit à cette premiere qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits ; qu'il m'étoit assurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'etois réservé, & que je ne devois pas douter qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la justice qui m'étoit due. Il répondit à la seconde, qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je pusse regretter d'avoir écrit ; qu'au surplus MM. Rebel & Francœur ne faisoient aucune difficulté de me rendre mes entrées, & que comme ils n'étoient pas les maîtres de l'Opéra, lorsque l'on me les refusa, ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'ils alloient toujours leur train, sans s'embarrasser non plus de moi que si je n'avois pas existé, qu'ils avoient remis le Devin du Village..... Vous savez comment ! sans m'écrire, sans me rien faire dire, sans m'envoyer même les billets qui m'avoient été promis en pareil cas, quand on m'ôta mes entrées : de sorte que tout ce qu'avoient fait à cet égard les nouveaux Directeurs avoit été

de renchérit sur la malhonnêteté des autres. Outré de tant d'insultes, je rejettai dans ma troisieme Lettre à M. Duclos, l'offre tardive & forcée de me redonner les entrées, & je persistai à redemander la restitution de ma piece. M. Duclos ne m'a pas repondu : voilà exactement à quoi l'affaire en est restée.

Or, mon ami, voyons donc selon la rigueur du droit en quoi je suis à blâmer. Je dis, selon la rigueur du droit, à moins que les Directeurs de l'Opéra ne se fassent, des insultes & des affronts qu'ils m'ont faits, un titre pour exiger de ma part des honnêtetés & des graces.

Du moment que le traité est rompu, mon Ouvrage m'appartient de nouveau. Les faits sont prouvés dans le Mémoire. Ai-je tort de redemander mon bien ?

Mais, disent les nouveaux Directeurs, l'infraction n'est pas de notre fait. Je le suppose un moment ; qu'importe ? le traité en est-il moins rompu ? Je n'ai point traité avec les Directeurs, mais avec la Direction. Ne tiendroit-il donc qu'à des changemens simulés de Directeurs, pour faire impunément banqueroute tous les huit jours ? Je ne

connois ni ne veux connoître les sieurs Rebel & Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela ? J'ai cédé mon Ouvrage à l'Opéra sous des conditions qui ont été violées, je l'ai vendu pour un prix qui n'a point été payé, mon Ouvrage n'est donc pas à l'Opéra, mais à moi; je le redemande; en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus, en ne réparant pas le tort que m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé; en cela d'autant plus inexcusables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes en personnes. Etois-je donc obligé de savoir que l'Opéra, où je n'allois plus, changeoit de Directeurs! Pouvois-je deviner si les derniers étoient moins iniques? Pour l'apprendre, falloit-il m'exposer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour à leur porte, & leur demander humblement en grace, de vouloir bien ne me plus voler ? S'ils vouloient garder mon Ouvrage, c'étoit à eux de faire ce qu'il falloit pour qu'il leur appartînt; mais en ne désavouant pas l'iniquité de leurs prédécesseurs, ils l'ont parta-

gée, en ne me rendant pas les entrées qu'ils savoient m'être dues, ils me les ont ôtées une seconde fois. S'ils disent qu'ils ne savoient où me prendre, ils mentent; car ils étoient environnés de gens de ma connoissance dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'étois. S'ils disent qu'ils n'y ont pas songé, ils mentent encore; car au moins en préparant une reprise du Devin du Village, ils ne pouvoient ne pas penser à ce qu'ils devoient à l'Auteur. Mais, ils n'ont parlé de ne plus me refuser les entrées, que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il est donc faux que la violation du traité ne soit pas de leur fait. Ils ont fait davantage, ils ont renchéri sur la mal honnêteté de leurs prédécesseurs; car en me refusant l'entrée, le sieur Deneuville me déclara de la part de ceux-ci, que quand on joueroit le Devin du Village on auroit soin de m'envoyer des billets. Or non-seulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire, mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que ces gens-là, tout fiers de pouvoir être iniques impunément, se croiroient déshonorés

déshonorés s'ils faisoient un acte de justice.

En recommençant à ne me plus refuser les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui est plaisant ! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées ; la jouissance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due, n'entroit-elle pas dans le traité ? Ces Messieurs penseroient-ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie. Mon Ouvrage ne sauroit être à eux, qu'ils ne m'en paient le prix en entier. Ils ne peuvent, me dira-t-on, me rendre le tems passé : pourquoi me l'ont-ils ôté ? c'est leur faute, me le doivent-ils moins pour cela ? C'étoit à eux, par la représentation de cette impossibilité, & par de bonnes manieres, d'obtenir que je voulusse bien me relâcher en cela de mon droit, ou en accepter une compensation. Mais, bon ! je vaux bien la peine qu'on daigne être juste avec moi ! soit. Voyons donc enfin de mon côté à quel titre je suis obligé de leur faire grace ? Ma foi, puisqu'ils sont si rogues, si vains, si dédaigneux de toute justice, je demande, moi, la justice en toute rigueur ; je veux tout le prix stipulé, ou que le mar-

ché ſoit nul. Que ſi l'on me refuſe la juſtice qui m'eſt due, comment ce refus fait-il mon tort, & qui eſt-ce qui m'ôtera le droit de me plaindre ? Qu'y a-t-il d'équitable, de raiſonnable à répondre à cela ? Ne devrois-je point peut-être un remerciement à ces Meſſieurs, lorſqu'à regret & en rechignant, ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'eſt dû.

De nos Plaideurs Manceaux, les maximes m'étonnent;
Ce qu'ils ne prennent pas, ils diſent qu'ils le donnent.

Paſſons aux raiſons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y ſuis plus, n'eſt-ce pas joindre la raillerie à l'inſulte ? Ne ſavent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre. Eh ! pourquoi diable irois-je ſi loin chercher leur Opéra, n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refuſerent pas, dit M. Duclos, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour

avoir le plaisir de me les ôter demain, & de me faire ainsi un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui est-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions ? Ne me fera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois. Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh ! pardonnez-moi, Monsieur, ils l'auront toujours; car, sitôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remene aux Carrieres ! Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché ! jamais ils n'auroient massacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes ? Avec des mensonges, on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au spectacle, & que mon exclusion étoit une affaire de police ?

Premiérement, ils mentent : j'en prends à témoin tout le Parterre & l'Amphithéatre de ce tems-là. De ma vie je n'ai crié, ni battu des mains aux Bouffons ; & je ne pouvois ni rire, ni bâiller à l'Opéra François, puisque je n'y restois jamais, & qu'aussi-tôt que j'entendois commencer la lugubre psalmodie,

je me sauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au Spectacle, ils se seroient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a su avec quel soin j'étois consigné, recommandé aux sentinelles; par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geste pour m'arrêter, & sitôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leurs efforts furent vains; car il y a long-tems que je me suis dit: *Jean-Jacques, puisque tu prends le dangereux emploi de défenseur de la vérité, sois sans cesse attentif sur toi-même, soumis en tout aux loix & aux regles, afin que quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort.* Plaise à Dieu que j'observe aussi bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir observé jusqu'ici. Aussi, mon bon ami, je parle ferme & n'ai peur de rien. Je sens qu'il n'y a homme sur la terre qui puisse me faire du mal justement, & quant à l'injustice, personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus foible des êtres, tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le fait

bien, & les insultes des Directeurs de l'Opéra, sont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferois-je? Mais c'est mon affaire que quiconque me fera du mal, fasse mal, & voilà de quoi je réponds.

Premiérement donc, ils mentent, & en second lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'eusse pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins possesseur de mon Ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? m'arrêter, me traduire devant les Tribunaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jeter ma cendre au vent, si je l'avois mérité; mais il ne falloit pas m'ôter les entrées. Aussi bien, comment, étant prisonnier ou pendu, serois-je allé faire du bruit à l'Opéra? Ils disent encore: puisqu'il se déplait à notre théatre, quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée. Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injustice, affront; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas em-

ployer ſon argent, eſt-ce à dire que je ſois en droit d'aller lui couper la bourſe ?

De quelque maniere que je tourne la choſe, quelque regle de juſtice que j'y puiſſe appliquer, je vois toujours qu'en jugement contradictoire par-devant tous les Tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra ſeroient à l'inſtant condamnés à la reſtitution de ma Piece, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il eſt clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir juſtice, & qu'ils ont raiſon parce qu'ils ſont les plus forts. Je défie qui que ce ſoit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre choſe que cela.

Il faut à préſent vous parler de mes Libraires, & je commencerai par M. Piſſot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi ; toutes les fois que je lui demandois ſi la vente alloit bien, il me répondoit, *paſſablement*, ſans que jamais j'en aie pu tirer autre choſe. Il ne m'a pas donné un ſou de mon premier Diſcours, ni aucune eſpece de préſent, ſinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village, ſur le pied de cinq cents

francs, moitié en Livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes, il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-tems après mes deux cents cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête ; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Discours sur l'inégalité, il me les donna sur le champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'Alembert, & il me les donna sur le champ ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma gouvernante (*), & il ne les devoit pas ; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. Pissot, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

(*) Depuis lors il lui a fait une pension viagere de trois cents livres, & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnoissance & de générosité.

Si ceux qui m'accuſent de manquer de déſintéreſſement, entendent par-là, que je ne me verrois pas ôter avec plaiſir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raiſon; & il eſt clair, qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître déſintéreſſé que de me laiſſer mourir de faim. S'ils entendent que toutes reſſources me ſont également bonnes, & que pourvu que l'argent vienne, je m'embarraſſe peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile ſur les moyens d'acquérir, il me ſeroit moins douloureux de perdre, & l'on ſait bien qu'il n'y a perſonne de ſi prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injuſtement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'eſt pas aiſé de réparer, il m'eſt bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-tems que le Public de Paris ſe fait un Jean-Jacques à ſa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean-Jacques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve ſur le travail de l'autre quart de quoi

pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoiſſent le prix de ce pain, & ne ſeront pas ſurpris que je ne puiſſe faire du mien de grandes largeſſes.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des diſcours publics, vous auriez trop à faire; il ſuffit qu'ils ne vous abuſent pas, & que votre eſtime & votre amitié me reſtent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offenſé pardonne, mais l'offenſeur ne pardonne jamais. Vous devez ſentir combien la partie eſt inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font paſſer tout ce qu'il leur plaît ſans que je puiſſe ni le ſavoir, ni m'en défendre: ne ſait-on pas que l'abſent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchiſe, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair, que celui qui ſe dit mon ami, ne l'eſt point, & que je ne ſuis plus le ſien, j'avertis le Public de ſe tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire,

Pour eux, ils ne font pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédé & le ménagement de la bienséance! La haine en tire un si commode parti! On satisfait sa vengeance à son aise, en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen! dans le fond il n'est pas méchant; mais il a une mauvaise tête, qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mot obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes; on prépare dans d'obscurs conciliabules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le Public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je fasse à cela? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles? Quand je les

entendrois, irois-je pour les démentir révéler les ſecrets de l'amitié, même après qu'elle eſt éteinte. Non, cher le Nieps, on peut repouſſer les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les aſſaſſins ſon ami le poignard à la main, il ne reſte qu'à s'envelopper la tête.

PYGMALION,

PYGMALION, SCENE LYRIQUE.

Le Théatre repréſente un attelier de Sculpteur. Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des groupes, des ſtatues ébauchées. Dans le fond eſt une autre ſtatue cachée, ſous un pavillon, d'une étoffe légere & brillante, orné de crépines & de guirlandes.

Pygmalion, aſſis & accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet & triſte; puis ſe levant tout-à-coup, il prend ſur une table les outils de ſon art, va donner par intervalles quelques coups de ciſeau ſur quelques-unes de ſes ébauches, ſe recule & regarde d'un air mécontent & découragé.

PYGMALION.

Il n'y a point là d'ame ni de vie; ce n'eſt que de la pierre. Je ne ferai jamais rien de tout cela.

O mon génie, où es-tu? Mon talent, qu'es-tu devenu? Tout mon feu s'eſt éteint,

mon imagination s'est glacée; le marbre sort froid de mes mains.

Pygmalion, ne fais plus des Dieux, tu n'es qu'un vulgaire Artiste.... Vils instrumens qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez point mes mains.

Il jette avec dédain ses outils, puis se promene quelque tems en rêvant, les bras croisés.

Que suis-je devenu ? quelle étrange révolution s'est faite en moi ? . . .

Tyr, ville opulente & superbe, les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus ; j'ai perdu le goût que je prenois à les admirer : le commerce des Artistes & des Philosophes me devient insipide; l'entretien des Peintres & des Poëtes est sans attrait pour moi; la louange & la gloire n'élevent plus mon ame; les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus ; l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvre de la nature, que mon art osoit imiter, & sur les pas desquels les plaisirs m'attiroient sans cesse, vous mes charmans modeles, qui

m'embrâſiez à la fois des feux de l'amour & du génie, depuis que je vous ai ſurpaſſés, vous m'êtes tous indifférens.

Il s'aſſied & contemple tout autour de lui.

Retenu dans cet attelier par un charme inconcevable, je n'y ſais rien faire, & je ne puis m'en éloigner. J'erre de groupe en groupe, de figure en figure; mon ciſeau foible, incertain, ne reconnoît plus ſon guide : ces ouvrages groſſiers reſtés à leur timide ébauche ne ſentent plus la main qui jadis les eût animés. . . .

Il ſe leve impétueuſement.

C'en eſt fait, c'en eſt fait; j'ai perdu mon génie. . . . ſi jeune encore! je ſurvis à mon talent.

Mais quelle eſt donc cette ardeur interne qui me dévore? Qu'ai-je en moi qui ſemble m'embrâſer? Quoi! dans la langueur d'un génie éteint ſent-on ces émotions, ſent-on ces élans des paſſions impétueuſes, cette inquiétude inſurmontable, cette agitation ſecrete qui me tourmente, & dont je ne puis démêler la cauſe?

J'ai crains que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportois à mes travaux ; je l'ai caché sous ce voile. . . . mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus, je suis plus triste, & ne suis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher, qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage ! Quand mon esprit éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma Galathée, & je dirai : Voilà mon ouvrage. O ma Galathée ! quand j'aurai tout perdu, tu me resteras, & je serai consolé.

Il s'approche du pavillon, puis se retire ; va, vient & s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.

Mais pourquoi la cacher ? Qu'est-ce que j'y gagne ? Réduit à l'oisiveté, pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres ? . . . Peut-être y reste-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué ; peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à sa parure ; aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet si char-

mant. . . . peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languiſſante. Il la faut revoir, l'examiner de nouveau. Que dis-je? Eh! je ne l'ai point encore examinée : je n'ai fait juſqu'ici que l'admirer.

Il va pour lever le voile, & le laiſſe retomber comme effrayé.

Je ne ſais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile; une frayeur me ſaiſit; je crois toucher au ſanctuaire de quelque divinité. Pygmalion, c'eſt une pierre; c'eſt ton ouvrage..... qu'importe? On ſert des Dieux dans nos temples qui ne ſont pas d'une autre matiere, & n'ont pas été faits d'une autre main.

Il leve le voile en tremblant, & ſe proſterne. On voit la ſtatue de Galathée poſée ſur un pied-d'eſtal fort petit, mais exhauſſé par un gradin de marbre, formé de quelques marches demi-circulaires.

O Galathée! recevez mon hommage. Oui je me ſuis trompé : j'ai voulu vous faire Nymphe, & je vous ai fait Déeſſe. Vénus même eſt moins belle que vous.

Vanité, foibleſſe humaine : je ne puis me laſſer d'admirer mon ouvrage; je m'enivre d'amour-propre ; je m'adore dans ce que j'ai fait.... Non, jamais rien de ſi beau ne parut dans la nature ; j'ai paſſé l'ouvrage des Dieux....

Quoi ! tant de beautés ſortent de mes mains ? Mes mains les ont donc touchées ?... ma bouche a donc pu.... Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nu ; il faut l'échancrer davantage ; les charmes qu'il recele doivent être mieux annoncés.

Il prend ſon maillet & ſon ciſeau ; puis s'avançant lentement il monte, en héſitant, les gradins de la ſtatue qu'il ſemble n'oſer toucher. Enfin, le ciſeau déja levé, il s'arrête....

Quel tremblement ! quel trouble ! . . . Je tiens le ciſeau d'une main mal-aſſurée..... je ne puis.... je n'oſe.... je gâterai tout.

Il s'encourage, & enfin préſentant ſon ciſeau, il en donne un ſeul coup, & ſaiſi d'effroi il le laiſſe tomber en pouſſant un grand cri.

Dieux ! je ſens la chair palpitante repouſſer le ciſeau !....

Il redescend tremblant & confus.

... Vaine terreur, fol aveuglement!... Non... je n'y toucherai point; les Dieux m'épouvantent. Sans doute elle est déja consacrée à leur rang.

Il la considere de nouveau.

Que veux-tu changer ? regarde; quels nouveaux charmes veux-tu lui donner ?..... Ah ! c'est sa perfection qui fait son défaut . . . . Divine Galathée ! moins parfaite, il ne te manqueroit rien....

Tendrement.

Mais il te manque une ame : ta figure ne peut s'en passer.

Avec plus d'attendrissement encore.

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

Il s'arrête long-tems Puis retournant s'asseoir, il dit d'une voix lente & changée.

Quels desirs osé-je former ? Quels vœux insensés! qu'est-ce que je sens ?..... O ciel ! le voile de l'illusion tombe , & je n'ose voir dans mon cœur : j'aurois trop à m'en indigner.

Longue pause dans un profond accablement.

..... Voilà donc la noble passion qui m'égare ! c'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici !.... un marbre ! une pierre ! une masse informe & dure, travaillée avec ce fer !... Insensé, rentre en toi-même ; gémis sur toi ; .... vois ton erreur, vois ta folie ....

.... Mais non....

Impétueusement.

Non, je n'ai point perdu le sens ; non, je n'extravague point ; non, je ne me reproche rien. Ce n'est point de ce marbre mort que je suis épris, c'est d'un être vivant qui lui ressemble ; c'est de la figure qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que soit cette figure adorable, quelque corps qui la porte, & quelque main qui l'ait faite, elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui, ma seule folie est de discerner la beauté, mon seul crime est d'y être sensible. Il n'y a rien là dont je doive rougir.

Moins vivement, mais toujours avec passion.

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embrâser mes sens, & retourner

avec mon ame à leur ſource ! Hélas ! il reſte immobile & froid, tandis que mon cœur embrâſé par ſes charmes, voudroit quitter mon corps pour aller échauffer le ſien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élancer hors de moi; je crois pouvoir lui donner ma vie & l'animer de mon ame. Ah ! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée ! . . . . Que dis-je, ô Ciel ! Si j'étois elle je ne la verrois pas, je ne ſerois pas celui qui l'aime ! Non, que ma Galathée vive, & que je ne ſois pas elle. Ah ! que je ſois toujours un autre, pour vouloir toujours être elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé....

Tranſport.

Tourmens, vœux, deſirs, rage, impuiſſance, amour terrible, amour funeſte... oh ! tout l'enfer eſt dans mon cœur agité... Dieux puiſſans, Dieux bienfaiſans; Dieux du peuple, qui connûtes les paſſions des hommes, ah, vous avez tant fait de prodiges pour de moindres cauſes ! voyez cet objet, voyez mon cœur, ſoyez juſtes & méritez vos autels !

Avec un enthouſiaſme plus pathétique.

Et toi, ſublime eſſence qui te caches aux

ſens, & te fais ſentir aux cœurs; ame de l'univers, principe de toute exiſtence; toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux élémens, la vie à la matiere, le ſentiment aux corps, & la forme à tous les êtres; feu ſacré, céleſte Vénus, par qui tout ſe conſerve & ſe reproduit ſans ceſſe; ah! où eſt ton équilibre? où eſt ta force expanſive? où eſt la loi de la nature dans le ſentiment que j'éprouve? où eſt ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains deſirs? Tous tes feux ſont concentrés dans mon cœur & le froid de la mort reſte ſur ce marbre; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas! je n'attends point un prodige; il exiſte, il doit ceſſer; l'ordre eſt troublé, la nature eſt outragée; rends leur empire à ſes loix, rétablis ſon cours bienfaiſant & verſe également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choſes, partage-leur cette ardeur dévorante qui conſume l'un ſans animer l'autre: c'eſt toi qui formas par ma main ces charmes & ces traits qui n'attendent que le ſentiment & la vie; donne-lui la moitié de la mienne, donne-lui tout, s'il le faut, il me ſuffira de vivre en elle. O toi!

qui daignes ſourire aux hommages des mortels, ce qui ne ſent rien, ne t'honore pas; étends ta gloire avec tes œuvres! Déeſſe de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un ſi parfait modele ſoit l'image de ce qui n'eſt pas!

Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'aſſurance & de joie.

Je reprends mes ſens. Quel calme inattendu? quel courage ineſpéré me ranime! Une fievre mortelle embrâſoit mon ſang: un baume de confiance & d'eſpoir court dans mes veines; je crois me ſentir renaître.

Ainſi le ſentiment de notre dépendance ſert quelquefois à notre conſolation. Quelque malheureux que ſoient les mortels, quand ils ont invoqué les Dieux, ils ſont plus tranquilles....

Mais cette injuſte confiance trompe ceux qui font des vœux inſenſés.... Hélas! en l'état où je ſuis on invoque tout, & rien ne nous écoute; l'eſpoir qui nous abuſe eſt plus inſenſé que le deſir.

Honteux de tant d'égaremens je n'oſe plus même en contempler la cauſe. Quand je veux

lever les yeux ſur cet objet fatal, je ſens un nouveau trouble, une palpitation me ſuffoque, une ſecrete frayeur m'arrête....

Ironie amere.

.... Eh! regarde, malheureux; deviens intrépide; oſe fixer une ſtatue.

Il la voit s'animer, & ſe détourne ſaiſi d'effroi & le cœur ſerré de douleur.

Qu'ai-je vu? Dieux, qu'ai-je cru voir? Le coloris des chairs, un feu dans les yeux, des mouvemens même.... ce n'étoit pas aſſez d'eſpérer le prodige; pour comble de miſere, enfin, je l'ai vu....

Excès d'accablement.

Infortuné, ç'en eſt donc fait.... ton délire eſt à ſon dernier terme..... ta raiſon t'abandonne ainſi que ton génie.... Ne la regrette point, ô Pygmalion! ſa perte couvrira ton opprobre....

Vive indignation.

Il eſt trop heureux pour l'amant d'une pierre de devenir un homme à viſions.

Il

Il se retourne, & voit la statue se mouvoir & descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le pied-d'estal. Il se jette à genoux & leve les mains & les yeux au Ciel.

Dieux immortels! Vénus, Galathée! ô prestige d'un amour forcené.

GALATHÉE, *se touche & dit.*

Moi.

PYGMALION, *transporté.*

Moi.

GALATHÉE, *se touchant encore.*

C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusqu'à mes oreilles, ah! n'abandonne jamais mes sens.

GALATHÉE *fait quelques pas & touche un marbre.*

Ce n'est plus moi.

Pygmalion dans une agitation, dans des transports qu'il a peine à contenir, suit tous ces mouvemens, l'écoute, l'observe avec une avide attention qui lui permet à peine de respirer.

Galathée s'avance vers lui & le regarde ; il se leve précipitamment, lui tend les bras, & la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui ; il tressaillit, prend cette main, la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.

GALATHÉE, *avec un soupir.*

Ah ! encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher & charmant objet ; oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur & des Dieux : c'est toi, c'est toi seule : je t'ai donné tout mon être ; je ne vivrai plus que par toi.

FIN.

PIECES EN VERS.

ÉPITRE A M. DE L'ÉTANG,

Vicaire de Marcouſſis.

En dépit du deſtin jaloux,
Cher Abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politeſſe,
Dans votre gaîté ſans rudeſſe,
Parmi vos bois & vos côteaux
Nous irons chercher le repos;
Nous irons chercher le remede,
Au triſte ennui qui nous poſſede,
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où regne l'arrogance!
Où les plus grands fripons de France
Régentent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie,
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs inſolens,
Ecraſent les humbles talens,

Et tyrannifent la fortune ;
Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain ;
Où d'un petit Magot vilain,
L'amour fit le héros des belles ;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'Etat ;
Où le jeune & beau Magiftrat
Etale, avec les airs d'un fat,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le favant, bas parafite,
Chez Afpafie ou chez Phriné,
Vend de l'efprit pour un dîné.
Paris ! malheureux qui t'habite,
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de fon pur choix,
Et dans un climat plus tranquille,
Ne fait point fe faire un afyle
Inabordable aux noirs foucis,
Tel qu'à mes yeux eft Marcouffis !
Marcouffis qui fait tant nous plaire ;
Marcouffis dont pourtant j'efpere
Vous voir partir un beau matin,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc, mon cher Vicaire,
Votre demeure hofpitaliere,
A gens dont le foin le plus doux
Eft d'aller paffer près de vous,
Les momens dont ils font les maîtres:
Nous connoiffons déja les êtres
Du pays & de la maifon ;
Nous en chériffons le Patron,

Et desirons, s'il est possible,
Qu'à tous autres inaccessible,
Il destine en notre faveur
Son loisir & sa bonne humeur.
De plus ; priere des plus vives,
D'éloigner tous fâcheux convives,
Taciturnes, mauvais plaisans,
Ou beaux parleurs, ou médisans :
Point de ces gens, que Dieu confonde,
De ces sots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme beaux-esprits,
Vendeurs de fumée à tout prix ;
Au riche faquin qui les gâte,
Vils flatteurs de qui les empâte,
Plus vils détracteurs du bon sens
De qui méprise leur encens.
Point de ces fades Petits-Maîtres,
Point de ces Houbereaux Champêtres
Tout fiers de quelques vains aïeux
Presque aussi méprisables qu'eux.
Point de grondeuses pigrièches,
Voix aigre, teint noir, & mains seches ;
Toujours syndiquant les appas
Et les plaisirs qu'elles n'ont pas ;
Dénigrant le prochain par zele,
Se donnant à tous pour modele ;
Médisantes par charité,
Et sages par nécessité.
Point de Crésus, point de canaille ;
Point sur-tout de cette racaille
Que l'on appelle grands Seigneurs,
Fripons sans probité, sans mœurs ;

Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimere ;
Mangeant fiérement notre bien ;
Exigeant tout , n'accordant rien ,
Et dont la fauſſe politeſſe
Ruſant , patelinant ſans ceſſe ,
N'eſt qu'un piége adroit pour duper
Le ſot qui s'y laiſſe attraper.
Point de ces fendans Militaires ,
A l'air rogue , aux mines altieres ,
Fiers de commander des goujats ,
Traitant chacun du haut en bas,
Donnant la loi , tranchant du maître;
Bretailleurs , fanfarons peut-être ,
Toujours prêts à battre ou tuer ,
Toujours parlant de leur métier ,
Et cent fois plus pédans , me ſemble ,
Que tous les ergoteurs enſemble.
Loin de nous tous ces ennuyeux :
Mais ſi , par un ſort plus heureux ,
Il ſe rencontre un honnête homme ,
Qui d'aucun grand ne ſe renomme ,
Qui ſoit aimable comme vous ;
Qui ſache rire avec les foux ,
Et raiſonner avec le ſage ;
Qui n'affecte point de langage ,
Qui ne diſe point de bon mot ,
Qui ne ſoit pas non plus un ſot ,
Qui ſoit gai ſans chercher à l'être,
Qui ſoit inſtruit ſans le paroître,
Qui ne rie que par gaîté ,
Et jamais par malignité ;

De mœurs droites ſans être auſteres,
Qui ſoit ſimple dans ſes manieres,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive auſſi pour lui ;
Qui ſache aſſaiſonner la table
D'appétit, d'humeur agréable ;
Ne voulant point être admiré,
Ne voulant point être ignoré,
Tenant ſon coin comme les autres,
Mêlant ſes folies aux nôtres ;
Raillant ſans jamais inſulter,
Raillé ſans jamais s'empotter ;
Aimant le plaiſir ſans crapule,
Ennemi du petit ſcrupule ;
Buvant ſans riſquer ſa raiſon,
Point Philoſophe hors de ſaiſon ;
En un mot d'un tel caractere,
Qu'avec lui nous puiſſions nous plaire,
Qu'avec nous il ſe plaiſe auſſi.
S'il eſt un homme fait ainſi
Donnez-le nous, je vous ſupplie,
Mettez-le en notre compagnie ;
Je brûle déja de le voir,
Et de l'aimer, c'eſt mon devoir ;
Mais c'eſt le vôtre, il faut le dire,
Avant que de nous le produire
De le connoître. C'eſt aſſez,
Montrez-le-nous ſi vous oſez.

FRAGMENT
D'UNE ÉPITRE
A M. B***.

APRÈS un carême ennuyeux,
Grace à Dieu voici la semaine
Des divertissemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine,
Dans chaque Eglise on se promene,
Chaque autel y charme les yeux;
Le luxe, & la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des Cieux.
Là, maint agile Energumene
Sert d'Arlequin dans ces saints lieux;
Le moine ignorant s'y démene,
Récitant, à perte d'haleine,
Ses oremus mystérieux;
Et criant d'un ton furieux
Fora, fora, par saint Eugene!
Rarement la semonce est vaine,
Diable & frà s'entendent bien mieux;
L'un à l'autre obéit sans peine.

Sur des objets plus gracieux
La diversité me ramene.
Dans ce temple délicieux,

Où ma dévotion m'entraîne,
Quelle agitation soudaine
Me rend tous mes sens précieux ?

Illumination brillante,
Peintures d'une main savante,
Parfums destinés pour les Dieux ;
Mais dont la volupté divine
Délecte l'humaine narine
Avant de se porter aux cieux ;
Et toi musique ravissante !
Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux,
Que tu plais quand Cattine chante !
Elle charme à la fois notre oreille & nos yeux.

Beaux sons, que votre effet est tendre !
Heureux l'amant qui peut s'attendre
D'occuper en d'autres momens,
La bouche qui vous fait entendre,
A des soins encor plus charmans !
Mais ce qui plus ici m'enchante,
C'est mainte dévote piquante,
Au teint frais, à l'œil tendre & doux ;
Qui, pour éloigner tout scrupule,
Vient à la Vierge, à deux genoux,
Offrir dans l'ardeur, qui la brûle,
Tous les vœux qu'elle attend de nous.

Tels sont les familiers colloques,
Tels sont les ardens soliloques
Des gens dévots en ce saint lieu ;
Ma foi je ne m'étonne gueres
Quand on fait ainsi ses prieres,
Qu'on ait du goût à prier Dieu.

IMITATION LIBRE

D'une Chanſon Italienne de Métaſtaſe.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je reſpire enfin.
Mon cœur libre de ſa chaîne,
Ne déguiſe plus ſa peine;
Ce n'eſt plus un ſonge vain.

Toute ma flâme eſt éteinte:
Sous une colere feinte
L'Amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence,
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus.

En paix, ſans toi je ſommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes deſirs.
Rien de ta part ne m'agite;
Je t'aborde & je te quitte,
Sans regrets & ſans plaiſirs.

Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes
Ne fait nul effet ſur moi.

Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.

Sois fiere, sois inhumaine,
Ta fierté n'est pas moins vaine
Que le seroit ta douceur.
Sans être ému, je t'écoute;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une caresse,
Mes plaisirs ou ma tristesse
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages;
L'horreur des antres sauvages
Peut me déplaire avec toi.

Tu me parois encore belle;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes sens sont enchantés.
Je vois, devenu plus sage,
Des défauts sur son visage,
Qui me sembloient des beautés.

Lorsque je brisai ma chaîne,
Dieux, que j'éprouvai de peine!
Hélas! je crus en mourir!
Mais quand on a du courage,
Pour se tirer d'esclavage
Que ne peut-on point souffrir?

Ainsi du piége perfide,
Un oiseau simple & timide

Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laiſſe,
Prend des leçons de ſageſſe,
Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés ;
Mais tel au port qu'il deſire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés.

Le guerrier couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
A raconter ſes exploits ;
Et l'eſclave, exempt de peine,
Montre avec plaiſir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime ſans contrainte ;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi ;
Et quoi que tu puiſſes dire,
Je ne daigne pas m'inſtruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, beauté trop vaine,
Ne te rendront pas ſans peine
Un auſſi fidele amant.
Ma perte eſt moins dangereuſe ;
Je ſais qu'une autre trompeuſe
Se trouve plus aiſément.

L'ALLÉE

L'ALLÉE DE SILVIE.

Qu'a m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais ſous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & chérie,
Puiſſiez-vous toujours me charmer !
De ma triſte & lente carriere
Rien n'adouciroit la miſere
Si je ceſſois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux aſyle,
Fuyez, de mon ame tranquille,
Vains & tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre ſans ceſſe
Et le bonheur & la ſageſſe,
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre
A moins que ſon cœur ne ſe livre
Aux ſoins d'un douteux avenir ?
Et ſi le tems coule ſi vîte,
Au lieu de retarder ſa fuite,
Faut-il encor la prévenir ?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la ſimple innocence,

Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien ſuffit au ſage,
Qu'avec le plus léger partage,
Tous ſes deſirs ſont ſatisfaits.
Tant de ſoins, tant de prévoyance,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition.
L'homme, content du néceſſaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand ſon cœur eſt ſans paſſion.
Paſſions, ſources de délices,
Paſſions, ſources de ſupplices;
Cruels tyrans, doux ſéducteurs,
Sans vos fureurs impétueuſes,
Sans vos amorces dangereuſes,
La paix ſeroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel mépriſable,
Qui dans ſon ame inſatiable,
Nourrit l'ardente ſoif de l'or;
Que du vil penchant qui l'entraîne,
Chaque inſtant il trouve la peine
Au fond même de ſon tréſor !
Malheur à l'ame ambitieuſe,
De qui l'inſolence odieuſe
Veut aſſervir tous les humains !
Qu'à ſes rivaux toujours en bute,
L'abîme apprêté pour ſa chûte
Soit creuſé de ſes propres mains !
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que ſa propre félicité !
Qu'il éprouve dans ſa miſere,

De la part de ſon propre frere,
La même inſenſibilité !
Sans doute un cœur né pour le crime,
Eſt fait pour être la victime
De ces affreuſes paſſions;
Mais jamais du Ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs ſéductions.
Il en eſt de plus dangereuſes,
De qui les amorces flatteuſes
Déguiſent bien mieux le poiſon,
Et qui toujours, dans un cœur tendre,
Commencent à ſe faire entendre
En faiſant taire la raiſon;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'impoſent que d'aimables loix:
La haine & ſes fureurs ſanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des ſentimens ſi légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes,
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en eſt tant de plus coupables,
Qu'il traite moins ſévérement.
O diſcours trop remplis de charmes !
Eſt-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereſſe
Me pourſuit juſqu'en ce ſéjour;

J'y veux moraliſer ſans ceſſe,
Et toujours j'y ſonge à l'amour.
Je ſens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres ſoins,
Plus libre en ce charmant aſyle,
Philoſopheroit beaucoup moins.
Ainſi du feu qui me dévore
Tout ſert à fomenter l'ardeur :
Hélas ! n'eſt-il pas tems encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déja de mon ſeptieme luſtre
Je vois le terme s'avancer ;
Déja la jeuneſſe & ſon luſtre
Chez moi commence à s'effacer.
La triſte & ſévere ſageſſe
Fera bientôt fuir les amours,
Bientôt la peſante vieilleſſe
Va ſuccéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chaſſant l'aimable volupté,
On verra la philoſophie
Naître de la néceſſité ;
On me verra, par jalouſie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et ſouvent blâmer par envie
Les plaiſirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raiſon, malgré ton vain effort,
Le ſage a ſouvent fait naufrage
Quand il croyoit toucher au port.

O ſageſſe ! aimable chimere !
Douce illuſion de nos cœurs !

C'eſt ſous ton divin caractere
Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à ſa mode,
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité ;
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel, chez la jeuneſſe étourdie,
Le vice inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philoſophie,
Tend des piéges à la vertu,
Tel, dans une route contraire,
On voit le fanatique auſtere,
En guerre avec tous ſes deſirs,
Peignant Dieu toujours en colere,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.
Ah ! s'il exiſtoit un vrai ſage,
Que, différent en ſon langage,
Et plus différent en ſes mœurs,
Ennemi des vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur & tendre,
Que tous les cœurs auroient dû rendre,
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu !

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

Sunt verba & voces, prætereaque, nihil.

AVERTISSEMENT.

LA querelle excitée l'année derniere à l'Opéra, n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'eſprit, & de l'autre avec beaucoup d'animoſité, je n'y voulus prendre aucune part ; car cette eſpece de guerre ne me convenoit en aucun ſens, & je ſentois bien que ce n'étoit pas le tems de ne dire que des raiſons. Maintenant que les Bouffons ſont congédiés, ou prêts à l'être, & qu'il n'eſt plus queſtion de Cabales, je crois pouvoir haſarder mon ſentiment, & je le dirai avec ma franchiſe ordinaire, ſans craindre en cela d'offenſer perſonne ; il me ſemble même que ſur un pareil

ſujet toute précaution ſeroit injurieuſe pour les Lecteurs ; car j'avoue que j'aurois fort mauvaiſe opinion d'un Peuple (*) *qui donneroit à des chanſons une importance ridicule ; qui feroit plus de cas de ſes Muſiciens que de ſes Philoſophes, & chez lequel il faudroit parler de Muſique avec plus de circonſpection que des plus graves ſujets de morale.*

C'eſt par la raiſon que je viens d'expoſer, que, quoique quelques-uns m'accuſent, à ce qu'on dit, d'avoir

(*) De peur que mes Lecteurs ne prennent les dernieres lignes de cet alinéa pour une ſatyre ajoutée après coup, je dois les avertir qu'elles ſont tirées exactement de la premiere édition de cette lettre ; tout ce qui ſuit fut ajouté dans la ſeconde.

manqué de respect à la Musique Françoise dans ma premiere édition, le respect beaucoup plus grand & l'estime que je dois à la Nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une chose presque incroyable, si elle regardoit tout autre que moi, c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un Ouvrage où il n'en peut être question que par rapport à la Musique. Je n'ai pas changé là dessus un seul mot dans cette édition, ainsi, en la parcourant de sens-froid, le Lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que quoique nous ayons eu d'excellens Poëtes, & même quelques Musiciens

qui n'étoient pas ſans génie, je crois notre langue peu propre à la Poéſie, & point du tout à la Muſique. Je ne crains pas de m'en rapporter ſur ce point aux Poëtes mêmes; car quant aux Muſiciens, chacun ſait qu'on peut ſe diſpenſer de les conſulter ſur toute affaire de raiſonnement. En revanche, la langue Françoiſe me paroît celle des Philoſophes & des Sages (*): elle ſemble faite pour être l'organe de la vérité & de la raiſon: malheur à quiconque offenſe l'une ou l'autre dans des Ecrits qui la déshonorent. Quant à

(*) C'eſt le ſentiment de l'Auteur de la Lettre ſur les Sourds & les Muets, ſentiment qu'il ſoutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ſes Ecrits.

moi, le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & sage langue, dont j'ai le bonheur de faire usage, est de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne veuille & ne doive point changer de ton avec le Public, que je n'attende rien de lui, & que je me soucie tout aussi peu de ses satyres que de ses éloges, je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'Ecrivains mercenaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect, il est vrai ne consiste pas dans de vains ménagemens qui marquent l'opinion qu'on a de la foiblesse de ses Lecteurs; mais à rendre hommage à leur jugement, en appuyant par des raisons so-

lides le ſentiment qu'on leur propoſe ; & c'eſt ce que je me ſuis toujours efforcé de faire. Ainſi, de quelque ſens qu'on veuille enviſager les choſes, en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette Lettre a excitées, j'ai bien peur, qu'à la fin, mon plus grand tort ne ſoit d'avoir raiſon ; car je ſais trop que celui-là ne me ſera jamais pardonné.

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

Vous souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuiserent d'abord en savantes dissertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la derniere chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, & il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Musique, il seroit peut-être bon de s'assurer de son existence, & d'examiner d'abord, non pas si elle est d'or, mais si nous en avons une.

Les Allemands, les Espagnols & les Anglois, ont long-tems prétendu posséder une Musique propre à leur langue : en effet, ils

avoient des Opéra Nationaux qu'ils admiroient de très-bonne foi, & ils étoient bien persuadés qu'il y alloit de leur gloire à laisser abolir ces chefs-d'œuvres insupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité, ou du moins, ils s'en sont fait une mieux entendue de sacrifier au goût & à la raison, des préjugés qui rendent souvent les Nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous sommes encore en France à l'égard de notre Musique, dans les sentimens où ils étoient alors sur la leur; mais qui nous assurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en soit mieux fondé? Ignorons-nous combien l'habitude des plus mauvaises choses peut fasciner nos sens en leur faveur (*), & combien le raisonnement & la

(*) Les curieux seront peut-être bien aises de trouver ici le passage suivant, tiré d'un ancien partisan du coin de la Reine, & que je m'abstiens de traduire pour de fort bonnes raisons.

» Et reversus est Rex piissimus Carolus, & » celebravit Roma Pascha cum Domno Apostolico. Ecce orta est contentio per dies festos » Paschæ inter Cantores Romanorum & Gallo-

réflexion sont nécessaires pour rectifier dans tous les beaux-arts, l'approbation mal entendue que le Peuple donne souvent aux produc-

» rum : Dicebant se Galli meliùs cantare & pul-
» chrius quam Romani. Dicebant se Romani
» doctissimè cantilenas Ecclesiasticas proferre,
» sicut docti fuerant à sancto Gregorio Papâ;
» Gallos corruptè cantare, & cantilenam sanam
» destruendo dilacerare. Quæ contentio ante
» Domnum Regem Carolum pervenit. Galli
» verò, propter securitatem Domni Regis Caroli,
» valdè exprobrabant cantoribus Romanis. Ro-
» mani verò propter auctoritatem magnæ doc-
» trinæ eos stultos, rusticos, & indoctos velut
» bruta animalia affirmabant, & doctrinam
» Sancti Gregorii præferebant rusticitati eorum;
» & cum altercatio de neutrâ parte finiret, ait
» Domnus piissimus Rex Carolus ad suos Can-
» tores : Dicite palam quis purior est, & quis
» melior, aut fons vivus, aut rivuli ejus longè
» decurrentes? Responderunt omnes unâ voce,
» fontem velut caput & originem puriorem esse;
» rivulos autem ejus quantò longiùs à fonte recess-
» serint, tantò turbulentos, & sordibus ac im-
» munditiis corruptos; & ait Domnus Rex Ca-
» rolus; revertimini vos ad fontem Sancti Gre-
» gorii, quia manifestè corrupistis cantilenam
» Ecclesiasticam. Mox petiit Domnus Rex Ca-
» rolus ab Adriano Papâ Cantores, qui Franciam
» corrigerent de cantu. At ille dedit ei Theo-

tions du plus mauvais goût, & détruire le faux plaisir qu'il y prend ? Ne seroit-il donc point à propos, pour bien juger de la Musique Françoise, indépendamment de ce qu'en pense la populace de tous les Etats, qu'on essayât une fois de la soumettre à la coupelle

» dorum & Benedictum doctissimos Cantores, » qui à Sancto Gregorio eruditi fuerant, tribuit- » que Antiphonarios Sancti Gregorii, quos ipse » notaverat notâ Romanâ. Domnus verò Rex » Carolus revertens in Franciam misit unum » Cantorem in Metis civitate, alterum in Suessonis civitate, præcipiens de omnibus civita- » tibus Franciæ Magistros scholæ Antiphonarios » eis ad corrigendum tradere, & ab eis discere » cantare. Correcti sunt ergo Antiphonarii Fran- » corum, quos unusquisque pro arbitrio suo » vitiaverat, addens vel minuens, & omnes » Franciæ Cantores didicerunt notam Romanam » quam nunc vocant notam Franciscam : Excepto » quod *tremulas* vel *vinnulas*, sive collisibiles » vel secabiles voces in cantu non poterant per- » fectè exprimere Franci, naturali voce barba- » ricâ frangentes in gutture voces, quàm potiùs » exprimentes. Majùs autem Magisterium can- » tandi in Metis remansit, quantumque Magis- » terium Romanum superat Metense in arte can- » tandi, tantò superat Metensis cantilena cæteras » scholas Gallorum. Similiter erudierunt Romani » Cantores supradictos Cantores Francorum in

de la raiſon, & de voir ſi elle en ſoutiendra l'épreuve? *Concedo ipſe hoc multis*, diſoit Platon, *voluptate Muſicam judicandam, ſed illam fermè Muſicam eſſe dico pulcherrimam quæ optimos, ſatiſque eruditos delectet.*

Je n'ai pas deſſein d'approfondir ici cet examen; ce n'eſt pas l'affaire d'une Lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrois ſeulement tâcher d'établir quelques principes, ſur leſquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les Maîtres de l'Art, ou plutôt les Philoſophes puſſent diriger leurs recherches: car, diſoit autrefois un Sage, c'eſt au Poëte à faire de la Poéſie, & au Muſicien à faire de la Muſique; mais il n'appartient qu'au Philoſophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute Muſique ne peut être compoſée que de ces trois choſes; mélodie ou chant, har-

» arte organandi; & Domnus Rex Carolus iterùm » à Româ artis grammaticæ & computatoriæ » Magiſtros ſecum adduxit in Franciam, & ubi- » que ſtudium litterarum expandere juſſit. Ante » ipſum enim Domnum Regem Carolum in Gal- » liâ nullum ſtudium fuerat liberalium artium ».

monie ou accompagnement, mouvement ou mesure (*).

Quoique le chant tire son principal caractere de la mesure; comme il naît immédiatement de l'harmonie, & qu'il assujettit toujours l'accompagnement à sa marche, j'unirai ces deux parties dans un même article, puis je parlerai de la mesure séparément.

L'harmonie ayant son principe dans la nature, est la même pour toutes les Nations, ou si elle a quelques différences, elles sont introduites par celle de la mélodie; ainsi, c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une Musique Nationale; d'autant plus que ce caractere étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit, doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Musique les unes que les autres; on

(*) Quoiqu'on entende par *mesure* la détermination du nombre & du rapport des tems, & par *mouvement* celle du degré de vîtesse, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choses sous l'idée générale de modification de la durée ou du tems.

en peut concevoir qui ne le feroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne feroit composée que de sons mixtes, de syllabes muettes, sourdes ou nazales, peu de voyelles sonores, beaucoup de consonnes & d'articulations, & qui manqueroit encore d'autres conditions essentielles, dont je parlerai dans l'article de la mesure. Cherchons, par curiosité, ce qui résulteroit de la Musique appliquée à une telle langue.

Premiérement, le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes, & parce que la langue seroit sourde, la Musique seroit criarde. En second lieu, la dureté & la fréquence des consonnes forceroit à exclure beaucoup de mots, à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires & la Musique seroit insipide & monotone; sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison, & quand on voudroit presser un peu le mouvement, sa vîtesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

Comme une telle Musique seroit dénuée de toute mélodie agréable, on tâcheroit d'y

suppléer par des beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulieres, mais froides, sans graces & sans expression. On inventeroit des fredons, des cadences, des ports de voix & d'autres agrémens postiches qu'on prodigueroit dans le chant, & qui ne feroient que le rendre plus ridicule sans le rendre moins plat. La Musique avec toute cette maussade parure resteroit languissante & sans expression, & ses images, dénuées de force & d'énergie, peindroient peu d'objets en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées, ne contiennent que deux ou trois mots, & qui renferment très-peu de sens en un grand espace.

L'impossibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les Compositeurs à tourner tous leurs soins du côté de l'harmonie, & faute de beautés réelles, ils y introduiroient des beautés de convention, qui n'auroient presque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne Musique, ils imagineroient une Musique savante ; pour suppléer au chant, ils multiplieroient les accom-

pagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaises parties les unes au-dessus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'insipidité, ils augmenteroient la confusion ; ils croiroient faire de la Musique, & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui résulteroit du défaut de mélodie, seroit que les Musiciens n'en ayant qu'une fausse idée, trouveroient par-tout une mélodie à leur maniere : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en seroit pas ; même jusqu'à la Basse-continue, à l'unisson de laquelle ils feroient sans façon réciter les Basses-tailles, sauf à couvrir le tout d'une sorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes ils trouveroient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne seroit que des notes. *Voces, prætereàque nihil.*

Passons maintenant à la mesure, dans le sentiment de laquelle consiste en grande partie la beauté & l'expression du chant. La

mesure est à-peu-près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens ; mais si en effet cette Musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hasard & écrits sans suite, auxquels le Lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'Auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute Musique Nationale tire son principal caractere de la langue qui lui est propre, & je dois ajouter que c'est principalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractere. Comme la Musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant & sa mesure, & les diverses mesures de la Musique vocale n'ont pu naître que des diverses manieres dont on pouvoit scander le discours, & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui est très-

évident

évident dans la Musique Grecque, dont toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rhythmes fournis par tous les arrangemens des syllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la poésie étoient susceptibles. De sorte que, quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans le rhythme musical la mesure de la prosodie, la mesure du vers, & la mesure du chant, il ne faut pas douter que la Musique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissemens je reviens à mon hypothese, & je suppose que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude & sans précision, que les longues & les breves n'eussent pas entr'elles, en durées & en nombres, des rapports simples & propres à rendre le rhythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des breves plus ou moins breves, des syllabes ni breves ni longues, & que les différences des

unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables : il est clair que la Musique Nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu sensible ; que le récitatif se sentiroit sur-tout de cette irrégularité ; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes ; qu'on seroit contraint d'y changer de mesure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rhythme exact & cadencé ; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision ; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des tems se perdroit entiérement dans l'esprit du Chanteur & de l'Auditeur ; & qu'enfin la mesure n'étant plus sensible, ni ses retours égaux, elle ne seroit assujettie qu'au caprice du Musicien, qui pourroit à chaque instant la presser ou ralentir à son gré, de sorte qu'il ne seroit pas possible dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquât à tous, selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'eſt ainſi que les Acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'aſſervir la meſure, qu'on les entendroit même l'altérer à deſſein dans les morceaux où le Compoſiteur ſeroit venu à bout de la rendre ſenſible. Marquer la meſure ſeroit une faute contre la compoſition, & la ſuivre en ſeroit une contre le goût du chant; les défauts paſſeroient pour des beautés, & les beautés pour des défauts; les vices ſeroient établis en regles; & pour faire de la Muſique au goût de la Nation, il ne faudroit que s'attacher avec ſoin à ce qui déplaît à tous les autres.

Auſſi avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille Muſique, il ſeroit impoſſible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle ſeroit en uſage : à force d'eſſuyer des reproches ſur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable Muſique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter ſon caractere & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & preſque

inchantable ; s'ils se contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres, ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable ; ils ôteroient à leur Musique la seule beauté dont elle étoit susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité de caractere qui la faisoit être une ; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie, ils parviendroient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Musique d'une telle Nation se diviseroit en Musique vocale & Musique instrumentale ; voilà comment, en donnant des caracteres différens à ces deux especes, on en feroit un tout monstrueux. La symphonie voudroit aller en mesure, & le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendroit souvent dans les mêmes morceaux les Acteurs & l'Orchestre se contrarier & se faire obstacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange de deux caracteres introduiroient dans la maniere d'accompagner, une froideur & une lâcheté qui se tourneroit tellement en habitude, que les Sym-

phoniſtes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne Muſique, lui laiſſer de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entiérement; ils feroient fort les *doux*, doux les *forts*, & ne connoîtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce* (*), *riſoluto*, *con guſto*, *ſpiritoſo*, *ſoſtenuto*, *con brio*, n'auroient pas même de ſynonymes dans leur langue, & celui d'*expreſſion* n'y auroit aucun ſens. Ils ſubſtitueroient je ne ſais combien de petits raiſonnemens froids & mauſſades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'Orcheſtre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-déſagréable. Comme l'exécution feroit toujours lâche, & que les Symphoniſtes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en meſure, ils ne feroient jamais enſemble; ils ne pourroient venir à bout de tirer un ſon net & juſte, ni de rien

(*) Il n'y a peut-être pas quatre Symphoniſtes François qui ſachent la différence de *piano* & *dolce*, & c'eſt fort inutilement qu'ils la ſauroient; car qui d'entr'eux ſeroit en état de la rendre?

exécuter dans son caractere ; & les Etrangers seroient tout surpris qu'à quelques-uns près, un Orchestre vanté comme le premier du monde, seroit à peine digne des treteaux d'une guinguette (*). Il devroit naturellement arriver que de tels Musiciens prissent en haine la Musique qui auroit mis leur honte en évidence, & bientôt joignant la mauvaise volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution, dont ils auroient bien pu se fier à leur mal-adresse.

D'après une autre supposition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aisément toutes les qualités d'une véritable Musique, faite pour émouvoir, pour imiter pour plaire, & pour porter au cœur les plus

(*) Comme on m'a assuré qu'il y avoit parmi les Symphonistes de l'Opéra, non-seulement de très-bons violons, ce que je confesse qu'ils sont presque tous pris séparément, mais de véritablement honnêtes gens qui ne se prêtent point aux cabales de leurs confreres pour mal servir le public; je me hâte d'ajouter ici cette distinction, pour réparer, autant qu'il est en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

douces impreſſions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre ſujet, & ſur-tout des idées qui nous ſont connues, j'aime mieux me borner à quelques obſervations ſur la Muſique Italienne, qui puiſſent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'eſt celle du Peuple qui raiſonne le mieux; & ſi l'on demandoit lequel de tous les Peuples doit avoir une meilleure Muſique, je dirois que c'eſt celui dont la langue y eſt le plus propre. C'eſt ce que j'ai déja établi ci-devant, & que j'aurai occaſion de confirmer dans la ſuite de cette Lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la Muſique, c'eſt certainement l'Italienne; car cette langue eſt douce, ſonore, harmonieuſe, & accentuée plus qu'aucune autre; & ces quatre qualités ſont préciſément les plus convenables au chant.

Elle eſt douce, parce que les articulations y ſont peu compoſées, que la rencontre des conſonnes y eſt rare & ſans rudeſſe, & qu'un très-grand nombre de ſyllabes n'y étant fer-

mées que de voyelles, les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante. Elle est sonore, parce que la plupart des voyelles y sont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphtongues composées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles distinguent mieux le son des syllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la prosodie autant que des sons, l'avantage de la langue Italienne est manifeste sur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuse & véritablement pittoresque, dépend moins de la force réelle de ses termes, que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle emploie, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci supposé, que ceux qui pensent que l'Italien n'est que le langage de la douceur & de la tendresse, prennent la peine de comparer entre elles ces deux strophes du Tasse.

Teneri sdegni e placide e tranquille
Repulse e cari vezzi e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto e sospir, tronchi e molli bacci :

Fuse tai cosé tutte, e poscia unille,
Et al foce temprò di lente faci ;
E ne formò quel sì mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco succinto.

Chiama gl' abitator de l'ombre eterne
Il rauco suon de la tartarea tromba ;
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba ;
Ne sì stridendo mai da le superne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne sì scossa giammai trema la terra
Quando i vapori in sen gravida serra.

Et s'ils désespèrent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils essaient d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'est pas besoin, pour juger de ceci, d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reste, vous observerez que cette dureté de la derniere strophe n'est point sourde, mais très-sonore, & qu'elle n'est que pour l'oreille & non pour la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudesse de cette strophe, que les *l* qui rendent la premiere si coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre lan-

gue, nous sommes forcés d'entasser des consonnes de toute espece, qui forment des articulations difficiles & rudes, ce qui retarde la marche du chant, & contraint souvent la Musique d'aller plus lentement, précisément quand le sens des paroles exigeroit le plus de vîtesse.

Si je voulois m'étendre sur cet article, je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inversions de la langue Italienne sont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre, & qu'une Phrase Musicale se développe d'une maniere plus agréable & plus intéressante, quand le sens du discours long-tems suspendu, se résout sur le verbe avec la cadence, que quand il se développe à mesure, & laisse affoiblir, ou satisfaire ainsi par degrés, le desir de l'esprit, tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverois encore que l'art des suspensions & des mots entre-coupés, que l'heureuse constitution de la langue rend si familier à la Musique Italienne, est entiérement inconnu dans la nôtre, & que nous n'avons d'autres moyens pour y suppléer,

que des silences qui ne sont jamais du chant, & qui, dans ces occasions, montrent plutôt la pauvreté de la Musique, que les ressources du Musicien.

Il me resteroit à parler de l'accent, mais ce point important demande une si profonde discussion, qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main. Je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre Musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate & sans aucun chant, & toutes les Nations (*) neutres confirment unanimement leur jugement sur ce point; de notre côté nous accusons la leur d'être bizarre & baroque (**). J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent, que d'être

(*) Il a été un tems, dit Mylord Schaftesbury, où l'usage de parler François avoit mis, parmi nous, la Musique Françoise à la mode. Mais bientôt la Musique Italienne, nous montrant la Nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir aussi lourde, aussi plate, & aussi maussade qu'elle l'est en effet.

(**) Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'est fait entendre parmi nous : c'est ainsi

réduit à dire que dans des contrées où les Sciences & tous les Arts sont parvenus à un si haut degré, la Musique seule est encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous (*) se contentent de dire que la Musique Italienne & la Françoise sont toutes deux bonnes, chacune dans son genre, chacune pour la langue qui lui est propre ; mais outre que les autres Nations ne conviennent pas de cette parité, il resteroit toujours à savoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de Musique en soi : question fort agitée en France, mais qui ne le sera jamais ailleurs ; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en problême.

que cette musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle est pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

(*) Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les amateurs de musique donnent sans balancer à la musique Françoise ; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts exclusifs, comme si l'amour des bonnes choses devoit faire aimer les mauvaises.

problême. Voici ſur ce ſujet quelques expériences que chacun eſt maître de vérifier, & qui me paroiſſent pouvoir ſervir à cette ſolution, du moins quant à la mélodie, à laquelle ſeule ſe réduit preſque toute la diſpute.

J'ai pris dans les deux Muſiques des airs également eſtimés chacun dans ſon genre, & les dépouillant les uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles, les autres des notes ſous-entendues que le Compoſiteur ne ſe donne point la peine d'écrire, & dont il ſe remet à l'intelligence du Chanteur (*), je les ai ſolfiés exactement ſur la note, ſans aucun ornement, & ſans rien fournir de

(*) C'eſt donner toute la faveur à la muſique Françoiſe, que de s'y prendre ainſi : car ces notes ſous-entendues dans l'Italienne, ne ſont pas moins de l'eſſence de la mélodie que celles qui ſont ſur le papier. Il s'agit moins de ce qui eſt écrit que de ce qui doit ſe chanter, & cette maniere de noter doit ſeulement paſſer pour une ſorte d'abréviation, au lieu que les cadences & les ports de voix du chant François ſont bien, ſi l'on veut, exigés par le goût, mais ne conſtituent point la mélodie, & ne ſont pas de ſon eſſence ; c'eſt pour elle une ſorte de fard qui couvre ſa laideur ſans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles ſenſibles.

moi-même au ſens ni à la liaiſon de la phraſe. Je ne vous dirai point quel a été dans mon eſprit le réſultat de cette comparaiſon, parce que j'ai le droit de vous propoſer mes raiſons & non pas mon autorité : je vous rends compte ſeulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que ſi vous les trouvez bons vous puiſſiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir ſeulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne ſemble. La premiere & la plus difficile de toutes, eſt d'être de bonne foi, & de ſe rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La ſeconde eſt que pour tenter cet examen il faut néceſſairement être également verſé dans les deux ſtyles ; autrement celui qui ſeroit le plus familier ſe préſenteroit à chaque inſtant à l'eſprit au préjudice de l'autre ; & cette deuxieme condition n'eſt gueres plus facile que la premiere, car de tous ceux qui connoiſſent bien l'une & l'autre Muſique, nul ne balance ſur le choix, & l'on a pu voir par les plaiſans barbouillages de ceux qui ſe ſont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoiſſance ils avoient d'elle & de l'Art en général.

Je dois ajouter qu'il eſt eſſentiel d'aller bien exactement en meſure ; mais je prévois que cet avertiſſement, ſuperflu dans tout autre pays, ſera fort inutile dans celui-ci, & cette ſeule omiſſion entraîne néceſſairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractere de chaque genre ne tarde pas à ſe déclarer, & alors il eſt bien difficile de ne pas revêtir les phraſes des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajouter du moins par l'eſprit, les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuſer par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une ſeule épreuve ; car un air peut plaire plus qu'un autre, ſans que cela décide de la préférence du genre ; & ce n'eſt qu'après un grand nombre d'eſſais qu'on peut établir un jugement raiſonnable : d'ailleurs, en s'ôtant la connoiſſance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui eſt l'expreſſion ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie, c'eſt ſi la modulation eſt bonne, & ſi le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il eſt difficile de prendre aſſez de précautions contre les préjugés, &

combien le raisonnement nous est nécessaire pour nous mettre en état de juger sainement des choses de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus décisive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des Musiciens François des airs de Leo & du Pergolese, & j'ai remarqué que quoique ceux-ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux, ils en sentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leur maniere des phrases de Musique chantantes, agréables & bien cadencées. Mais les Italiens solfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phrases, ni chant; ce n'étoit pas pour eux de la Musique qui eût du sens, mais seulement des suites de notes placées sans choix & comme au hazard; ils les chantoient précisément, comme vous liriez des mots Arabes écrits en caracteres François (*).

(*) Nos Musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la Musique Italienne*, disent-ils, avec leur fierté accoutumée, *& les Italiens ne peuvent exécuter*

Troisieme expérience. J'ai vu à Venise un Arménien, homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de Musique, & devant lequel on exécuta dans un concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple sacré, séjour tranquille.

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci ;

Voi che languite senza speranza.

L'un & l'autre furent chantés médiocrement pour le François, & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé seulement à la Musique Françoise, & alors très-enthousiaste de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de surprise que de plaisir ; mais tout le monde observa dès les premieres mesures de l'air Italien, que son visage & ses yeux s'adoucissoient ; il étoit enchanté, il prêtoit son ame aux impressions de la Musique, &

la nôtre ; donc notre Musique vaut mieux que la leur. Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une conséquence toute contraire, & dire : *donc les Italiens ont une mélodie, & nous n'en avons point.*

quoiqu'il entendît peu la langue, les ſimples ſons lui cauſoient un raviſſement ſenſible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais ſans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous pluſieurs perſonnes qui, ne connoiſſant que notre Opéra, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été déſabuſés que par les intermedes Italiens. C'eſt préciſément parce qu'ils n'aimoient que la véritable Muſique, qu'ils croyoient ne pas aimer la Muſique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuſe l'exiſtence de notre mélodie, & m'ont fait ſoupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une ſorte de plain-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & ſeulement à ceux qui ſont convenus de les trouver beaux. Auſſi à peine notre Muſique eſt-elle ſupportable à nos propres oreilles, lorſqu'elle eſt exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte pour chanter la Muſique Françoiſe, mais toute

voix eſt bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien ſont dans la Muſique même, au lieu que celle du chant François, s'il en a, ne ſont que dans l'art du Chanteur (*).

Trois choſes me paroiſſent concourir à la perfection de la mélodie Italienne : la premiere eſt la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laiſſe au goût du Muſicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les

(*) Au reſte, c'eſt une erreur de croire qu'en général les Chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir ſe faire entendre ſur les théatres immenſes de l'Italie, ſans ceſſer de ménager les ſons, comme le veut la Muſique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix ; plus fort, nous diſent nos Maîtres ; enflez les ſons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, diſent les Maîtres Italiens, ne forcez point, chantez ſans gêne, rendez vos ſons doux, flexibles & coulans, réſervez les éclats pour ces momens rares & paſſagers où il faut ſurprendre & déchirer. Or, il me paroît que dans la néceſſité de ſe faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut ſe paſſer de crier.

combinaiſons, & de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a ſon geſte & ſon ton qui lui ſont propres, & qui le diſtinguent d'un autre homme.

La deuxieme eſt la hardieſſe des modulations, qui, quoique moins ſervilement préparées que les nôtres, ſe rendent plus agréables, en ſe rendant plus ſenſibles, & ſans donner de la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expreſſion. C'eſt par elle que le Muſicien, paſſant bruſquement d'un ton ou d'un mode à un autre, & ſupprimant quand il le faut les tranſitions intermédiaires & ſcolaſtiques, ſait exprimer les réticences, les interruptions, les diſcours entre-coupés qui ſont le langage des paſſions impétueuſes, que le bouillant Métaſtaſe a employé ſi ſouvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cocchi, les Jumella, les Perez, les Terradeglias ont ſu rendre avec ſuccès, & que nos Poëtes lyriques connoiſſent auſſi peu que nos Muſiciens.

Le troiſieme avantage & celui qui prête à la mélodie ſon plus grand effet, eſt l'extrême préciſion de meſurer qui s'y fait ſentir dans

les mouvemens les plus lents, ainſi que dans les plus gais : préciſion qui rend le chant animé & intéreſſant, les accompagnemens vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faiſant d'une même combinaiſon des ſons, autant de différentes mélodies qu'il y a de manieres de les ſcander ; qui porte au cœur tous les ſentimens, & à l'eſprit tous les tableaux ; qui donne au Muſicien le moyen de mettre en air tous les caracteres de paroles imaginables, pluſieurs dont nous n'avons pas même l'idée (*), & qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caracteres (**) ou un ſeul

(*) Pour ne pas ſortir du genre comique, le ſeul connu à Paris, voyez les airs, *Quando ſciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un veſpajo*, &c. *O queſto o quello t'ai a riſolvere*. &c. *A un guſto da ſtordire*, &c. *Stizzoſo mio, ſtizzoſo*, &c. *Io ſono una Donzella*, &c. *Quanti maeſtri, quanti dottori*, &c. *I Sbirri già lo aſpettano*, &c. *Ma dunque il teſtamento*, &c. *Senti me, ſe brami ſtare, o che riſa chepiacere*, &c. tous caracteres d'Airs dont la Muſique Françoiſe n'a pas les premiers élémens, & dont elle n'eſt pas en état d'exprimer un ſeul mot.

(**) Je me contenterai d'en citer un ſeul exemple, mais très-frappant ; c'eſt l'air *Se pur*

mouvement propre à contraster & changer de caractere au gré du Compositeur.

Voilà, ce me semble, les sources d'où le chant Italien tire ses charmes & son énergie, à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de sa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquens renversemens d'harmonie, qui donnent à la Basse-continue le véritable chant d'un dessus. Ceux qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie Françoise, devroient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des sentimens agréables; mais pour peu qu'on étudie son caractere pathétique & tragique, on est bientôt surpris de la force

d'un infelice, &c. de la Fausse Suivante; Air très-pathétique sur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un orchestre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la seconde partie qu'il ne falloit pas supprimer.

que lui prête l'art des Compositeurs dans les grands morceaux de Musique. C'est à l'aide de ces modulations savantes, de cette harmonie simple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou ravissent l'ame, mettent le Spectateur hors de lui-même, & lui arrachent dans ses transports, des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

Comment le Musicien vient-il à bout de produire ces grands effets ? Est-ce à force de contraster les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties ? Est-ce à force d'entasser desseins sur desseins, instrumens sur instrumens ! Tout ce fatras qui n'est qu'un mauvais supplément où le génie manque, étoufferoit le chant loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puissent faire ensemble plusieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit aussitôt qu'ils se font entendre à la fois, & il ne reste que celui d'une suite d'accords, qui, quoiqu'on puisse dire, est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas ; de sorte

que plus on entaſſe des chants mal à propos, & moins la Muſique eſt agréable & chantante; parce qu'il eſt impoſſible à l'oreille de ſe prêter au même inſtant à pluſieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impreſſion de l'autre, il ne réſulte du tout que de la confuſion & du bruit. Pour qu'une Muſique devienne intéreſſante, pour qu'elle porte à l'ame les ſentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties coucourent à fortifier l'expreſſion du ſujet; que l'harmonie ne ſerve qu'à le rendre plus énergique; que l'accompagnement l'embelliſſe, ſans le couvrir ni le défigurer; que la Baſſe, par une marche uniforme & ſimple, guide en quelque ſorte celui qui chante & celui qui écoute, ſans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive; il faut, en un mot, que le tout enſemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'eſprit.

Cette unité de mélodie me paroît une regle indiſpenſable & non moins importante en Muſique, que l'unité d'action dans une Tragédie; car elle eſt fondée ſur le même principe, & dirigée vers le même objet. Auſſi tous les bons Compoſiteurs Italiens s'y conforment

forment-ils avec un ſoin qui dégénere quelquefois en affectation, & pour peu qu'on y réfléchiſſe, on ſent bientôt que c'eſt d'elle que leur Muſique tire ſon principal effet. C'eſt dans cette grande regle qu'il faut chercher la cauſe des fréquens accompagnemens à l'uniſſon qu'on remarque dans la Muſique Italienne, & qui, fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-tems les ſons plus moëlleux, plus doux & moins fatigans pour la voix. Ces uniſſons ne ſont point praticables dans notre Muſique, ſi ce n'eſt ſur quelques caracteres d'airs choiſis & tournés exprès pour cela; jamais un air pathétique François ne ſeroit ſupportable accompagné de cette maniere, parce que la Muſique vocale & l'inſtrumentale ayant parmi nous des caracteres différens, on ne peut, ſans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre, ſans compter que la meſure étant toujours vague & indéterminée, ſur-tout dans les airs lents, les inſtrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point aſſez de concert pour produire enſemble un effet agréable. Une

beauté qui résulte encore de ces unissons ; c'est de donner une expression plus sensible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les instrumens sur un passage, tantôt en les radoucissant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & saillant que la voix n'auroit pu faire, & que l'Auditeur adroitement trompé ne laisse pas de lui attribuer quand l'Orchestre fait le faire sortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correspondance de la symphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne sont que des développemens de l'autre, de sorte que c'est toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la source de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement est si bien un avec le chant, & si exactement relatif aux paroles, qu'il semble souvent déterminer le jeu & dicter à l'Acteur le geste qu'il doit faire (*), & tel qui n'auroit pu jouer le rôle sur les paroles seules, le jouera très - juste sur la

(*) On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année, entre autres dans l'air *à un gusto de stordire* du Maître de Musique, dans celui *son Padrone*

Musique, parce qu'elle fait bien sa fonction d'interprete.

Au reste, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquens où le Musicien les en sépare : l'un quand la voix roulant avec légéreté sur des cordes d'harmonie, fixe assez l'attention pour que l'accompagnement ne puisse la partager, encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement, que l'oreille, affectée seulement d'accords agréables, n'y sent aucun chant qui puisse la distraire. L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

Quand le Musicien saura son art, dit l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets, *les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expression de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre.* Ce passage me paroît

de la femme orgueilleuse, dans celui *vi sto ben* du Tracollo, dans celui *tu non pensi no signora* de la Bohémienne, & dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

renfermer un précepte très-utile, & voici comment je penſe qu'on doit l'entendre.

Si le chant eſt de nature à exiger quelques additions, ou comme diſoient nos anciens Muſiciens, quelques *diminutions* (*) qui ajoutent à l'expreſſion ou à l'agrément ſans détruire en cela l'unité de mélodie, de ſorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement, & s'en laiſſe doucement affecter, ſans ceſſer pour cela d'être attentive au chant : alors l'habile Muſicien, en les ménageant à propos & les employant avec goût, embellira ſon ſujet & le rendra plus expreſſif ſans le rendre moins un ; & quoique l'accompagnement n'y ſoit pas exactement ſemblable à la partie chantante, l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que ſi le ſens des paroles comporte une idée acceſſoire que le chant n'aura pas pu rendre, le Muſicien l'enchaſſera dans des ſilences ou dans des tenues, de maniere qu'il puiſſe la préſenter à l'Auditeur, ſans le détourner de celle du chant.

(*) On trouvera le mot *diminution* dans le quatrieme volume de l'Encyclopédie.

L'avantage feroit encore plus grand, si cette idée acceſſoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu, qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme feroit le bruit d'une riviere ou le gazouillement des oiſeaux : car alors le Compoſiteur pourroit ſéparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement, & deſtinant uniquement ce dernier à rendre l'idée acceſſoire, il diſpoſera ſon chant de maniere à donner des jours fréquens à l'Orcheſtre, en obſervant avec ſoin que la ſymphonie ſoit toujours dominée par la partie chantante ; ce qui dépend encore plus de l'art du Compoſiteur, que de l'exécution des Inſtrumens : mais ceci demande une expérience conſommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Muſicien, pour parer le chant ou le rendre plus expreſſif, ſoit en embelliſſant le ſujet principal, ſoit en y en ajoutant un autre qui lui reſte aſſujetti. Mais de faire chanter à part des Violons d'un côté, de l'autre des Flûtes, de l'autre des Baſſons, chacun ſur un deſſein particulier, & preſque ſans rapport entr'eux, & d'appeller

tout ce cahos, de la Musique, c'est insulter également l'oreille & le jugement des Auditeurs.

Une autre chose, qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties, à la regle que je viens d'établir, c'est l'abus ou plutôt l'usage des fugues, imitations, doubles desseins, & autres beautés arbitraires & de pure convention, qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées dans la naissance de l'Art, pour faire briller le savoir, en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduisant habilement l'attention de l'Auditeur d'une partie à l'autre, à mesure que le sujet y passe; mais ce travail est si pénible, que presque personne n'y réussit, & si ingrat, qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit, ainsi que la plupart de nos chœurs si admirés (*), est égale-

(*) Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Eglises de la Musique

ment indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contrefugues, doubles fugues, fugues renversées, basses contraintes, & autres sottises difficiles que l'oreille ne peut souffrir, & que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie & de mauvais goût, qui ne subsistent, comme les portails de nos Eglises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un tems où l'Italie étoit barbare, & même après la renaissance des autres Arts que l'Europe lui doit tous, la Musique plus tardive n'y a point pris aisément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui;

bruyante; ils ont souvent des Messes & des Motets à quatre Chœurs, chacun sur un dessein différent; mais les grands Maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terradeglias, me parlant de plusieurs Motets de sa composition, où il avoit mis des Chœurs travaillés avec un grand soin, étoit honteux d'en avoir fait de si beaux, & s'en excusoit sur sa jeunesse; autrefois, disoit-il, j'aimois à faire du bruit; à présent je tâche de faire de la Musique.

& l'on ne peut gueres donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-tems qu'une même Musique en France & en Italie (*), & que les Musiciens des deux contrées communiquoient familiérement entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déja dans les nôtres le germe de cette jalousie, qui est inséparable de l'infériorité. Lulli même, alarmé de l'arrivée de Correlli, se hâta de le faire chasser de France : ce qui lui fut d'autant plus aisé, que Corelli étoit plus grand homme, & par conséquent moins

(*) L'Abbé du Bos se tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas du renouvellement de la Musique, & cela pourroit s'admettre, si l'on donnoit le nom de Musique à un continuel remplissage d'accords; mais si l'harmonie n'est que la base commune, & que la mélodie seule constitue le caractere, non-seulement la Musique moderne est née en Italie, mais il y a quelque apparence que dans toutes nos langues vivantes, la Musique Italienne est la seule qui puisse réellement exister. Du tems d'Orlande & de Goudimel, on faisoit de l'harmonie & des sons, Lulli y a joint un peu de cadence; Correlli, Buononcini, Vinci & Pergolese, sont les premiers qui aient fait de la Musique.

courtisan que lui. Dans ces tems où la Musique naissoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphase de science harmonique, ces pédantesques prétentions de doctrine, qu'elle a chérement conservées parmi nous, & par lesquelles on distingue aujourd'hui cette Musique méthodique, compassée, mais sans génie, sans invention & sans goût, qu'on appelle à Paris *Musique écrite* par excellence, & qui tout au plus n'est bonne en effet qu'à écrire & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus simple, & donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légeres traces des fugues & desseins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les Intermedes qui nous sont connus, & entre autre le mauvais quatuor qui est à la fin de *la Femme orgueilleuse*. Mais outre que ces choses sortent du caractere établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragedies, & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra Italien sur ces farces,

que de juger notre Théatre François ſur l'*Impromptu de Campagne*, ou *le Baron de la Craſſe*, il faut auſſi rendre juſtice à l'art avec lequel les Compoſiteurs ont ſouvent évité dans ces Intermedes les piéges qui leur étoient tendus par les Poëtes, & ont fait tourner, au profit de la regle, des ſituations qui ſembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la Muſique, la plus difficile à traiter ſans ſortir de l'unité de mélodie, eſt le Duo; & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'Auteur de la Lettre ſur Omphale a déja remarqué que les Duo ſont hors de la nature; car rien n'eſt moins naturel que de voir deux perſonnes ſe parler à la fois durant un certain tems, ſoit pour dire la même choſe, ſoit pour ſe contredire, ſans jamais s'écouter ni ſe répondre. Et quand cette ſuppoſition pourroit s'admettre en certains cas, il eſt bien certain que ce ne ſeroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'eſt convenable ni à la dignité des perſonnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur ſuppoſe. Or, le meilleur moyen de ſauver cette abſurdité, c'eſt de traiter le plus qu'il eſt poſſible le Duo

en Dialogue, & ce premier soin regarde le Poëte; ce qui regarde le Musicien, c'est de trouver un chant convenable au sujet, & distribué de telle sorte, que chacun des Interlocuteurs parlant alternativement, toute la suite du Dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, sans changer de sujet, ou du moins sans altérer le mouvement, passe dans son progrès d'une partie à l'autre, sans cesser d'être une, & sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties, ce qui se doit faire rarement & durer peu, il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces ou par sixtes, dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la premiere. Il faut garder la dureté des dissonances, les sons perçans & renforcés, le fortissimo de l'Orchestre pour des instans de désordre & de transport, où les Acteurs semblant s'oublier eux mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout Spectateur sensible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares & amenés avec art. Il faut par une Musique douce & affectueuse avoir déja disposé l'oreille & le cœur à l'é-

motion, pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébranlemens violens, & il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse; car quand l'agitation est trop forte, elle ne sauroit durer, & tout ce qui est au-delà de la Nature ne touche plus.

En disant ce que les Duo doivent être, j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un Théatre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons Acteurs, & accompagné par un véritable Orchestre, sans en être attendri; s'il a pu d'un œil sec assister aux Adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais sans insister sur les Duo tragiques, genre de Musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un Duo comique qui est connu de tout le monde, & je le citerai hardiment comme un modele de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, que des Auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier acte de la Serva Padrona, *Lo conosco a quegl' occhietti*, &c. J'avoue

que peu de Muſiciens François ſont en état d'en ſentir les beautés, & je dirois volontiers du Pergoleſe, comme Cicéron diſoit d'Homere, que c'eſt avoir déja fait beaucoup de progrès dans l'Art, que de ſe plaire à ſa lecture.

J'eſpere, Monſieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article, en faveur de ſa nouveauté, & de l'importance de ſon objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu ſur une regle auſſi eſſentielle que celle de l'unité de mélodie; regle dont aucun Théoricien, que je ſache, n'a parlé juſqu'à ce jour; que les Compoſiteurs Italiens ont ſeuls ſentie & pratiquée, ſans ſe douter, peut-être, de ſon exiſtence; & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expreſſion, & preſque tout le charme de la bonne Muſique. Avant que de quitter ce ſujet, il me reſte à vous montrer qu'il en réſulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je ſemblois accorder tout l'avantage à la mélodie; & que l'expreſſion du chant donne lieu à celle des accords en forçant le Compoſiteur à les ménager.

Vous reſſouvenez-vous, Monſieur, d'a-

voir entendu quelquefois dans les Intermedes qu'on nous a donnés cette année, les fils de l'Entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra. Nous fûmes frappés dès le premier jour, de l'effet que produisoit sous ses petits doigts, l'accompagnement du Clavecin; & tout le spectacle s'apperçut à son jeu précis & brillant que ce n'étoit pas l'Accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussi-tôt les raisons de cette différence, car je ne doutois pas que le sieur Noblet ne fût bon harmoniste & n'accompagnât très-exactement: mais quelle fut ma surprise en observant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne remplissoit presque jamais les accords, qu'il supprimoit beaucoup de sons, & n'employoit très-souvent que deux doigts, dont l'un sonnoit presque toujours l'octave de la Basse! Quoi! disois-je, en moi-même, l'harmonie complette fait moins d'effet, que l'harmonie mutilée, & nos Accompagnateurs en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de sons fait plus d'harmonie, ou du moins, rend son accompagnement plus sensible & plus

agréable ! Ceci fut pour moi un problême inquiétant, & j'en compris encore mieux toute l'importance, quand après d'autres observations je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même maniere que le petit Bambin, & que, par conséquent, cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la Basse étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer sur le reste, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde ; & je m'expliquois ainsi pourquoi les Italiens, si économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la Basse ; pourquoi ils mettent tant de Contre-basses dans leurs Ochestres, & pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes (*) avec la Basse, au lieu de leur donner

(*) On peut remarquer à l'Orchestre de notre Opéra, que dans la Musique Italienne les quinres ne jouent presque jamais leur partie quand elle est à l'octave de la Basse ; peut-être ne daigne-

une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raison de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expression que je remarquois dans la simplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre si composée, si froide & si languissante.

Je me souvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque consonnance a son caractere particulier, c'est-à-dire, une maniere d'affecter l'ame qui lui est propre; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces & les sixtes mineurs doivent produire des affections différentes de celles que produisent les tierces & les sixtes majeures; & ces faits une fois accordés, il s'ensuit assez évidemment que les dissonances &

t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'Orchestre ignoreroient-ils que ce défaut de liaison entre la Basse & le dessus rend l'harmonie trop seche?

tous les intervalles poſſibles ſeront auſſi dans le même cas. Expérience que la raiſon confirme, puiſque toutes les fois que les rapports ſont différens, l'impreſſion ne ſauroit être la même.

Or, me diſois-je à moi-même en raiſonnant d'après cette ſuppoſition, je vois clairement que deux conſonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique ſelon les regles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'eſt néceſſaire pour l'expreſſion dont j'ai beſoin, je peux riſquer d'affoiblir cette expreſſion par un troiſieme ſon, qui diviſant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera néceſſairement l'effet par celui des deux tierces dans leſquelles je la réſous; & ces tierces mêmes, quoique le tout enſemble faſſe une fort bonne harmonie, étant de différente eſpece, peuvent encore nuire mutuellement à l'impreſſion l'une de l'autre. De même, ſi l'impreſſion ſimultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit néceſſaire, j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impreſſion, en retranchant

un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible, appliqué à la dissonance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fausse-quinte; opposition, pour le dire en passant, qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet; si dans une telle circonstance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance, je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la seconde & la sixte, & à la fausse-quinte la sixte & le tierce, c'est-à-dire, qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle dissonance, j'y introduis en même-tems trois consonnances, qui doivent nécessairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur. C'est donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute Musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, tout accompagnement où tous les accords sont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expression: ce qui est précisément le caractere de la Musique Fran-

çoise. Il est vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos; mais s'il y a une regle pour aider au Compositeur à se bien conduire en pareille occasion, c'est certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir; ce qui se rapporte au caractere de la Musique Italienne, & rend raison de la douceur du chant jointe à la force d'expression qui y regnent.

Il suit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les regles élémentaires de l'harmonie, le Musicien ne doit point se hâter de la prodiguer inconsidérément, ni se croire en état de composer parce qu'il sait remplir des accords, mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impressions diverses que les consonnances, les dissonances & tous les accords font sur les oreilles sensibles, & se dire souvent à lui-même, que le grand art du Compositeur ne consiste pas moins à savoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est

en étudiant & feuilletant ſans ceſſe les chefs-d'œuvres de l'Italie qu'il appartiendra à faire ce choix exquis, ſi la nature lui a donné aſſez de génie & de goût pour en ſentir la néceſſité; car les difficultés de l'art ne ſe laiſſent appercevoir qu'à ceux qui ſont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviſeront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition, mais voyant la facilité qu'un Ecolier auroit eue à les remplir, ils ſoupçonneront & chercheront les raiſons de cette ſimplicité trompeuſe, d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges ſous une feinte négligence, & que l'*arte che tuttò fà, nulla ſi ſcuopre*.

Voilà, à ce qu'il me ſemble, la cauſe des effets ſurprenans que produit l'harmonie de la Muſique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit ſi peu. Ce qui ne ſignifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & diſcernement; ce n'eſt pas non plus à dire que pour ce choix le Muſicien ſoit obligé de faire tous ces raiſonnemens, mais qu'il en doit ſentir le réſultat. C'eſt à lui d'avoir du génie & du

goût pour trouver les choses d'effet ; c'est au Théoricien à en chercher les causes & à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jetez les yeux sur nos compositions modernes, sur-tout si vous les écoutez, vous reconnoîtrez bientôt que nos Musiciens ont si mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement suivi la route opposée ; & s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée, je trouve que plus notre Musique se perfectionne en apparence, & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est, pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejeter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres airs que ceux dont nos Nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lulli l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célebre Musicien est plus pure & moins renversée, que ses Basses sont plus naturelles & marchent plus rondement, que son chant est mieux suivi, que ses accompagnemens moins

chargés naiſſent mieux du ſujet & en ſortent moins, que ſon récitatif eſt beaucoup moins maniéré, & par conſéquent beaucoup meilleur que le nôtre ; ce qui ſe confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce tems-là tout autrement que nous ne faiſons aujourd'hui ; il étoit plus vif & moins traînant ; on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage (*). Les cadences, les ports de voix ſe ſont multipliés dans le nôtre ; il eſt devenu encore plus languiſſant, & l'on n'y trouve preſque plus rien qui le diſtingue de ce qu'il nous plaît d'appeler *air.*

Puiſqu'il eſt queſtion d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monſieur, que je termine cette Lettre par quelques obſervations ſur l'un & ſur l'autre, qui deviendront peut-être des éclairciſſemens utiles à la ſolution du problême dont il s'agit.

(*) Cela ſe prouve par la durée des Opéra de Lulli, beaucoup plus grande aujourd'hui que de ſon tems, ſelon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Auſſi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra, eſt-on obligé d'y faire des retranchemens conſidérables.

On peut juger de l'idée de nos Muſiciens ſur la conſtitution d'un Opéra, par la ſingularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de Muſique Italienne qui raviſſent ; ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les ſituations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les paſſions qu'ils expriment, les François les appellent des *Ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces inſipides chanſonnettes, dont ils entremêlent les ſcenes de leurs Opéra, & réſervent celui de monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuſes lamentations, à qui il ne manque pour aſſoupir tout le monde, que d'être chantées juſte & ſans cris.

Dans les Opéra Italiens tous les airs ſont en ſituation & font partie des ſcenes. Tantôt c'eſt un pere déſeſpéré qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injuſtement, lui reprocher ſa cruauté : tantôt c'eſt un prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de ſévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'empire, ou de lui donner un cœur moins ſenſible. Ici c'eſt une mere tendre qui

verse des larmes en retrouvant son fils qu'elle croyoit mort. Là, c'est le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puérile galimatias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux passions impétueuses. C'est sur de telles paroles qu'il sied bien de déployer toutes les richesses d'une Musique pleine de force & d'expression, & de renchérir sur l'énergie de la Poésie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes, toujours détachées du sujet, ne sont qu'un misérable jargon emmiellé, qu'on est trop heureux de ne pas entendre : c'est une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots sonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manieres, excepté de celle qui pourroit leur donner du sens. C'est sur ces impertinens amphigouris que nos Musiciens épuisent leur goût & leur savoir, & nos Acteurs leurs gestes & leurs poumons ; c'est à ces morceaux extravagans que nos femmes se pâment d'admiration ; & la preuve la plus marquée que la Musique Françoise ne sait ni peindre ni parler, c'est qu'elle ne peut déve-

lopper

lopper le peu de beautés dont elle eſt ſuſceptible, que ſur des paroles qui ne ſignifient rien. Cependant, à entendre les François parler de Muſique, on croiroit que c'eſt dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes paſſions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'ariette & la ridicule choſe qu'il exprime ſont également inconnus. Il ne faut pas être ſurpris de la groſſiéreté de ces préjugés : la Muſique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoiſſent rien; & tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le ſeul deſſein de la critiquer en connoiſſance de cauſe, ont bientôt été ſes plus zélés admirateurs (*).

Après les ariettes, qui ſont à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra. Sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs ſont toujours dans

(*) C'eſt un préjugé peu favorable à la Muſique Françoiſe, que ceux qui la mépriſent le plus ſoient préciſément ceux qui la connoiſſent le mieux; car elle eſt auſſi ridicule quand on l'examine, qu'inſupportable quand on l'écoute.

les monologues & jamais dans les ſcenes, parce que nos Acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la Muſique n'indiquant aucun geſte & ne peignant aucune ſituation, celui qui garde le ſilence ne fait que faire de ſa perſonne pendant que l'autre chante.

Le caractere traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui regne perpétuellement dans notre Opéra, mettent preſque tous les monologues François ſur un mouvement lent, & comme la meſure ne s'y fait ſentir ni dans le chant, ni dans la Baſſe, ni dans l'accompagnement, rien n'eſt ſi traînant, ſi lâche, ſi languiſſant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant; ils voudroient être triſtes & ne ſont qu'ennuyeux; ils voudroient toucher le cœur & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens ſont plus adroits dans leurs Adagio: car lorſque le chant eſt ſi lent qu'il ſeroit à craindre qu'il ne laiſſât affoiblir l'idée de la meſure, ils font marcher la baſſe par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque auſſi par des ſubdiviſions de notes, qui ſoutenant la voix & l'oreille en meſure, ne

rendent le chant que plus agréable & ſurtout plus énergique par cette préciſion. Mais la nature du chant François interdit cette reſſource à nos Compoſiteurs : car dès que l'Acteur feroit forcé d'aller en meſure, il ne pourroit plus développer ſa voix ni ſon jeu, traîner ſon chant, renfler, prolonger ſes ſons, ni crier à pleine tête, & par conſéquent il ne ſeroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'eſt l'avantage de pouvoir exprimer tous les ſentimens & peindre tous les caracteres avec telle meſure & tel mouvement qu'il plaît au Compoſiteur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute ſon expreſſion du mouvement qu'on lui donne ; elle eſt forcément triſte ſur une meſure lente, furieuſe ou gaie ſur un mouvement vif, grave ſur un mouvement modéré : le chant n'y fait preſque rien, la meſure ſeule, ou, pour parler plus juſte, le ſeul degré de vîteſſe détermine le caractere. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expreſſions pour tous les caracteres, des tableaux pour

tous les objets. Elle eſt, quand il plaît au Muſicien, triſte ſur un mouvement vif, gaie ſur un mouvement lent, & comme je l'ai déja dit, elle change ſur le même mouvement de caractere au gré du Compoſiteur; ce qui lui donne la facilité des contraſtes, ſans dépendre en cela du Poëte & ſans s'expoſer à des contre-ſens.

Voilà la ſource de cette prodigieuſe variété que les grands Maîtres d'Italie ſavent répandre dans leurs Opéra, ſans jamais ſortir de la nature: variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les Muſiciens François ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens ſont donnés par le ſens des paroles, & qu'ils ſont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contre-ſens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reſte à parler, il me ſemble que pour en bien juger il faudroit une fois ſavoir préciſément ce que c'eſt; car juſqu'ici je ne ſache pas que de tous ceux qui en ont diſputé, perſonne ſe ſoit aviſé de le définir. Je ne ſais, Monſieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot; quant à moi, j'appelle récitatif

une déclamation harmonieuse, c'est-à-dire, une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre, chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très-bien comparer un récitatif à un autre, pour savoir lequel des deux est le meilleur, ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques, 1°. Pour lier l'action & rendre le spectacle un. 2°. Pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendroit insupportable. 3°. Pour exprimer une multitude de choses qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Musique chantante & cadencée. La simple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la transition de la parole au chant, & sur-tout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement, & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion, & par conséquent l'intérêt ; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver, même à l'Opéra, en rendant le dis-

cours tellement uniforme, que le tout puiſſe être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le ſecours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuſe, & dédommage avantageuſement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il eſt évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque Langue que ce ſoit, ſi elle a d'ailleurs les conditions néceſſaires, eſt celui qui approche le plus de la parole ; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conſervant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'eſprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puiſſe être ſuſceptible.

Examinons maintenant ſur cette regle ce qu'on appelle en France, récitatif, & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation ? Comment concevrez-vous jamais que la Langue Françoiſe dont l'accent eſt ſi uni, ſi ſimple, ſi modeſte, ſi peu chantant, ſoit bien rendue par les bruyantes & criardes in-

tonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole & ces sons soutenus & renflés, ou plutôt ces cris éternels qui font le tissu de cette partie de notre Musique encore plus même que des airs ? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui sache lire, les quatre premiers vers de la fameuse reconnoissance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légeres inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de passionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaisser la voix. Faites ensuite réciter par une de nos Actrices ces mêmes vers sur la note du Musicien, & tâchez, si vous le pouvez, de supporter cette extravagante criaillerie, qui passe à chaque instant de bas en haut & de haut en bas, parcourt sans sujet toute l'étendue de la voix, & suspend le récit hors de propos pour *filer de beaux sons* sur des syllabes qui ne signifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le sens !

Qu'on joigne à cela les frédons, les cadences, les ports-de-voix qui reviennent à chaque instant, & qu'on me dise quelle ana-

logie il peut y avoir entre la parole & toute cette mauſſade pretintaille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif; qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puiſſe raiſonnablement vanter ce merveilleux récitatif François dont l'invention fait la gloire de Lulli ?

C'eſt une choſe aſſez plaiſante que d'entendre les Partiſans de la Muſique Françoiſe ſe retrancher dans le caractere de la Langue, & rejetter ſur elle des défauts dont ils n'oſent accuſer leur idole, tandis qu'il eſt de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la Langue Françoiſe, doit être oppoſé preſqu'en tout à celui qui y eſt en uſage : qu'il doit rouler entre de forts petits intervalles, n'élever ni n'abaiſſer beaucoup la voix, peu de ſons ſoutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris; rien ſur-tout qui reſſemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainſi que dans une route directement contraire à celle de Lulli & de ſes ſucceſſeurs; dans quelque route nouvelle qu'aſſurément les Compoſiteurs François, ſi fiers de leur faux ſavoir, & par conſéquent ſi éloignés de ſentir &

d'aimer le véritable, ne s'aviseront pas de chercher sitôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce seroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole, & être aussi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours, sans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particuliere, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une maniere qui lui soit propre, & qui contribue à le distinguer des airs, où, pour conserver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment; comment sur-tout, quand on veut donner à la passion le tems de déployer tous ses mouvemens, on peut, à l'aide d'une symphonie habilement ména-

gée, faire exprimer à l'Orcheſtre, par des chants pathétiques & variés, ce que l'Acteur ne doit que réciter : chef-d'œuvre de l'art du Muſicien, par lequel il fait, dans un récitatif obligé (*), joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation, ſans jamais confondre l'une avec l'autre : je pourrois vous déployer les beautés ſans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes auſſi abſurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter ; comme ſi quelqu'un pouvoit prononcer ſur un récitatif, ſans connoître à fond la langue à laquelle il eſt propre. Mais pour entrer dans ces détails il faudroit, pour ainſi dire, créer un nouveau Dictionnaire, inventer à chaque inſtant des termes pour offrir aux Lecteurs François des idées incon-

(*) J'avois eſpéré que le ſieur Caffarelli nous donneroit, au Concert Spirituel, quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus connoiſſeurs ce qu'ils jugent depuis ſi long-tems; mais ſur ſes raiſons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoiſſoit encore mieux que moi la portée de ſes Auditeurs.

nues parmi eux, & leur tenir des discours qui leur paroîtroient du galimathias. En un mot, pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendissent, & par conséquent de sciences & d'arts de tout genre, excepté la seule Musique. Je n'entrerai donc point sur cette matiere dans un détail affecté, qui ne serviroit de rien pour l'instruction des Lecteurs, & sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie, la force apparente de mes preuves.

Par la même raison je ne tenterai pas non plus le parallele qui a été proposé cet hiver, dans un écrit adressé au Petit Prophete & à ses adversaires, de deux morceaux de Musique, l'un Italien & l'autre François, qui y sont indiqués. La scene Italienne, confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvres égaux ou supérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient suivre la comparaison, & il se trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui savoient déja ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la scene Françoise j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de

plaisir, qu'étant le morceau consacré dans la Nation par les plus unanimes suffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des Lecteurs par un sujet peu connu.

Au reste, comme je ne puis examiner ce morceau sans en adopter le genre, au moins par hypothese, c'est rendre à la Musique Françoise tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette Lettre; c'est la juger sur ses propres regles; de sorte que, quand cette scene seroit aussi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre chose sinon que c'est de la Musique Françoise bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût absolument de mauvaise Musique; il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célebre monologue d'Armide, *enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef d'œuvre de déclamation, & que les Maîtres donnent eux-mêmes pour le

modele

modele le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raiſon en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable ſatire, & M. Rameau lui-même ſe feroit bien gardé de mériter une ſemblable louange en pareil cas : car que peut-on penſer de plus mal conçu que cette régularité ſcholaſtique dans une ſcene où l'emportement, la tendreſſe & le contraſte des paſſions oppoſées mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation. Armide furieuſe vient poignarder ſon ennemi. A ſon aſpect, elle héſite, elle ſe laiſſe attendrir, le poignard lui tombe des mains; elle oublie tous ſes projets de vengeance, & n'oublie pas un ſeul inſtant ſa modulation. Les réticences, les interruptions, les tranſitions intellectuelles que le Poëte offroit au Muſicien, n'ont pas été une ſeule fois ſaiſies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement; le Muſicien finit en *E ſi mi* comme il avoit commencé, ſans avoir jamais quitté les cordes les plus ana-

logues au ton principal, ſans avoir mis une ſeule fois dans la déclamation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de ſon ame, ſans avoir donné la moindre expreſſion à l'harmonie : & je défie qui que ce ſoit d'aſſigner par la Muſique ſeule, ſoit dans le ton, ſoit dans la mélodie, ſoit dans la déclamation, ſoit dans l'accompagnement, aucune différence ſenſible entre le commencement & la fin de cette ſcene, par où le Spectateur puiſſe juger du changement prodigieux qui s'eſt fait dans le cœur d'Armide.

Obſervez cette Baſſe-continue : que de croches ! que de petites notes paſſageres pour courir après la ſucceſſion harmonique ! Eſt-ce ainſi que marche la Baſſe d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de groſſes notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il eſt poſſible, & ſeulement pour empêcher la voix du récitant & l'oreille du Spectateur de s'égarer ?

Mais voyons comment ſont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut paſſer en effet pour un chef-d'œuvre de Poéſie.

Enfin il eſt en ma puiſſance.

Voilà un *trille* (*), &, qui pis eſt, un repos abſolu dès le premier vers, tandis que le ſens n'eſt achevé qu'au ſecond. J'avoue que le Poëte eût peut-être mieux fait d'omettre ce ſecond vers, & de laiſſer aux Spectateurs le plaiſir d'en lire le ſens dans l'ame de l'Actrice; mais puiſqu'il l'a employé, c'étoit au Muſicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce ſuperbe vainqueur!

Je pardonnerois peut-être au Muſicien d'avoir mis ce ſecond vers dans un autre ton que le premier, s'il ſe permettoit un peu plus d'en changer dans les occaſions néceſſaires.

Le charme du ſommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* & de *ſommeil* ont été pour le Muſicien un piége inévitable; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit ſomme, dont il ſe réveillera au mot

(1) Je ſuis contraint de franciſer ce mot pour exprimer le battement de goſier que les Italiens appellent ainſi, parce que me trouvant à chaque inſtant dans la néceſſité de me ſervir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étoit pas poſſible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

percer. Si vous croyez que c'eſt par hazard qu'il a employé des ſons doux ſur le premier hémiſtiche, vous n'avez qu'à écouter la Baſſe : Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dieſes pour rien.

Je vais percer ſon invincible cœur.

Que cette cadence finale eſt ridicule dans un mouvement auſſi impétueux ! Que ce trille eſt froid & de mauvaiſe grace ! Qu'il eſt mal placé ſur une ſyllabe breve, dans un récitatif qui devroit voler, & au milieu d'un tranſport violent !

Par lui tous mes Captifs ſont ſortis d'eſclavage.
Qu'il éprouve toute ma rage !

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaut, ſent dans le ſien les premiers mouvemens de la pitié, ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raiſons pour ſe raffermir, & cette tranſition intellectuelle amene fort bien ces deux vers, qui ſans cela ſe lieroient mal avec les précédens, & deviendroient une répétition tout-

à-fait ſuperflue de ce qui n'eſt ignoré ni de l'Actrice ni des Spectateurs.

Voyons, maintenant, comment le Muſicien a exprimé cette marche ſecrete du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens, & il a fait un ſilence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choſes à ſentir, & par conſéquent l'orcheſtre à exprimer. Après cette pauſe, il recommence exactement dans le même ton, ſur le même accord, ſur la même note par où il vient de finir, paſſe ſucceſſivement par tous les ſons de l'accord durant une meſure entiere, & quitte enfin avec peine & dans un moment où cela n'eſt plus néceſſaire, le ton autour duquel il vient de tourner ſi mal-à-propos.

Quel trouble me ſaiſit ? Qui me fait héſiter ?

Autre ſilence, & puis c'eſt tout. Ce vers eſt dans le même ton, preſque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puiſſe indiquer le changement prodigieux qui ſe fait dans l'ame & dans les diſcours d'Armide. La tonique, il eſt vrai, devient

dominante par un mouvement de Basse. Eh Dieux ! il est bien question de tonique & de dominante dans un instant où toute liaison harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le désordre & l'agitation ! D'ailleurs, une légere altération, qui n'est que dans la Basse, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y suppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le visage, le geste d'Armide, tout est changé, hormis sa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux sens différens, je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choisi. Cependant il est incomparablement plus vif, plus animé, & fait mieux valoir ce qui suit. Armide, comme Lulli la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Puis tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot :

Frappons.

Armide, indignée comme je la conçois, après avoir héſité, rejette avec précipitation ſa vaine pitié, & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard.

Queſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire?
Frappons.

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainſi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement : car ſa note décide ſi peu la déclamation, qu'on lui peut donner ſans riſque le ſens que l'on aime mieux.

...... Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons... je frémis! vengeons-nous ... je ſoupire.

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la ſcene. C'eſt ici que ſe fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Muſicien a laiſſé toute cette agitation dans le même ton, ſans la moindre tranſition intellectuelle, ſans le moindre écart harmonique, d'une maniere ſi inſipide, avec une mélodie

ſi peu caractériſée & une ſi inconcevable mal-adreſſe, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poëte.

Achevons ; je frémis. Vengeons-nous ; je ſoupire.

Le Muſicien dit exactement celui-ci.

Achevons ; achevons. Vengeons-nous ; vengeons-nous.

Les *trilles* font ſur-tout un bel effet ſur de telles paroles, & c'eſt une choſe bien trouvée que la cadence parfaite ſur le mot ſoupire !

Eſt-ce ainſi que je dois me venger aujourd'hui?
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers feroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entre eux, & que le ſecond ne finît pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites ſont toujours la mort de l'expreſſion, ſur-tout dans le récitatif François où elles tombent ſi lourdement.

Plus je le vois, plus ma vengeance eſt vaine.

Toute perſonne qui ſentira la véritable

déclamation de ce vers, jugera que le second hémistiche est à contre-sens; la voix doit s'élever sur *ma vengeance*, & retomber doucement sur *vaine*.

Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

Mauvaise cadence parfaite ! d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

Ah ! quelle cruauté de lui ravir le jour !

Faites déclamer ce vers à Mlle. Dumesnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* sera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers : mais, le moyen de ne pas faire poindre *le jour !* je reconnois là le Musicien.

Je passe, pour abréger, le reste de cette scene, qui n'a plus rien d'intéressant ni de remarquable, que les contre-sens ordinaires & des trilles continuels, & je finis par le vers qui la termine.

Que, s'il se peut, je le haïsse.

Cette parenthese, *s'il se peut*, me semble une épreuve suffisante du talent du Musicien : quand on la trouve sur le même ton, sur

les mêmes notes que *je le haïsse*, il est bien difficile de ne pas sentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la Musique sur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ses gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui est à la fin de ce monologue, je veux bien consentir à n'en rien dire, & s'il y a quelques amateurs de la Musique Françoise qui connoissent la scene Italienne qu'on a mise en parallele avec celle-ci, & sur-tout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine, ils me sauront gré sans doute de ce silence.

Pour résumer en peu de mots mon sentiment sur le célebre monologue, je dis que si on l'envisage comme du chant, on n'y trouve ni mesure, ni caractere, ni mélodie : si l'on veut que ce soit du récitatif, on n'y trouve ni naturel ni expression, quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de sons filés, de trilles & autres ornemens du chant bien plus ridicules encore dans une pareille situation qu'ils ne le sont communément dans la Musique Françoise. La modulation en est réguliere, mais puérile par

cela même, ſcholaſtique, ſans énergie, ſans affection ſenſible. L'accompagnement s'y borne à la Baſſe-continue, dans une ſituation où toutes les puiſſances de la Muſique doivent être déployées; & cette Baſſe eſt plutôt celle qu'on feroit mettre à un Ecolier ſous ſa leçon de Muſique, que l'accompagnement d'une vive ſcene d'Opéra, dont l'harmonie doit être choiſie & appliquée avec un diſcernement exquis pour rendre la déclamation plus ſenſible & l'expreſſion plus vive. En un mot, ſi l'on s'aviſoit d'exécuter la Muſique de cette ſcene ſans y joindre les paroles, ſans crier ni geſticuler, il ne ſeroit pas poſſible d'y rien démêler d'analogue à la ſituation qu'elle veut peindre & aux ſentimens qu'elle veut exprimer, & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuſe ſuite de ſons modulés au hazard & ſeulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théatre, parce que les vers en ſont admirables & la ſituation vive & intéreſſante. Mais ſans les bras & le jeu de l'Actrice, je ſuis perſuadé que perſonne n'en pourroit

ſouffrir le récitatif, & qu'une pareille Muſique a grand beſoin du ſecours des yeux pour être ſupportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni meſure ni mélodie dans la Muſique Françoiſe, parce que la langue n'en eſt pas ſuſceptible; que le chant François n'eſt qu'un aboyement continuel, inſupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en eſt brute, ſans expreſſion & ſentant uniquement ſon rempliſſage d'Ecolier; que les airs François ne ſont point des airs; que le récitatif François n'eſt point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de Muſique & n'en peuvent avoir; (*) ou que ſi

(*) Je n'appelle pas avoir une Muſique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la ſienne, & j'aimerois mieux que nous gardaſſions notre mauſſade & ridicule chant, que d'aſſocier encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoiſe. Ce dégoûtant aſſemblage, qui peut-être ſera déſormais l'étude de nos Muſiciens, eſt trop monſtrueux pour être admis, & le caractere de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pieces comiques pourront-elles paſſer en faveur de la ſymphonie; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne ſera pas jamais

jamais ils en ont une, ce fera tant pis pour eux.

Je fuis, &c.

même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra comique, l'ouvrage d'un homme de talent qui paroît avoir écouté la bonne Mufique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en François d'auffi près qu'il étoit poffible ; fes accompagnemens font bien imités fans être copiés, & s'il n'a point fait de chant, c'eft qu'il n'eft pas poffible d'en faire. Jeunes Muficiens qui vous fentez du talent, continuez de méprifer en public la Mufique Italienne, je fens bien que votre intérêt préfent l'exige ; mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue & cette Mufique, fi vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.

LETTRE
D'UN SYMPHONISTE
De l'Académie Royale de Musique,
A SES CAMARADES DE L'ORCHESTRE.

ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons ; les bouffons sont renvoyés : nous allons briller de nouveau dans les symphonies de M. de Lulli, nous n'aurons plus si chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'Orchestre. Convenez, Messieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de Musique, où la mesure alloit sans miséricorde, & n'attendoit jamais que nous puissions la suivre. Pour moi quand je me sentois observé par quelqu'un de ces maudits Habitans du coin de la Reine, & qu'un reste de mauvaise honte m'obligeoit de jouer à peu près ce qui étoit sur ma partie, je me trouvois le plus embarrassé du monde, & au bout d'une ligne ou deux ne sachant plus où j'en étois, je feignois de compter des

paufes, ou bien je me tirois d'affaire, en fortant pour aller piffer.

Vous ne fauriez croire quel tort nous a fait cette Mufique qui va fi vîte, ni jufqu'où s'étendoit déja la réputation d'ignorance que quelques prétendus connoiffeurs ofoient nous donner. Pour fes quarante fols, le moindre poliçon fe croyoit en droit de murmurer, lorfque nous jouyons faux, ce qui troubloit très-fréquemment l'attention des Spectateurs. Il n'y avoit pas jufqu'à certaines gens qu'on appelle, je crois, des Philofophes, qui fans le moindre refpect pour une Académie Royale n'euffent l'infolence de critiquer effrontément des perfonnes de notre forte. Enfin, j'ai vu le moment qu'enfreignant fans pudeur nos antiques & refpectables priviléges, on alloit obliger les Officiers du Roi à favoir la Mufique, & à jouer tout de bon de l'inftrument pour lequel ils font payés.

Hélas! Qu'eft devenu le tems heureux de notre gloire? Que font devenus ces jours fortunés, où d'une voix unanime nous paffions parmi les anciens de la Chambre des Comptes & les meilleurs Bourgeois de la rue Saint-Denis pour le premier Orcheftre de

l'Europe, où l'on se pâmoit à cette célebre ouverture d'Isis, à cette belle tempête d'Alcyone, à cette brillante Logistille de Roland, & où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit jusqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre. Maintenant chacun se mêle impudemment de contrôler notre exécution, & parce que nous ne jouons pas trop juste & que nous n'allons gueres bien ensemble, on nous traite sans façon de racleurs de boyau, & l'on nous chasseroit volontiers du Spectacle, si les sentinelles, qui sont ainsi que nous au service du Roi, & par conséquent d'honnêtes gens & du bon parti, ne maintenoient un peu la subordination : mais, mes chers Camarades, qu'ai-je besoin, pour exciter votre juste colere, de vous rappeller notre antique splendeur, & les affronts qui nous en ont fait déchoir ? Ils sont tous présens à votre mémoire, ces affronts cruels, & vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuse cause, combien vous êtes peu disposés à les endurer. Oui, Messieurs, c'est cette dangereuse Musique étrangere qui, sans autre secours que ses propres charmes, dans un pays où tout étoit contre elle, a failli

détruire la nôtre qu'on joue ſi à ſon aiſe. C'eſt elle qui nous perd d'honneur, & c'eſt contre elle que nous devons tous reſter unis juſqu'au dernier ſoupir.

Je me ſouviens qu'avertis du danger par les premiers ſuccès de la Serva Padrona, & nous étant aſſemblés en ſecret pour chercher les moyens d'eſtropier cette Muſique enchantereſſe, le plus qu'il ſeroit poſſible, l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frere (*), s'aviſa de dire d'un ton

(*) Il y a quelques jours que poliçonnant avec lui à l'Opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire, je ſurpris dans ſa poche un papier qui contenoit cette ſcandaleuſe Epigramme :

O Pergoleſe inimitable,
Quand notre Orcheſtre impitoyable
Te fait crier ſous ſon lourd Violon,
Je crois qu'au rebours de la Fable,
Marſyas écorche Apollon.

Ils ſont comme cela deux ou trois dans l'Orcheſtre qui s'aviſent de blâmer vos cabales, qui oſent publiquement approuver la Muſique Italienne, & qui ſans égards pour le Corps, veulent ſe mêler de faire leur devoir & d'être d'honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies, & nous ne voulons ſouffrir que des camarades qui faſſent cauſe commune avec nous.

moitié goguenard, que nous n'avions que faire de tant délibérer, & qu'il falloit hardiment la jouer tout de notre mieux : jugez de ce qu'il en feroit arrivé si nous eussions eu la mal-adroite modestie de suivre cet avis, puisque tous nos soins, joints à nos grands talens pour laisser aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner, ont eu peine à empêcher le Public de sentir les beautés de la Musique Italienne livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette Musique, & les oreilles des Spectateurs avec une intrépidité sans exemple, & capable de rebuter les plus déterminés Bouffonistes. Il est vrai que l'entreprise étoit hazardeuse, & que par-tout ailleurs la moitié de notre bande se seroit fait mettre vingt fois au cachot ; mais nous connoissons nos droits, & nous en usons. C'est le Pulic, s'il se plaint, qui sera mis au cachot.

Non contens de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaise volonté ; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des Acteurs que nous en faisions à leur Musique, & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet,

en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons ſujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puiſſant intérêt commun, & par le deſir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraſer de pauvres Etrangers, qui ignorant les myſteres de la boutique, n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partiſans que les oreilles ſenſibles & équitables, ni d'autre cabale que le plaiſir qu'ils s'efforçoient de faire aux Spectateurs. Ils ne ſavoient pas, les bonnes Gens, que ce plaiſir même aggravoit leur crime & accéléroit leur punition. Il ſont prêts à la recevoir enfin, ſans même qu'ils s'en doutent, car pour qu'ils la ſentent davantage, nous aurons la ſatisfaction de les voir congédiés bruſquement, ſans être avertis, ni payés, & ſans qu'ils aient eu le tems de chercher quelque aſyle où il leur ſoit permis de plaire impunément au Public.

Nous eſpérons auſſi, pour la conſolation des vrais Citoyens, & ſur-tout des gens de goût qui fréquentent notre Théatre, que les Comédiens François, délaiſſés de tout le monde & ſurchargés d'affronts, feront bien-

tôt obligés à fermer le leur, ce qui nous fera d'autant plus de plaisir que le coin de la Reine est composé de leurs plus ardens partisans, dignes admirateurs des farces de Corneille, Racine & Voltaire, ainsi que de celles des intermedes. C'est ainsi que les Etrangers, qui ont tous la grossiéreté de rechercher la Comédie Françoise & l'Opéra Italien, ne trouvant plus à Paris que la Comédie Italienne & l'Opéra François, monumens précieux du goût de la Nation, cesseront d'y accourir avec tant d'empressement; ce qui sera un grand avantage pour le Royaume, attendu qu'il y sera meilleur vivre, & que les loyers n'y seront plus si chers.

Tout ce que nous avons fait est quelque chose, & ce n'est pas encore assez. J'ai découvert un fait, sur lequel il est bon que vous soyez tous prévenus, afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occasion; c'est que le sieur Bambini, encouragé par le succès de la Bohémienne, prépare un nouvel intermede qui pourroit bien paroître encore avant son départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermedes, car nous assurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou

quatre dans toute l'Italie. Je crois, pour moi, que ces maudits Intermedes tombent du Ciel tous faits par les Anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Messieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne soit mis au Théatre, ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat, sur-tout s'il est bon, afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique, & que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité & à respecter nos décisions. Dans cette vue, je me suis adroitement insinué chez le sieur Bambini, sous prétexte d'amitié; & comme le bon-homme ne se défioit de rien, car il n'a pas seulement l'esprit de voir les tours que nous lui jouons, il m'a sans mystere montré son Intermede. Le titre en est, *l'Oiseleuse Angloise*, & l'Auteur de la Musique est un certain *Jommelli.* Or vous saurez que ce *Jommelli* est un de ces ignorans d'Italiens qui ne savent rien, & qui font, on ne sait comment, de la Musique ravissante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loisir les moyens, j'ai examiné la

partition avec autant de soin qu'il m'a été possible; malheureusement, je ne suis pas, non plus que les autres, fort habile à déchiffrer, mais j'en ai vu suffisamment pour connoître que cette symphonie semble faite exprès pour favoriser nos projets: elle est fort coupée, fort variée, pleine de petits jours, de petites réponses de divers instrumens qui entrent les uns après les autres; en un mot, elle demande une précision singuliere dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela sans affectation & d'un air tout-à-fait naturel: pour peu que nous voulions nous entendre, nous allons faire un charivari de tous les Diables; cela sera délicieux. Voici donc un projet de réglement que nous avons médité avec nos illustres Chefs, & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe, qui en toute occasion ont si bien mérité du bon parti, & fait tant de mal à la bonne Musique.

I.

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire, employée avec succès dans les autres Intermedes: mais avant que

de mal parler de celui-ci, on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Musique en eſt médiocre nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever juſqu'aux nues, afin qu'on attende des prodiges & qu'on ſe trouve plus loin de compte à la premiere repréſentation. Si malheureuſement la Muſique ſe trouve bonne, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, nous en parlerons avec dédain, avec un mépris outré, comme de la plus miſérable choſe qui ait été faite ; notre jugement ſéduira les ſots qui ne ſe rétractent jamais que quand ils ont eu raiſon, & le plus grand nombre ſera pour nous.

I I.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions, pour diſculper les chefs à qui l'on reprocheroit ſans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions juſqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne ſeront pas pour cela à pure perte, car c'eſt-là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux repréſentations le plus diſcordans qu'il ſera poſſible.

III.

L'accord se prendra, selon la regle, sur l'avis du premier Violon, attendu qu'il est sourd.

IV.

Les Violons se distribueront en trois bandes, dont la premiere jouera un quart-de-ton trop haut, la deuxieme un quart-de-ton trop bas, & la troisieme jouera le plus juste qu'il lui sera possible. Cette cacophonie se pratiquera facilement, en haussant ou baissant subtilement le ton de l'instrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois, il n'y a rien à leur dire & d'eux-mêmes ils iront à souhait.

V.

On en usera pour la mesure à-peu-près comme pour le ton, un tiers la suivra, un tiers l'anticipera, & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les Violons se garderont sur-tout d'être ensemble, mais partant successivement, & les uns après les autres, ils feront des manieres de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très-grand effet. A l'égard des Violoncelles,

ils font exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux qui fe pique avec une jufte fierté, de n'avoir jamais accompagné un Intermede Italien dans le ton, & de jouer toujours majeur quand le mode eft mineur, & mineur quand il eft majeur.

V I.

On aura grand foin d'adoucir les *forts* & de renforcer les *doux*, principalement fous le chant; il faudra fur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera, car il eft furtout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne foit entendue.

V I I.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'eft de forcer les feconds autant qu'il fera poffible, & d'adoucir les premiers afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du fecond deffus; il faudra auffi engager Durand à ne pas fe donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles font à l'octave de la Baffe, afin que ce défaut de liaifon entre les Baffes & les deffus rende l'harmonie plus feche.

VIII.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler fur le chevalet, & de doubler & défigurer leur partie, fur-tout lorfqu'ils ne pourront pas jouer le fimple, afin de donner le change fur leur mal-adreffe, de barbouiller toute la Mufique, & de montrer qu'ils font au-deffus des loix de tous les Orcheftres du monde.

IX.

Comme le Public pourroit à la fin s'impatienter de tout ce charivari, fi nous nous appercevons qu'il nous obferve de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets : alors, tandis que trois ou quatre Violons, joueront comme ils favent, tous les autres fe mettront à s'accorder durant les airs, & auront foin de racler de toute leur force, & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vuide, précifément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Mufique fans qu'on ait rien à nous dire ; car encore fautil bien s'accorder. Que fi l'on nous repre-

noit là-dessus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer aussi faux qu'il nous plairoit. Ainsi, soit qu'on nous permette d'accorder, soit qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au scandale & à la profanation; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le séjour des Dieux par des Bateleurs; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne sont pas des Bateleurs comme les autres, attendu qu'ils chantent & gesticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point, que la petite Tonelli se sert de ses bras pour faire son rôle avec une intelligence & une gentillesse ignominieuse, au lieu que l'illustre Mlle. Chevalier ne se sert des siens que pour aider à l'effort de ses poumons, ce qui est beaucoup plus décent; qu'au surplus il n'y a que le talent qui déroge, & que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir aussi que la Musique Italienne déshonore notre Théatre, par la raison qu'une Académie Royale de Musi-

que doit ſe ſoutenir avec la ſeule pompe de ſon titre & ſon privilége, & qu'il n'eſt pas de ſa dignité d'avoir beſoin pour cela de bonne Muſique.

X I.

La plus eſſentielle précaution que nous avons à prendre en cette occaſion, eſt de tenir nos délibérations ſecretes. De ſi grands intérêts ne doivent point être expoſés aux yeux d'un vulgaire ſtupide, qui s'imagine follement que nous ſommes payés pour le ſervir. Les Spectateurs ſont d'une telle arrogance, que ſi cette Lettre venoit à ſe divulguer par l'indiſcrétion de quelqu'un de vous, ils ſe croiroient en droit d'obſerver de plus près notre conduite, ce qui ne laiſſeroit pas d'avoir ſon incommodité; car enfin, quelque ſupérieur qu'on puiſſe être au Public, il n'eſt point agréable d'en eſſuyer les clabauderies.

Voilà, Meſſieurs, quelques articles préliminaires, ſur leſquels il nous paroît convenable de ſe concerter d'avance; à l'égard des diſcours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en queſtion ſera en train, comme

ils doivent être modifiés ſur la maniere dont on le recevra, il eſt à propos de réſerver à ce tems-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'eſt juſqu'ici comporté ſi convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul ſe démente là-deſſus au moment de couronner l'œuvre; & nous eſpérons que ſi l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne ſera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'eſt ainſi qu'après avoir expulſé avec ignominie toute cette engeance Italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable; bientôt le ſuccès, ou du moins la chûte des pieces dépendra de nous ſeuls; les Auteurs ſaiſis d'une juſte crainte viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher, & d'une bande de miſérables racleurs pour laquelle on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les Juges ſuprêmes de l'Opéra François, & les arbitres ſouverains de la chaconne & du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, mes chers Camarades, &c.

FIN.

TABLE
DES DIFFÉRENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Préface, Page j
Narcisse ou l'Amant de lui-même, Comédie, 1
Les Muses Galantes, Ballet, 67
Le Devin du Village, Intermede, 103
Lettre à M. le Nieps, 127
Pygmalion, Scene Lyrique, 145
Pieces en Vers. Epître à M. de l'Etang, Vicaire de Marcoussis, 159
Fragment d'une Epître à M. B. 164
L'allée de Silvie, 169
Lettre sur la Musique Françoise, 175
Lettre d'un Symphoniste, 266

Fin de la Table.

RB 70286

Library

of the

University of Toronto